This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

848
R494
G9

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI.

CE TOME CONTIENT:

Le premier volume des *Lettres d'Elisabeth-Sophie de Vallière, à Louise-Hortence de Canteleu, son amie.*

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Sur papier fin véliné, revue avec le plus grand soin, et ornée de son portrait d'après l'original.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

Chez VOLLAND aîné, libraire, quai des Augustins, n°. 17.

1809.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.

LETTRES

D'ÉLISABETH SOPHIE

DE VALLIÈRE,

A LOUISE-HORTENCE

DE CANTELEU,

SON AMIE.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, 25 septembre 17**.

Mon silence vous *inquiète*, vous *alarme*, vous *afflige ;* ah ! je n'en doute pas. Depuis dix jours j'ai plusieurs fois essayé de vous écrire, mais le serrement de mon cœur, l'abondance de mes larmes : — O ma chère Hortence, votre amie n'est plus dans la situation où vous la laissâtes ; elle n'est plus la nièce d'une femme respectée, l'héritière désignée d'une grande

fortune : elle ne tient à personne : sans parens, sans appui, elle n'est rien, ne possède rien, n'espère rien.

Vous a-t-on appris la mort de madame d'Auterive ? Savez-vous que j'ai perdu ma seule protectrice ? que je n'ai plus d'asile, de retraite assurée ? Inconnue à tous, étrangère par-tout, pauvre, abandonnée, j'ai déjà senti l'extrême humiliation attachée à la misère ; j'ai vu la mienne exposée à tous les yeux.

Ma tendre, ma sincère amie, pourquoi sommes-nous séparées ? que vais-je devenir ? où porterai-je mes pas ? Qui daignera diriger mes démarches, fixer mon esprit incertain ? Livrée à moi-même, obligée de pourvoir à ma subsistance, j'hésite sur les moyens de me procurer les besoins de la vie : ma jeunesse et mon peu d'expérience m'effrayent ; je ne sais quelle terreur me saisit, me fait redouter un monde où je vais errer sans guide et sans conseil. Seule intéressée à la conservation de mon être isolé, je frémis des dangers. — Je ne puis penser, ré-

fléchir, en vain je m'efforce, — Je ne me sens capable que de pleurer.

Six heures du matin.

Je viens de relire votre lettre. Je vois que vous ignorez ma perte et mon malheur. Vous me parlez de *ma tante*; hélas! en avois-je une? Madame d'Auterive, qui éleva mon enfance avec tant de soin, de douceur, de bonté; Madame d'Auterive. — Mon cœur se brise. — Elle n'est plus.

Lundi, 15 de ce mois, elle me fut enlevée, sans qu'aucun mal, aucun accident eût fait prévoir ce funeste événement. Elle jouissoit d'une santé parfaite; elle étoit paisible, gaie, heureuse; tout ce qui l'environnoit partageoit son bonheur. — Dieu tout-puissant, pardonnez-moi! je pleure, je ne murmure pas.

O ma compagne chérie! vous que j'aimai dès mes plus jeunes ans, vous dont l'éloignement me fit sentir les premiers traits de la douleur, soyez-moi fidèle. Dans l'immensité de cet univers, votre

amitié est le seul bien qui reste à la triste, à l'infortunée Sophie.

Ne mettez plus le nom de Saint-Aulay sur vos lettres, mais celui de Vallière. Adressez-les toujours à la maison de madame d'Auterive. Pauline aura soin de me les rendre.

IIe. LETTRE.

Vous m'apprenez, ma chère Hortence, que le plus doux des sentimens peut être mêlé d'amertume. S'il est consolant d'épancher son cœur dans celui d'une amie, il est bien triste de l'affliger par sa confiance. Eh, je vous en prie, ne vous livrez point au regret de n'être *pas libre*; de ne *pouvoir m'offrir un asile ou des secours*. Ne rassemblez plus sous vos yeux, sous les miens, les dangers où mon indépendance et ma pauvreté m'exposent; *ne pleurez plus sur moi;* vos touchantes expressions viennent d'exciter mes cris, mes gémissemens; elles ont augmenté ma douleur et mon effroi.

Vous me demandez l'explication de ces mots, *étrangère*, *inconnue*? Il m'est trop facile de vous la donner. Je ne suis point fille de cette nièce de madame d'Auterive qui mourut en Hollande. La marquise de Germeuil, sœur de cette dame, n'est point ma tante ; j'ai joui pendant dix-sept ans de l'état et du nom de mademoiselle de Saint-Aulay, venue au monde trois jours avant moi, morte le quatrième après ma naissance. Un cahier écrit de la main de madame d'Auterive, lu en présence de ses parens assemblés, d'un magistrat, de ses officiers, a découvert ce secret si surprenant, gardé si long-temps, avec tant d'exactitude, dont personne jamais n'eut le moindre soupçon. M. Smitz, son correspondant d'Amsterdam, et Pauline, sa plus ancienne femme-de-chambre, le savoient seuls. Cette fille l'avoit suivie en Hollande ; elle y fut témoin de l'aventure qui excita la compassion de sa maîtresse.

Je joins à ma lettre une copie de ce cahier. Elle vous instruira, ma chère,

du sort bizarre et malheureux de votre amie.

Copie d'un écrit trouvé après la mort de madame d'Auterive, dans un des coins de laque de son grand salon.

Dix-huit mois après la mort de M. d'Auterive, en l'année 17**, me voyant une fortune considérable, je quittai le commerce et la banque, soldai mes comptes, et vers le milieu du mois d'avril je me déterminai à faire un voyage en Hollande, pour revoir plusieurs de mes correspondans, retirer une partie de mes fonds, et prendre des arrangemens sur la rentrée du reste.

Ces motifs voiloient aux yeux de ma famille une tendre compassion, qu'elle auroit blâmée sans l'affoiblir; en la lui cachant, j'évitois d'inutiles contestations. Madame de Saint-Aulay, ma nièce, vivoit à Amsterdam. Je l'avois toujours aimée : ses lettres soumises, ses prières, son infortune me portoient à ne pas imi-

ter la rigueur de mon frère justement irrité de son mariage avec un protestant, de sa fuite en Hollande, et du bruit répandu qu'elle adoptoit la croyance de son mari.

Déshéritée, abandonnée de tous ses parens, pour comble de disgrâce elle perdit ce mari, dont la tendresse et les égards la consoloient de tant de sacrifices faits à l'amour. M. de Saint-Aulay mourut la seconde année de son mariage, laissant ma nièce prête à devenir mère, accablée de douleur, et dans une situation extrêmement fâcheuse.

Décidée à lui pardonner une faute dont je la croyois trop punie, je consentis à la retirer chez moi, à prendre soin d'elle; je lui annonçai mon départ de Paris, le temps où j'irois la chercher; et mes affaires terminées dans les différentes villes où elles m'avoient conduite, j'allai, suivant ma promesse, à Amsterdam. En arrêtant à la porte de ma nièce, j'appris, avec une surprise bien douloureuse, qu'elle venoit d'expirer en don-

nant le jour à une fille délicate, foible, tourmentée de violentes convulsions, qui sembloit à chaque instant prête à suivre sa malheureuse mère.

Eprouvant de la répugnance à passer la nuit dans une maison remplie de deuil et de tristesse, j'envoyai chez M. Smitz, mon correspondant et mon ami. Il étoit à la campagne, d'où on l'attendoit le lendemain : ne connoissant ni ses filles, ni leurs maris, je pris le parti d'aller à la principale auberge ; je menai avec moi l'enfant et sa nourrice. En entrant, je demandai si on pouvoit me servir à souper : il étoit six heures du soir, et je n'avois rien pris de tout le jour. Je fis mettre à table ma femme-de-chambre et celle qui allaitoit ma petite nièce : je les regardois manger et me livrois à de tristes réflexions, lorsque des cris perçans et redoublés me firent tressaillir ; je crus la maison en feu ; je sortis précipitamment de ma chambre, et courant au bout d'un corridor assez long, où plusieurs personnes rassemblées m'attirèrent, je vis

à terre un homme âgé d'environ vingt ans, pâle, sanglant, les yeux fermés; il ne respiroit point, et le sang ne couloit plus de sa blessure.

A genoux près de lui, une jeune personne, belle, charmante, soutenoit sa tête, baignoit son visage de pleurs, s'efforçoit de le rappeler à la vie, et perdant l'espérance de le voir se ranimer, s'abandonnoit aux cris, aux gémissemens, à toutes les expressions d'une douleur si violente, qu'abattue enfin par son excès, cette intéressante créature tomba sans mouvement sur le sein déjà froid de celui dont la mort excitoit ses regrets.

On la porta sur un lit; je la suivis; je m'empressai de la secourir : j'envoyai promptement chercher ceux dont l'art pouvoit lui procurer du soulagement. On amena un chirurgien; les gens de la maison le disoient habile : en examinant la jeune personne évanouie, il parut douter si elle respiroit encore : il lui ouvrit une veine; elle reprit un peu ses esprits, prononça plusieurs fois en anglais,

ciel, ô ciel ! et retomba dans sa première situation. On parvint encore à l'en retirer ; elle revint à elle, porta de sombres regards sur tous ceux dont elle étoit environnée, me fixa, joignit ses mains tremblantes, les leva vers le ciel, se jeta dans mes bras, et s'écriant, *il est mort ! il est mort !* elle ferma les yeux pour toujours.

Sa fin cruelle ne terminoit pas ces tragiques événemens : un enfant, condamné en apparence à ne jamais voir la lumière, alloit périr dans le sein de sa mère infortunée. Le chirurgien entreprit de le sauver par une opération dont je me sentis incapable de supporter la vue. J'encourageai son zèle en lui promettant une honnête récompense, et je sortis de la chambre pour lui laisser la liberté de travailler.

J'eus peine à percer la foule qui remplissoit ce triste lieu : toute la maison et beaucoup de gens du dehors s'y étoient rassemblés. Le dessein du chirurgien, l'opération qu'il alloit faire, fixoient au-

tour de lui l'hôtesse, ses servantes, tous ceux qui pouvoient en approcher. Comme je retournois à ma chambre, je vis un homme au milieu de l'escalier; il me demanda, en français, si la dame évanouie avoit repris l'usage de ses sens, et comment elle se trouvoit. Hélas! lui dis-je, elle est morte; elle vient d'expirer entre mes bras. Cet homme jeta un grand cri, et répétant, *mon maître, mon pauvre maître!* il descendit précipitamment et disparut à mes yeux.

J'appelai, je voulois le faire suivre, le faire arrêter, personne ne répondit à ma voix. Je me trouvois sans laquais, ayant laissé le mien malade chez un de mes correspondans.

Si on avoit pu se saisir de cet homme, il eût sans doute donné des éclaircissemens sur une aventure dont peut-être on ne percera jamais l'obscurité.

Ma promesse persuadant au chirurgien que je m'intéressois au succès de son opération, il se hâta de m'apporter l'enfant qu'il venoit d'arracher du sein

déchiré de sa malheureuse mère. Suivant ses observations, il en sortoit deux mois avant le temps où la nature devoit l'en retirer. C'étoit une fille. Jamais objet ne pénétra mon cœur d'un sentiment de compassion si vif et si tendre : ses foibles cris excitèrent mes larmes : je la pris, et l'élevant vers le ciel, je le priai avec ferveur de conserver, de bénir cette innocente créature, préservée d'une mort prématurée, privée de ses protecteurs naturels, abandonnée même avant de naître au soin paternel de sa vigilante providence.

Pendant que je faisois envelopper cette enfant d'une partie des langes de la petite Saint-Aulay, une extrême confusion régnoit dans la maison. La justice venoit de s'y transporter, d'en fermer les portes. On interrogeoit les témoins de la mort de ces deux personnes. On recueillit peu de faits : ils ne donnèrent aucune lumière sur le nom et l'état de ces malheureux étrangers. A la forme de leurs vêtemens, à leur langage, ils paroissoient

Anglais. Le meurtrier sembloit l'être aussi. Le Français qui m'avoit parlé, appartenoit vraisemblablement à un homme fort intéressé à la vie de celle dont on l'envoyoit savoir l'état. Toutes les dépositions se réduisirent à l'exposé suivant, extrait et traduit par moi-même, d'un procès-verbal extrêmement long et fort diffus.

Extrait du procès-verbal hollandais.

Lundi, 6 de juin 17**, à l'approche de la nuit, l'étranger dont le nom et le pays nous sont inconnus, arriva suivi d'un matelot chargé seulement d'un grand sac de nuit. L'étranger paya libéralement le porteur, et le congédia en entrant dans la maison.

Il se fit montrer tous les appartemens, en choisit deux, convint du prix, et les arrêta; il parloit assez bien hollandais, paroissoit inquiet, impatient, alloit continuellement vers le port, faisoit préparer des mets délicats, y touchoit à

peine, se couchoit tard et se levoit avec le jour.

Dimanche 12, la dame qui vient d'expirer arriva sur les onze heures du matin, portant elle-même un fort petit paquet lié dans un mouchoir de batiste; elle demanda l'étranger, le désigna par sa taille, par la couleur de ses cheveux et celle de ses vêtemens, mais elle ne le nomma point. Elle s'exprimoit difficilement en hollandais : comme on lui répondoit, celui qu'elle cherchoit rentra; il l'aperçut, jeta un cri de joie, vola au-devant d'elle, la serra contre son sein, répétant, ma femme, mon amie, ma bien-aimée compagne, que j'ai souffert loin de vous! Et s'adressant à l'hôtesse, il lui dit : c'est ma femme, je l'attendois, je la désirois; la voilà, je suis heureux.

On conduisit la jeune dame à l'appartement destiné pour elle. La voyant abattue, son mari lui conseilla de prendre du repos; elle y consentit : il sortit de la chambre, l'hôtesse la déshabilla, la mit au lit. Deux heures après, elle lui

porta du thé, le lui servit : pendant qu'elle en prenoit, son mari rentra : il paroissoit charmé de la voir ; il la contemploit en silence ; l'hôtesse craignant de le gêner se retira.

La jeune dame se leva tard ; son mari et elle dinèrent à cinq heures. Elle ne mangea point ; elle soupiroit, elle pleuroit ; elle sembloit pénétrée de douleur. Les filles qui les servoient à table, entendirent son mari lui parler avec une sorte d'emportement, ensuite d'un ton tendre, caressant, et même soumis, et puis se fâcher encore. Elles ne comprenoient pas ses discours, mais elles jugèrent qu'il lui reprochoit ses soupirs et ses larmes. La beauté surprenante de cette étrangère, sa douceur, sa modestie, l'air de noblesse répandu sur toute sa personne, et sa profonde tristesse, intéressoient, touchoient en sa faveur ; on ne se lassoit point de la regarder ; on s'occupoit d'elle ; on se disputoit l'avantage de l'approcher et de la servir.

Aujourd'hui mercredi 15, entre cinq

et six heures du soir, son mari descendit : il étoit prêt à sortir ; voyant l'hôtesse dans la cour, où elle travailloit avec deux de ses filles, il lui dit qu'elle pourroit disposer de son appartement vers le milieu de la semaine suivante. Ses coffres et la femme de chambre de sa femme devoient arriver incessamment ; il s'embarqueroit le lundi, le mardi au plus tard : il alloit à la poste, ajouta-t-il, dans l'espérance d'y trouver une lettre importante ; mais s'il ne la recevoit pas, cela ne changeroit rien à ses arrangemens. Il parloit encore quand un homme vêtu à l'anglaise, âgé d'environ vingt-six ans, d'un aspect fort noble, s'est présenté à la porte de la maison. En l'apercevant, le mari de la jeune dame a paru surpris et fâché ; il a pâli ; s'est avancé vers lui ; a semblé s'opposer à son passage ; tous deux se sont parlés dans une langue étrangère à ceux qui les écoutoient. Leur entretien a été court : ils sont sortis ensemble ; on les a vus tourner vers le canal du prince.

Sans doute la dame inquiète les observoit de sa fenêtre : à l'instant où ils venoient de disparoître, elle a jeté un grand cri. L'hôtesse a couru dans sa chambre, l'a trouvée à genoux, pâle, tremblante, les mains élevées ; elle pleuroit, elle gémissoit, elle imploroit toutes les puissances célestes : agitée, égarée, hors d'elle-même, elle s'est levée, a voulu marcher, descendre, courir sur les traces de ces deux personnes, qui sembloient l'intéresser également ; elle est tombée sans force et sans mouvement. L'hôtesse lui a fait respirer des sels ; à peine reprenoit-elle ses esprits, qu'un garçon servant dans l'auberge, aide de plusieurs hommes de la ville, a rapporté son mari percé d'un coup d'épée, qui vraisemblablement traversoit son cœur, car il étoit déjà sans respiration et sans chaleur.

Ce garçon revenant de faire une commission dans une rue aboutissante au canal du prince, l'aperçut l'épée à la main, le vit tomber : loin de fuir, son

adversaire donnoit des marques d'une vive douleur, et, courbé sur lui, s'efforçoit de le secourir; deux hommes vinrent à lui, le saisirent, l'entraînèrent, le mirent dans une barque; elle s'éloigna comme un trait. En s'approchant du blessé, ce garçon le reconnut; et le croyant seulement évanoui, il se hâta d'appeler du monde et de le porter à sa demeure.

On n'apprit rien de plus. Quatorze déposans ne dirent précisément que ce peu de faits. On ne trouva sur ces deux infortunés aucun papier capable de donner le moindre éclaircissement. Une petite quantité de très-beau linge, leurs vêtemens propres, mais simples, comme sont ordinairement des habits de voyage, deux montres d'or d'un travail assez riche, soixante guinées, quarante louis et quelques autres monnaies de France, restèrent entre les mains des officiers de la république. Le mari et la femme furent inhumés à mes frais. Je me chargeai d'élever et de représenter, quand on l'exi-

geroit, l'enfant née sous de si funestes auspices : je consignai le prix, et donnai ma reconnoissance d'une miniature montée en or, entourée d'un fil de diamans ; je l'avois moi-même ôtée du doigt de la dame mourante pendant son premier évanouissement, avec un anneau d'or, qui me parut une bague d'alliance. Je ne me souvins de l'un et de l'autre, qu'après l'inventaire de leurs effets. On me permit de garder ces monumens précieux pour la pauvre orpheline : je la tins sur les fonts avec M. Smitz, arrivé ce soir même de la campagne : je la nommai Elisabeth-Sophie de Vallière, nom d'un fief qui m'appartient. L'honnête chirurgien fut témoin de la cérémonie, et se montra fort content de ma libéralité.

La mort de madame de Saint-Aulay, cette cruelle aventure, me causèrent tant de tristesse, qu'abattue et malade, je ne pus, pendant plusieurs jours, me mettre en route. J'acceptai un appartement chez M. Smitz, et laissai Pauline, la nourrice et les deux enfans à l'auberge.

La quatrième nuit après la naissance de Sophie, une convulsion violente emporta ma petite-nièce. Sa mort m'inspira le désir d'élever sous son nom l'orpheline, qu'au fond de mon cœur j'adoptois pour ma fille. J'ordonnai à Pauline de garder un profond silence sur ces événemens ; je lui confiai mon dessein, et la raison qui m'engageoit à cacher le secret de cette enfant, à voiler l'incertitude de son état et de la condition de ses parens.

Il est si affligeant de ne pas se connoître, de vivre au milieu d'une société où l'on se voit isolé, d'exciter la pitié, d'entendre continuellement raconter l'histoire de ses malheurs, d'être exposé aux fausses conjectures, aux malignes observations, de devenir l'objet de la curiosité, d'une vaine compassion, souvent celui d'un injuste dédain ! Un enfant inconnu est toujours un enfant triste : le moindre propos le blesse, l'humilie ; il se trouve à plaindre, même au sein de l'abondance : on a la cruauté de lui faire apercevoir qu'il lui manque une protec-

tion, dont peut-être il ne sentiroit jamais le besoin, si on ne l'insultoit pas en se glorifiant à ses yeux du plus commun des avantages. Le titre de ma petite-nièce mettoit Sophie à l'abri des mortifications de cette espèce, et je ne nuisois à personne en le lui donnant. M. de Saint-Aulay, déshérité comme sa femme, et pour la même cause, ne laissoit à sa fille aucune fortune à réclamer.

Une somme d'argent déposée entre les mains de M. Smitz, engagea la nourrice à m'accompagner à Paris, d'où je la renvoyai le lendemain de mon arrivée, suivant nos conventions. L'innocente créature, dont le ciel a daigné me confier les jours et la fortune, nourrie chez moi par la sœur de Pauline, profite, jouit d'une santé florissante, commence à me sourire, embellit, et me devient à chaque instant plus chère.

J'ai écrit ces détails, pour avoir toujours sous mes yeux les engagemens que j'ai pris; pour me souvenir sans cesse que cette enfant est un dépôt dont je suis

responsable à Dieu et à sa famille, si le hasard ou les recherches de M. Smitz découvroient un jour les parens de ceux à qui elle doit la vie.

La miniature restée entre mes mains fut reconnue pour le portrait du malheureux jeune homme dont la mort causa celle de la mère de Sophie.

Je certifie la vérité des faits énoncés dans cet écrit, et le signe comme un acte qui peut devenir utile à mon élève. Fait à Paris, ce 1er. d'août 17**, par moi Elisabeth-Sophie de Mauni, veuve de Louis-Philippe d'Auterive.

Suite de la lettre qui précède la copie du manuscrit.

Quel récit, ma chère Hortence! quel terrible destin! une créature bien *infortunée* sans doute, me porta dans son sein. Ah dieu! *arrachée* de ce *sein déchiré*, née au milieu des cris du désespoir, ou plutôt de l'effrayant silence de la mort! quel présage pour ces jours

conservés. — Que ne l'ai-je suivie dans sa tombe, cette mère malheureuse ! Que son sort me touche et m'épouvante ! pourquoi la main hardie de cet homme osa-t-elle ?... Mais loin, loin de moi le murmure et la plainte : soumise aux décrets d'une sage, d'une prévoyante providence, je m'efforcerai de ne pas fléchir sous le poids dont elle me charge ; je mettrai mon espérance en elle, et par ma résignation, par ma confiance, j'obtiendrai peut-être le courage nécessaire pour supporter des peines, dont la seule idée m'accable en ce moment. Adieu, ma chère, ma tendre, mon unique amie.

IIIe. LETTRE.

Calmez vos craintes, dissipez vos alarmes, cessez de vous livrer à ces cruelles inquiétudes, ma bien-aimée compagne : je me reproche de troubler la paix de votre cœur, d'élever dans une ame si généreuse ce désir ardent d'obliger, que

l'impuissance de le satisfaire rend si pénible.

La mort de votre père, le désordre de ses affaires, votre fortune incertaine, dépendante d'une longue discussion, m'apprirent à connoître ce sentiment douloureux dont vos expressions me rappellent toute l'amertume. Combien j'ai souhaité, avec quelle passion je le souhaitois, de vous fixer à Paris, de vous retenir près de moi, de vous épargner la mortification de suivre à Rouen cette riche, cette avare cousine! — O ma chère, quelle différence de cette dure tutrice à madame d'Auterive! quelle bonté, que de délicatesse dans sa bienfaisance! cacher une malheureuse orpheline sous le nom de sa parente, la soustraire à l'humiliante pitié. — Ah! bien humiliante, en vérité!

Vous ne *concevez pas* comment madame d'Auterive *n'a point assuré mon sort par un testament;* vous l'accusez d'une *impardonnable négligence!* L'extrait d'une partie de ses lettres à M. Smith

vous forcera de lui rendre plus de justice. Vous y verrez toute son affection, ses craintes, ses inquiétudes, sa tendre prévention pour son élève; vous connoîtrez ses desseins, ses intentions, hélas! trop favorables peut-être! Vous pleurerez avec moi ma mère, mon amie, ma bienfaitrice.

Je me croirois une ingrate, si l'état où sa perte me réduit, effaçoit un instant de mon cœur le souvenir de ses bontés: l'éducation qu'elle m'a donnée, les principes que je lui dois, m'imposent une éternelle reconnoissance; sa mémoire me sera toujours respectable, toujours chère! je m'efforcerai de l'honorer par ma conduite: les sages instructions de madame d'Auterive, ses nobles préceptes sont à jamais gravés au fond de mon ame. Dans l'abaissement, dans la plus extrême indigence, je ne m'en écarterai point: ma fidélité à les observer, est la seule consolation, l'unique douceur que me promet le triste avenir ouvert devant moi.

Pauline m'apporte en ce moment l'ex-

trait qu'elle a fait des lettres de sa maîtresse. Il est bien long, il sera rempli sans doute d'inutiles détails ; mais je n'ai pas le temps de le copier. Le hasard lui présente une occasion de vous envoyer très-vite ce paquet, un peu gros pour la poste ; cette commodité m'engage à mettre sous la même enveloppe la miniature conservée par madame d'Auterive. Madame du Marsai l'a donnée à Pauline pour me la rendre. Qu'en la contemplant j'ai senti d'émotion ! il m'a paru, je me trompe peut-être. — Examinez-la, ma chère, voyez si les traits de ce jeune infortuné ne retraceront point les miens à vos yeux. Hélas ! ce portrait me touche, m'intéresse, je ne puis le regarder sans répandre des larmes.

La personne qui veut bien se charger de ce paquet, restera plusieurs jours à Rouen : à son départ, vous aurez le soin de le renvoyer chez elle.

Articles concernant mademoiselle de Vallière, relevés sur une partie des lettres de madame d'Auterive à M. Richard Smitz, pendant une correspondance de dix-sept années.

ARTICLE PREMIER.

Je vous remercie, mon ami, des nouvelles recherches que vous avez bien voulu faire en Angleterre. Vos correspondans des trois royaumes n'ont, dites-vous, entendu parler *d'aucune femme disparue en ce temps*, d'aucun homme *dont on ignore le sort.* Cela est surprenant! ces deux infortunés n'étoient pas assurément des personnes du commun. Votre filleule se porte bien; je l'aime beaucoup. Vous avez raison, *cette enfant est à nous;* mais un *nouveau lien* nous est-il nécessaire pour conserver des sentimens que le temps ni l'éloignement n'ont pu détruire?

ART. II.

Vos soins sont toujours inutiles ? Tant mieux, mon ami. Je souhaite de tout mon cœur que Sophie me reste. Je sens un grand plaisir à voir croître sous mes yeux cette jeune innocente. Elle est douce, gaie, jolie, caressante. Je vous donnerai souvent de ses nouvelles.

ART. III.

Quoi ! c'est pour conserver le titre de mon correspondant, pour me *forcer à vous écrire*, que vous vous *obstinez* à garder mes fonds, à les *faire travailler* ! Vous me croyez donc capable de vous oublier ? Soyez sûr qu'en cessant ce commerce d'intérêt, je me souviendrois encore d'un ami. Eh puis, n'ai-je rien à dire au parrain de Sophie ? Vraiment, je vous étourdirai bientôt de toutes ses bonnes qualités. Je veux vous inspirer de l'amitié, même de la tendresse pour cette enfant *qui est à nous*.

ART. IV.

J'ai reçu les deux caisses ; la commission est bien faite, et je vous en remercie. Une partie de ces riches bagatelles est un présent destiné à la comtesse de Germeuil, ma très-hautaine nièce. Cependant nous sommes assez mal ensemble. Sophie blesse ses regards ; la sœur de madame de Saint-Aulay voit avec peine une héritière au même degré que son fils. Madame de Bayeux et M. du Marsai, plus éloignés, aussi avides, en parlent comme d'une *favorite* capable de nuire à leurs prétentions sur ma fortune ; elle sera *bien dédommagée*, disent-ils, *de l'exhérédation de sa mère.*

Le croiroit-on ? C'est une famille très-opulente qui s'occupe bassement de mes dispositions futures ! Je suis jeune encore, mes parens se préparent une longue inquiétude.

ART. V.

Je ne puis terminer ma lettre sans

vous faire un reproche sur les termes dont vous vous servez pour désigner Sophie. *L'objet de votre charité?* Fi, mon ami, fi, l'éleverois-je comme ma parente, si je voulois l'avilir ainsi? Elle n'est point l'*objet de ma charité :* elle est celui de mes soins, de mon affection, de ma vive tendresse. Aimable petite! elle entre dans mon cabinet; si vous voyiez avec quelle grâce elle s'avance vers moi, vous ne vous pardonneriez pas cette dure expression.

ART. VI.

Vous m'avez fait peur, en vérité. Cet Anglais cherche sa femme, *enlevée, jeune, belle, enceinte.* Le cœur m'a battu. Heureusement les dates ne se rapportent point. Et puis la mère de Sophie n'étoit assurément pas la femme *d'une espèce de matelot.* Je ne vis jamais une figure plus noble, plus imposante : sa fille aura le même air de dignité. Sa raison commence à se développer; elle ap-

prend aisément. Je mettrai tous mes soins à cultiver ses dispositions. La jalousie qu'elle inspire augmente chaque jour. On la flatte, on la caresse, mais on ne l'aime pas. Mon ami, gardez bien notre secret : le bonheur de cette enfant et la douceur de ma vie en dépendent. Bon dieu, si le sort de la pauvre petite se découvroit, que de mortifications l'intérêt et l'orgueil lui feroient éprouver !

ART. VII.

Vous me demandez si Pauline est discrète ? Je puis répondre de cette bonne et honnête créature. Je viens de lui assurer cinq cents livres de rente. Elle est actuellement gouvernante de Sophie, et si attachée à la petite, que cette place lui paroissoit une récompense suffisante de ses services. Mon ami, je l'ai toujours observé, une personne désintéressée est ordinairement une personne sûre.

Je viens de faire la *maison* de ma jolie élève. Je lui ai donné une femme-de-

chambre de neuf ans, c'est la nièce de Pauline; un laquais qui marche à peine tout seul; c'étoit un pauvre petit esclave; je l'ai acheté pour le rendre libre. Le nègre est maussade et pleureur, la femme-de-chambre étourdie et mutine; mais la maîtresse est si douce, si indulgente, qu'elle entretient la paix dans son ménage; ce qui me fâche un peu, car leurs querelles m'amusent.

ART. VIII.

Je vous gronderois volontiers : n'avoir pas approfondi ! — Ce noble et riche habitant des colonies anglaises. — Pourquoi ne seroit-il pas le père de Sophie ? *On ignore son destin* ? *Il a disparu !* le temps où on le vit à Londres, celui où ce Capitaine hollandais devoit le passer sur son bord à Curazao avec deux femmes. — Comment ces rapports ne vous ont-ils pas frappé ? Votre marin vient de remettre à la voile ; *il se propose un voyage de long cours ;* il se noiera peut-être, nous ne saurons rien.

Malgré le plaisir que je sens à voir dans Sophie l'agrément de ma vie présente, à la regarder comme devant être un jour la consolation de ma vieillesse, je me croirois injuste à son égard, si je négligeois le plus léger indice capable de guider à la découverte de sa famille. Ecrivez, mon ami, écrivez par-tout où cet homme doit relâcher. J'ai des vues, elles sont encore éloignées; mais elles me font désirer ardemment la certitude de l'état de Sophie.

ART. IX.

Je n'ai pas été *négligente*, mais chagrine, inquiète, affligée! Je me suis vue prête à perdre ma chère Sophie par la petite vérole la plus dangereuse. Ah! si le ciel m'eût retiré ce don précieux de sa bonté! Je ne connois pas les sentimens maternels, mais je doute qu'ils puissent être plus tendres ou plus vifs. Votre fillcule est au-dessus de l'idée que vous pouvez vous en former. Elle joint à mille grâces attirantes un cœur excellent. Elle

est inconsolable, quand elle croit avoir désobligé la moindre personne ; elle a de l'esprit, une humeur égale, de l'intelligence, de l'application. J'en parle beaucoup, n'est-ce pas ? Avec le temps, mon ami, j'en parlerai davantage ; vous êtes seul dans mon secret, j'ai des desseins, j'aurai besoin de conseils, votre prudence et votre amitié me guideront.

ART. X.

Vos questions marquent un intérêt dont je vous sais gré. Oui, Sophie a des talens naturels. Sa voix est sonore, flexible et légère ; sa main est brillante sur la harpe et sur le clavecin ; elle danse avec des grâces surprenantes ; elle aime la lecture, a l'esprit juste et très-réfléchi. Une de ses qualités, préférable à tous ces avantages, c'est son extrême bonté, c'est l'amitié dont son cœur est capable. Hortence de Canteleu prend ses leçons avec elle : comme cette jeune demoiselle n'a plus de mère, et loge à mon

porte, son père la laisse tout le jour chez moi. Ces deux petites personnes cherchent à se plaire, à s'obliger, à s'instruire mutuellement : elles ont l'une pour l'autre des attentions tendres, délicates ; Hortence est enchantée d'entendre vanter mademoiselle de Saint-Aulay ; Sophie s'afflige, quand on ne loue point assez mademoiselle de Canteleu.

Hélas ! mon ami, une si charmante créature n'est pourtant *rien* aux yeux d'un monde rempli de vains, d'absurdes préjugés ; quelle mère la choisiroit pour son fils ! Elle est sans parens ; elle est inconnue. — Mon cœur est blessé de cet arrangement de la providence ; mais qui peut pénétrer ses vues ?

ART. XI.

Vous *ne concevez pas mon inquiétude* ? Vous *n'imaginez point ce qui peut me tourmenter* ? Eh ! mon dieu, mon ami, la situation la plus heureuse, en apparence, a souvent un côté désa-

gréable ; il échappe aux regards des spectateurs, mais il fixe les nôtres. Je suis *libre*, je suis *riche*, il est vrai ; de ridicules fantaisies, de folles passions ne m'agitent point ; mais je suis sensible, délicate ; mille petits traits me blessent, et l'ingratitude me révolte.

Vous le savez, j'ai obligé tous mes parens, aucun d'eux ne m'est attaché.

Je me vois, à quarante-six ans, entourée d'avides neveux, occupés à calculer mes revenus, à compter mes jours : on diroit que, propriétaires de mon bien, ils m'en accordent à regret l'usufruit, et voudroient abréger le temps de ma jouissance pour accélérer celui de leur possession.

J'ai honte de vous ennuyer par le récit de mes chagrins domestiques, d'entrer dans le détail de ces tracasseries de famille, dont je hais à m'entretenir. Après tout, comme vous le dites, ma fortune est indépendante, et rien ne peut gêner mes dispositions pour Sophie, que la justice et l'équité.

J'apportai six cents mille livres à M. d'Auterive ; vous n'ignorez pas combien en peu d'années cette somme s'accrut entre ses mains. Je crois devoir la faire rentrer dans ma famille, même y joindre le montant des héritages où j'ai partagé avec madame de Germeuil, M. du Marsai et madame de Bayeux ; mais les dons de mon mari, le produit de ma communauté, mes épargnes, sont des biens acquis ; j'en puis disposer, et je les destine à Sophie.

ART. XII.

Votre proposition est assez folle ; *marions-nous, et reconnoissons Sophie.* S'il ne falloit pas porter atteinte à ma réputation, prendre un maître, et vivre en Hollande, je pourrois goûter ce projet. Est-ce que depuis seize ans vous conservez encore cette fantaisie de m'épouser ? *Belle, charmante !* eh oui ? En vérité, mon ami, *le plus joli visage du monde* est devenu un visage tout comme un autre.

Employez sur le bâtiment de votre gendre la somme qu'il vous plaira : le fonds, les accroissemens, tout fait partie de la dot de Sophie. En grandissant, elle inspire des égards ; on s'empresse auprès d'elle ; le désir de profiter de *ma faiblesse*, de *ma prévention*, succède insensiblement à la jalousie. M. du Marsai *souhaiteroit qu'un de ses fils eût le bonheur d'obtenir la main de sa charmante cousine.* Madame de Bayeux me vante sans cesse la jolie figure et les bonnes qualités du sien : depuis un peu de temps madame de Germeuil ménage ma bienveillance ; le jeune Marquis est la plus aimable des créatures : ah ! si elle me l'offroit ! — Mais Sophie seroit-elle heureuse en vivant sous la dépendance d'une femme si vaine, si intéressée ? La hauteur et l'avarice ne détruisent-elles pas tous les liens de la société ?

ART. XIII.

J'ai reçu avec un extrême plaisir la

présent que vous faites à votre filleule. Le goût de ces belles étoffes surpasse encore leur richesse. Sophie vous écrit, et de son style, en vérité : vous aurez peine à le croire ; mais je vous l'assure. Je viens de la retirer du couvent, où elle a passé six mois avec mademoiselle de Canteleu. On la trouve encore embellie. Sa taille est haute, fine et gracieuse, son air noble, modeste, un peu sérieux même ; le son de sa voix intéresse, elle s'exprime naturellement ; rien d'affecté dans son langage ni dans son maintien ; elle sait être vraie sans s'écarter jamais de cette politesse qu'inspire l'envie d'obliger ; le désir de plaire est en elle un sentiment de bonté. Elle ne sera ni prude, ni coquette ; mais la pauvre petite ! j'ai bien peur qu'elle ne soit un jour trop sensible.

ART. XIV.

Mon silence sur Sophie *vous étonne* : depuis quatre mois je ne vous ai rien dit

d'elle. Je ne l'avois point avec moi. Elle étoit fort enrhumée quand je partis pour ma terre ; comptant y faire peu de séjour, je remis la petite au couvent ; M. de Canteleu, qui m'accompagnoit, y mit aussi sa fille : je ne suis à Paris que d'hier.

En vérité, mon ami, je ne mériterai pas aujourd'hui le reproche *d'oublier mon élève chérie*. Je vais vous parler d'elle, et beaucoup, je vous l'assure ; vous allez dire que je vieillis, que je conte, que je radote ; au risque de vous le laisser croire, je veux vous apprendre un trait du bon cœur de votre filleule.

En partant, je lui laissai vingt-cinq louis pour ses amusemens ; dès le lendemain de son entrée au couvent, elle fit acheter du taffetas, du satin, de l'or, de l'argent, des soies ; la maîtresse, la femme de chambre et mademoiselle de Canteleu s'occupèrent à broder des sacs à ouvrage : pas un moment de récréation ; souvent Sophie se levoit une heure avant les autres. En trois mois ce travail assidu

produisit quinze louis, et mit ma chère élève en état d'en donner quarante à une bonne et pauvre femme qui lui vend des fleurs et des rubans, afin qu'elle pût retirer son mari d'une prison où ce malheureux languissoit, dans l'impossibilité d'acquitter cette modique somme.

Malgré son extrême besoin, l'honnête petite marchande n'a point disposé de l'argent avant mon arrivée. Elle me l'a apporté ce matin, n'osant, dit-elle, ni refuser, ni garder le bienfait *de ma généreuse nièce, sans mon approbation.* Je lui ai donné vingt louis de plus, et cinquante à ma chère Sophie. Elle les aura tous les ans au-dessus de sa rente ordinaire : augmenter le revenu d'une personne sensible et libérale, c'est travailler au bien de l'humanité.

Une grande partie de mon présent s'emploie actuellement à composer une jolie corbeille pour une jeune pensionnaire : ses parens la négligent, veulent la dégoûter du monde, et lui refusent toutes les bagatelles dont ses compagnes

se parent ; elle en sent vivement la privation. Sophie la trouve bien malheureuse de n'être pas *aimée de sa famille*. Hélas ! combien elle gémiroit sur son propre sort, elle qui attache tant de bonheur à se croire chérie de la sienne, si elle savoit qu'isolée dans la nature, entourée d'ennemis secrets, elle ne tient à personne, n'est *aimée* que de moi !

ART. XV.

Le sort de Sophie ne doit pas *m'inquiéter*, dites-vous, j'en suis *l'arbitre*. Rien *ne peut me gêner dans un acte libre où j'ai le droit d'exprimer mes volontés, de les rendre sacrées*. Mon ami, un testament en faveur de mademoiselle de Vallière n'est pas sans difficulté. Songez donc qu'elle est étrangère, inconnue ; il y auroit une foule de précautions à prendre pour assurer mes dispositions ; l'oubli d'une seule formalité offriroit à mes avides parens des moyens de cassation : on lui contesteroit

des dons, on la persécuteroit, peut-être ne jouiroit-elle jamais de rien.

Il seroit plus sûr de la marier : bien des partis se présentent ; mais c'est mademoiselle de Saint-Aulay, c'est ma petite-nièce que l'on me demande. Je puis dénaturer une partie de mon bien ; vendre cette grande et magnifique terre de Normandie où je ne vais jamais, en placer l'argent sur la tête de Sophie. Nous verrons ; j'ai plus d'un projet : je vous les communiquerai tous ; vous m'aiderez à me décider.

ART. XVI.

Vous ne vous trompez pas, mon ami, Germeuil est le seul de mes parens que j'aimerois à voir le mari de Sophie : et croyez-moi, son nom, ni ses titres, ne m'engagent point à le préférer. Je fais grand cas de la noblesse ; mais je prise davantage des qualités, dont malheureusement elle n'est pas toujours accompagnée ; et ces qualités mon neveu les possède toutes.

On ne peut être, à dix-neuf ans, mieux fait, plus poli, plus sage, plus instruit que le marquis de Germeuil : point vain, point fastueux, maître indulgent, tendre ami, parent attentif, il a de la bonté, de la douceur, un naturel sensible, beaucoup d'esprit et de solidité; très-vif, point étourdi, il a de la gaieté, et sa physionomie noble, ouverte, inspire de la confiance.

En examinant le caractère de Sophie et le sien, on croiroit ces aimables enfans destinés à se plaire, à se rendre mutuellement heureux : mais les préjugés; mais cette mère si haute, si ambitieuse! — Proposer une fille *inconnue* à madame la comtesse de Germeuil, à une dame qui pense aux plus grands partis, qui voudroit mademoiselle de Sauve!

A tout hasard, j'ai mis ma terre en vente. Cette démarche va faire un caquet terrible dans la famille. Ma nièce me parlera peut-être; cette terre est fort à sa bienséance, contiguë à celle de son

fils, elle augmenteroit la valeur et l'agrément de ses domaines : si elle la veut à mes conditions, je suis prête à la lui donner.

ART. XVII.

Le portrait de votre filleule vous a donc *enchanté* ? C'est un présent qu'elle vous devoit. Non, il n'est point flatté. La *fraîcheur de l'aurore*, l'air de la *plus jeune des grâces*, des yeux où brillent tous *les feux de l'amour*. Comment, mon vieil ami, vous connoissez ce doux langage ? Je ne vous aurois pas soupçonné d'écrire dans ce style poétique. Une figure si attrayante n'est pas ce qui attachera le plus l'heureux mari destiné à passer ses jours avec une si charmante créature. Puisse-t-elle devenir la compagne de Germeuil : lui seul la mérite.

Je suis en marché pour ma terre ; ma nièce est de plus mauvaise humeur que jamais ; elle me boude, brusque Sophie ; elle questionne mes valets, elle me parlera, je l'espère et je le désire.

ART. XVIII ET DERNIER.

Félicitez-moi, mon ami, tout succède au gré de mes vœux. J'allois conclure le marché de ma terre à sept cent mille livres, quand madame de Germeuil est venue m'en demander la préférence. Je ne lui ai point caché que j'en destinois le prix à marier Sophie : elle a rougi ; mais cachant son dépit, elle a fort applaudi *ma générosité* pour mademoiselle de Saint-Aulay ; et mettant beaucoup d'art dans une affaire où la bonne foi pouvoit suffire, *comme tutrice de son fils, devant songer à ses avantages, elle souhaitoit mademoiselle de Sauve, riche héritière, alliée aux plus grandes maisons.* Mais *comme sa mère, occupée du soin de son bonheur*, Sophie, *élevée par moi, remplie de mes principes, seroit la femme qu'elle lui choisiroit, si elle ne craignoit le reproche d'avoir préféré l'élévation de sa nièce aux intérêts de son fils.*

Sa finesse m'a rendue réservée ; je n'ai point offert Sophie ; au contraire, j'ai approuvé le mariage de mon neveu avec mademoiselle de Sauve. Madame de Germeuil s'est impatientée ; elle m'a demandé sa nièce, la terre et l'assurance de ne point exclure Germeuil de son partage dans le reste de ma succession.

J'ai renfermé ma joie ; j'ai pris un mois pour me consulter ; à présent, mon ami, que ferai-je ? voilà des conditions raisonnables, mais elles regardent mademoiselle de Saint-Aulay. Je tremble, en songeant à la confidence indispensable. — Madame de Germeuil est intéressée, fort intéressée ; si je nomme son fils légataire universel, elle acceptera Sophie de Vallière. — Peut-être que non ; elle a tant d'orgueil ! lui révéler mon secret dans cette incertitude, ce seroit une imprudence. Voyez, mon ami, pensez, réfléchissez, communiquez-moi vos idées. J'attendrai votre réponse, elle déterminera la mienne.

De Pauline à mademoiselle de Canteleu.

M. Smitz ne vit point la lettre d'où j'ai extrait ce dernier article. Malade depuis long-temps, il étoit mort quand elle arriva en Hollande. On la renvoya cachetée à Madame avec un paquet de toutes celles qu'il avoit reçues depuis le voyage de Madame à Amsterdam : il en donna l'ordre exprès à ses enfans, peu d'heures avant que d'expirer. Ma respectable maîtresse mourut douze jours après la réception de ce paquet, serré par moi-même dans l'endroit où elle renfermoit les papiers concernant mademoiselle de Vallière.

Je supplie mademoiselle de Canteleu de vouloir bien garder un grand secret sur cette communication ; peut-être me feroit-on un crime d'avoir su prendre et replacer ces lettres dans le livre de correspondance avec M. Smitz, où elles sont sous les sceaux. Les cordons mal noués m'en ont donné la facilité.

IVe. LETTRE.

QUELS tristes détails me demandez-vous, ma chère ? L'extrait des lettres de madame d'Auterive a dû vous apprendre combien j'étois enviée, haïe de ses parens. Leur conduite à mon égard est une suite naturelle de l'intérêt et de la jalousie qui m'attiroient leur secrète inimitié. Puis-je, sans renouveler ma douleur, me retracer un jour si malheureux pour moi? Je voudrois éloigner à jamais de mon esprit tout ce qui me rappelle ma première situation, le prompt renversement de ma fortune, la perte de mon seul appui, celle de toutes mes espérances.

O ma sœur, mon amie ! j'ai besoin de force, de courage, pour jeter les yeux sur mon état présent, pour m'accoutumer à regarder l'avenir avec moins de trouble et d'effroi. Malgré mes reflexions, mon cœur se révolte encore contre tous les partis dont la nécessité m'impose le

choix. J'ai peine à me soumettre, à me décider, je m'afflige, je ne me détermine point.

On me propose d'entrer chez une dame qui vient d'entreprendre de se broder un meuble complet : elle désire d'être aidée dans ce long ouvrage, et fait chercher de jeunes personnes un peu au-dessus de ce qu'on appelle ordinairement des ouvrières. Pauline croit cette place assez convenable. Rien ne m'en éloigne que ma profonde tristesse. Suis-je en état de me présenter à cette dame, moi dont les yeux sont toujours baignés de larmes? Et comment n'en répandrois-je pas? En supposant ma situation moins fâcheuse, ne regretterois-je pas madame d'Auterive? Ne gémirois-je pas de cette cruelle, de cette subite séparation? Son héritage m'eût-il consolée de sa perte? Ceux qui jouissent de sa fortune, l'ont déjà bannie de leur souvenir. — Ah! sa mémoire vivra toujours dans le cœur de la malheureuse orpheline qu'elle aimoit!

Hortence, qu'une heure, qu'un instant a changé ma position ! avec quelle rapidité tant de personnes ont changé comme elle ! quel foible lien unit cette société dont je faisois partie, dont je suis rejetée ! avec quelle promptitude ceux qui me recherchoient, me caressoient, me flattoient, se sont éloignés de moi !

Dès que le funeste événement fut annoncé aux parens de madame d'Auterive, ils accoururent chez elle, et s'assemblèrent dans le grand salon. On y attendit les personnes dont la présence étoit nécessaire à l'ouverture du testament : on croyoit en trouver un, et l'on imaginoit qu'il seroit en ma faveur.

Tout le monde arrivé, à l'exception du marquis de Germeuil, encore en Provence avec le régiment qu'il commande, madame de Bayeux vint me chercher. On m'avoit demandée plusieurs fois : j'étois dans ma chambre, à genoux, la tête appuyée sur Pauline ; nous pleurions amèrement toutes deux. Elle regrettoit sa douce, sa généreuse

maîtresse ; elle s'affligeoit avec moi, et pour moi, me répétant : *ah, Mademoiselle, quelle perte ! ah, mon dieu ! quelle perte vous faites !*

J'insistai vainement pour ne pas descendre ; madame de Bayeux m'assura que je ne pouvois m'en dispenser. Je la suivis dans le salon, tout le monde se leva, vint à ma rencontre ; madame de Germeuil m'embrassa plusieurs fois, ses cousines me caressèrent extrêmement. Je ne pouvois parler, je me soutenois à peine : monsieur du Marsai dit tout haut : *Voilà sans doute la légataire universelle. Cela est apparent*, répondit madame de Bayeux. *Je le crois et je le souhaite*, ajouta madame de Germeuil. On s'assit, on commença la recherche et l'examen des papiers.

On ne trouva point de testament. Cependant on s'obstinoit à penser que madame d'Auterive en avoit fait un. Ces beaux coins qui paroient le salon, restoient seuls à visiter : on en ouvrit trois. Le dernier fermoit par un secret ; on

s'apprêtoit à le forcer, quand madame de Germeuil, fâchée de voir briser un morceau de laque si rare, fit appeler Pauline, et lui demanda si elle ne connoissoit pas la façon de l'ouvrir? Cette fille parut interdite, s'embarrassa, hésita long-temps à répondre, et se voyant pressée, elle insista sur la permission de parler un instant à madame de Germeuil; on la lui accorda.

Pauline s'exprima fort bas, les mains jointes, l'air suppliant. *Supprimer des papiers, moi!* s'écria madame de Germeuil, *m'en réserver la connoissance! Comment regardent-ils Sophie, comment la concernent-ils seule? Les papiers de ma tante nous intéressent tous.* En parlant, elle la ramenoit vers le coin; elle lui ordonna de l'ouvrir. Pauline obéit en pleurant. On trouva le cahier écrit de la main de madame d'Auterive, une copie des actes qui en constatoient la vérité, le paquet de ses lettres à M. Smitz, encore cacheté comme elle l'avoit reçu peu de jours auparavant, et

sa dernière lettre renvoyée de Hollande sous une double enveloppe.

La prière de Pauline à madame de Germeuil venoit d'exciter une extrême curiosité sur ces papiers *qui me concernoient seule*. On se hâta de lire le petit cahier de madame d'Auterive. On ne concevoit pas trop comment cet écrit, en apparence si étranger aux héritiers, pouvoit me regarder plus que les autres. A l'endroit où madame d'Auterive dit : *ma petite nièce fut emportée par une convulsion*, un cri de surprise s'éleva, tous les yeux se fixèrent sur moi. *Mademoiselle de Saint-Aulay morte ! eh qui donc tient ici sa place* ? se demandèrent tous les héritiers ; on acheva, mon sort fut dévoilé.

Avant cette lecture, peu attentive à ce qui se passoit autour de moi, mes larmes couloient seulement, parce que madame d'Auterive n'étoit plus. Je ne m'occupois ni de ses dispositions, ni de la part que j'aurois à son héritage. Les noms de *fille inconnue*, de *nièce sup-*

posée, en me découvrant mon cruel destin, me rappelèrent douloureusement à moi-même.

Jugez, ma chère, de mon étonnement, de ma consternation : me trouver étrangère au milieu de cette assemblée, où je me croyois environnée de mes plus proches parens, de mes plus sincères amis ! hélas ! j'ignorois combien la tendresse de madame d'Auterive excitoit contre moi de haine et d'envie. Ah ! quel moment, quel affreux moment ! entendre de dédaigneuses expressions, être l'objet des plus choquantes réflexions, voir madame de Germeuil s'efforcer durement de me faire rougir, quand mon malheur devoit l'engager à me plaindre, à me consoler ! mon cœur se serra ; je tombai sans connoissance aux pieds de madame du Marsai.

Attirées par les cris de Pauline, les femmes de madame d'Auterive accoururent ; elles me portèrent à mon appartement, s'empressèrent à me secourir. En ouvrant les yeux, je m'en vis en-

tourée ; elles baignoient mes mains de leurs larmes : une découverte qui devoit me chagriner seule, redoubloit l'affliction de ces pauvres filles ; elles sembloient faire une seconde perte en apprenant que je n'étois ni la nièce, ni l'héritière de leur bonne, de leur respectable maîtresse.

Pauline, établie gardienne, fut rappelée dans le salon ; elle y vit toute la famille dans une grande agitation ; on venoit d'ouvrir le paquet des lettres de madame d'Auterive à M. Smitz, pour chercher des éclaircissemens sur les fonds actuellement en Hollande. Par l'extrait qui est encore entre vos mains, vous pouvez imaginer l'indignation de la comtesse de Germeuil, en trouvant dans ces lettres une peinture trop fidèle de son caractère, et l'exposition d'un projet qu'elle avoit si soigneusement caché.

Il s'éleva contre elle un murmure général ; on lui reprocha ses vues intéressées, son insatiable avidité ; le mariage qu'elle proposoit à sa tante pour s'assu-

rer l'entière réversion de sa fortune. Ceux qui, conduits par de pareils motifs, employoient secrètement et sans succès les mêmes moyens, osèrent traiter ses démarches d'intrigues basses et révoltantes. Madame de Germeuil se défendit avec hauteur, nia formellement le dessein de m'unir à son fils, l'*erreur*, les *folles idées* de sa tante naissoient de son *extrême*, *de sa ridicule prévention en ma faveur*, et peut-être de quelques propos *jetés au hasard*, uniquement pour *sonder ses dispositions*.

Mon nom, trop souvent prononcé pendant cette vive altercation, fit tomber sur moi le dépit et la colère de la Comtesse ; elle se répandit en plaintes sur la *foiblesse* de madame d'Auterive, sur une *supposition si blâmable*. Pourquoi donc élever cette orpheline comme sa nièce, lui donner une éducation si distinguée, la faire *respecter* et presque *révérer* par tous ses parens ? Pour lui *épargner des mortifications*. C'est dans la même vue, sans doute, qu'elle vouloit

enrichir une étrangère, *une enfant de cette espèce!* Qu'alloit devenir *cette fille*? A quoi lui serviroient tant de connoissances acquises, tant d'inutiles talens, propres seulement à lui *inspirer de l'orgueil*? L'habitude de vivre dans l'aisance lui rendroit son sort actuel plus difficile à supporter, pourroit lui faire *oublier ses principes*, peut-être la conduire *à les sacrifier au désir de recouvrer le faste, l'éclat auxquels on avoit eu l'imprudence de l'accoutumer.*

Par cette dure façon d'envisager l'avenir à mon égard, madame de Germeuil déclaroit assez le dessein de m'abandonner à mon malheur. Dispensez-moi de vous répéter ses conjectures sur ma naissance, sur la condition, même sur les mœurs de mes infortunés parens: n'exigez point le détail des propositions *faites pour mon avantage* par madame de Bayeux et par elle. Si ces dames eussent voulu établir la fille du plus grossier artisan, du plus vil domestique de la maison, rien ne se seroit offert à leur

pensée de plus pénible ou de plus humiliant. Croyez-le, ma chère, cette famille s'est bassement vengée sur Sophie, pauvre, inconnue, des feintes caresses prodiguées si long-temps à Sophie de Saint-Aulay, dans l'espoir de partager avec elle une riche succession.

On se sépara. Tout le monde sortit sans daigner me voir ou s'informer de ma situation présente; on m'abandonna au soin des valets; on me confondit même avec eux : j'entendis madame du Marsay parler à Pauline sur l'escalier, lui dire : *Sophie peut rester ici en attendant qu'on ait pris des arrangemens pour les femmes de ma tante et pour elle.*

Mais il est bien tard; mes yeux fatigués, appesantis, m'avertissent qu'il est temps de chercher du repos. Est-ce que j'espère en trouver? Depuis la mort de madame d'Auterive, je n'ai point goûté la douceur d'un sommeil paisible : si l'accablement de mes esprits me procure un léger assoupissement, des songes

embarrassés, effrayans, m'agitent, m'éveillent, et me rendent bientôt à la douleur, au regret, à la dévorante inquiétude.

Dix heures du matin.

Pauline m'apporte en ce moment votre lettre. J'ai lu avec étonnement la copie de celle que madame de Germeuil venoit d'écrire à votre cousine. Cette longue apologie me surprend, en vérité. Pourquoi madame de Germeuil se justifie-t-elle, quand personne ne l'accuse? En défendant sa conduite, en exposant les motifs qui *peuvent l'excuser*, ne semble-t-elle pas avouer qu'il est possible de la désapprouver?

Je me suis donc *soustraite à l'autorité de mes protecteurs*? Une *orgueilleuse ingratitude* m'a *persuadée* de me retirer sans attendre la *délibération* des héritiers de madame d'Auterive? Une *fierté déplacée* m'a fait négliger, *même dédaigner*, les *bontés* d'une famille opulente, *disposée* à m'obliger?

Eh! bon dieu! quels bas détours,

quelle fausse imputation ! mais il faut bien préparer une réponse à ceux dont les demandes curieuses importunent ; il faut leur dire comment *cette opulente famille* a cru devoir traiter l'élève chérie de leur parente, il faut la montrer indigne de l'intérêt que les amis, les connoissances de madame d'Auterive pourroient prendre au sort d'une fille malheureuse, et madame de Germeuil écrit à votre cousine dans cette seule intention.

Si l'habitude d'inspirer des égards, de me voir l'objet des tendres attentions de tout ce qui m'environnoit, m'a rendue trop sensible à l'abandon, au mépris de tant de personnes dont je me croyois aimée, si la révolte involontaire de mon cœur contre des propos insultans, mérite le nom d'*orgueilleuse ingratitude*, madame de Germeuil m'accuse avec justice : si ne pas mendier des secours, c'est *dédaigner* une famille *bien disposée en ma faveur* ? si ma retraite d'une maison où *l'on me permettoit de rester*, est une *action hardie*, *offensante* pour mes *pro-*

lecteurs, je rougirai devant ma chère Hortence d'avoir suivi le mouvement d'une *fierté déplacée*. Mais en me la supposant, cette fierté, où madame de Germeuil prend-elle la certitude qu'elle soit en moi *un sentiment déplacé* ? Pardon, mon aimable, ma consolante amie ! je m'aperçois que trop occupée de la lettre de madame de Germeuil, j'oublie de vous remercier des assurances de votre généreuse amitié. Qu'il m'est doux de vous trouver la même, quand le reste de l'univers est si changé pour moi !

Il me reste à vous instruire du lieu de ma retraite. Me voyant seule dans une maison où je n'avois aucun droit de demeurer, j'envoyai chercher madame Beaumont, cette marchande de rubans que nous obligeâmes toutes deux par un léger service pendant notre dernier séjour au couvent. Avec quelle chaleur cette bonne, cette reconnoissante créature saisit l'occasion de m'être utile ! Elle est simple, honnête, raisonnable et fort laborieuse. Veuve depuis six mois, un pe-

tit héritage l'a mise en état d'étendre son commerce en y joignant les modes. J'habite chez elle deux pièces assez jolies, très-proprement meublées ; elles tiennent à son magasin. J'ai pris avec elle des arrangemens convenables à ma fortune actuelle. Je puis me soutenir un peu de temps dans cette position ; elle n'a rien de fâcheux ; et si je me plains, c'est d'être servie avec trop de délicatesse et d'empressement.

Adieu, ma chère Hortence, ne cherchez point à me justifier dans l'esprit de votre cousine. Laissez madame de Germeuil s'applaudir de sa conduite et blâmer la mienne. Je respecterai toujours en elle la nièce de madame d'Auterive, et la mère du marquis de Germeuil. La reconnoissance et l'amitié m'imposeront un éternel silence sur son caractère : ah ! je me plains moins de son abandon que de sa haine ! laissez-la me traiter d'*orgueilleuse*, *d'ingrate*, et ne découvrez point des intrigues secrètes, que ma confiance et la nécessité de vous expliquer

les raisons de mes démarches, m'ont engagée à mettre sous vos yeux Peut-être me reprocherai-je un jour l'aigreur et l'amertume dont je n'ai pu me défendre en vous faisant ce long récit : la douleur rend souvent injuste. Après tout, ma chère, quel droit ai-je aux égards, à l'affection, aux soins des héritiers de madame d'Auterive ! Eh, qui dans la nature est obligé de s'intéresser à moi !

V^e. LETTRE.

NON, ma chère, je ne suis pas *consolée*, mais je suis soumise, et je commence à regarder autour de moi avec moins de terreur. Je me connois sensible ; je ne me crois point foible. Un changement si grand, si prompt, si imprévu, a livré mon ame à l'abattement : la consternation et l'épouvante ont accablé mon esprit. Pendant ces premiers momens, mes yeux ouverts sur mes pertes, se sont fermés sur mes ressources : l'état où j'a-

vois toujours vécu me paroissoit le seul état où je pouvois vivre ; je frémissois à la pensée d'en descendre.

Eh ! pourquoi n'en descendrois-je pas ? Quel droit ai-je à la richesse, au faste, à l'éclat, à de brillantes espérances ? Quelle marque me distingue de cette foule de malheureux, assujettis au travail, condamnés à la servitude ? Un fol orgueil m'égaroit, mêloit ses vaines chimères à mes sombres réflexions : quand on n'est rien, ma chère, à quoi peut-on prétendre ? comment une fille inconnue osoit-elle se mettre au rang de ce petit nombre d'humains chéris de la fortune, destinés par elle à l'aisance, à l'oisiveté, à jouir paisiblement, au sein de la mollesse, de l'industrieuse activité du pauvre ?

Je détournerai mes regards de cette classe qui n'est plus la mienne ; j'entrerai courageusement dans celle où je suis rejetée. — Ne vous attendrissez pas, mon aimable Hortence, une humble condition n'avilira point le cœur de votre amie. J'ai reçu de madame d'Auterive des prin-

cipes et des connoissances capables de m'aider à soutenir cette rude épreuve. J'appris à distinguer l'honneur de tout ce que le vulgaire appelle de ce nom ; je ne ferai pas dépendre le mien de la place que j'occuperai dans le monde, mais du sentiment intérieur de mon ame. Tant que je conserverai ma propre estime, tant qu'un reproche ne s'élèvera point du fond de mon cœur, tant qu'Hortence me nommera sa compagne, sa sœur, je ne rougirai point d'être inconnue, d'être abandonnée, d'être pauvre.

Oui, j'ai reçu plusieurs lettres du marquis de Germeuil. Avez-vous pu le croire *insensible à mon malheur*? Il en est touché, sincèrement touché. Ses expressions sont douces et tendres : en vérité, ma chère, elles sont consolantes. Affligé de la *dureté* de sa mère, *honteux de l'indigne procédé de sa famille*, il me demande s'il *osera* présenter à mes yeux *un héritier de madame d'Auterive*.

Ne confondez point le marquis de Germeuil avec ses avides parens. Il ai-

moit madame d'Auterive ; il conserve le souvenir de ses vertus ; il ne hait point, il ne méprise pas la triste orpheline qu'elle honoroit de sa protection. Il daigne encore l'appeler *sa cousine*, lui montrer les mêmes égards, le même attachement ; il la *plaint ;* il la *respecte ;* il *brûle du désir de la revoir* : il parle beaucoup de sa tante ; il *révère sa mémoire ;* il *gémit de sa perte.* Le marquis de Germeuil pleure madame d'Auterive. Ah ! qu'il vienne, nous mêlerons nos regrets, nos soupirs, nos larmes, nos gémissemens ! il sera mon parent, mon frère, mon ami. — Hélas ! ces titres qui le flattoient, oserai-je encore les lui donner ?

Vos affaires prennent donc enfin *un tour plus favorable.* Puisse votre espérance n'être point déçue ! Le bonheur de ma chère Hortence soulageroit mon cœur de la moitié de ses peines. Mais d'où vient remettre à une autre fois cette question *intéressante* que vous vouliez me faire ? En tout temps, vous me trouverez

prête à vous répondre dans toute la sincérité de mon cœur. Adieu.

VIe. LETTRE.

Est-ce là, ma chère, cette *embarrassante question*? Vous avez *hésité*, vous avez *craint* de la faire! Eh quoi! vous employez des expressions si ménagées, si délicates, pour me demander si je *consentirois à vivre avec vous*, *à partager votre appartement* dans cette abbaye où nous avons passé *des momens si paisibles*, où nous *nous trouvions si heureuses ensemble*?

En vous supposant riche, indépendante, d'où s'élève ce doute? La compagne de votre enfance, accoutumée à lire dans votre ame, rougiroit-elle d'accepter un asile *auprès de vous*? Auroit-elle de la *répugnance* à vous devoir sa tranquillité, son bonheur? Quand je souhaitois des richesses pour vous les donner, pour vous retenir à Paris, pour vous fixer près de moi, vous offensois-je,

Hortence? O ma chère! me croyez-vous une *fierté déplacée*?

Je refuserois des secours que la vanité, qu'une insultante compassion engageroit à m'offrir; mais je mépriserois mon orgueil, si redoutant de m'imposer le tendre sentiment de la reconnoissance, je privois obstinément mon amie de la douceur de m'obliger.

Monsieur de Germeuil est arrivé. Je l'ai vu hier. J'attendois sa visite avec une sorte d'impatience: j'espérois trouver de la consolation dans l'entretien d'un parent de madame d'Auterive, d'un parent aimé d'elle; je me trompois; sa présence, ses larmes ont ranimé toutes mes douleurs. Qu'il est sensible, ma chère! combien son cœur est touché de notre commune perte! *ses idées de bonheur* viennent *de s'éloigner*, dit-il; la mort de sa tante a *détruit son espoir le plus flatteur*. Son *espoir!* et qu'attendoit-il donc de madame d'Auterive?

Je me sens trop abattue pour écrire davantage. Mes chagrins ont pris sur moi

tempérament ; ma santé s'altère ; je ne puis dormir ; aucune espèce d'aliment ne flatte mon goût ; je me prête en vain aux soins affectueux de Pauline et de madame Beaumont ; mais la nature ne me demande rien, et le moindre effort la révolte : il ne faut pas s'en étonner ! ma vie est si triste, si sédentaire ; je m'occupe avec tant d'assiduité ; mon imagination est si vive, elle erre sur de si sombres objets. — Mais quelle noire mélancolie me porte à entrer dans ces inutiles détails ? est-ce que je veux vous affliger ? Adieu, ma chère Hortence.

VIIe. LETTRE.

Rassurez-vous, ma chère amie, je suis mieux : la fièvre m'a quittée. Après un mois passé sans vous écrire, je puis vous donner moi-même des preuves de ma foible, de ma douloureuse existence. Je suis convalescente, on le dit ; moi, je me trouve presqu'anéantie, et ma lan-

gueur me paroît insupportable. Quand il me sera possible de m'appliquer une heure entière, je remercierai ma chère Hortence de son inquiétude, de ses offres, de sa tendresse, d'une bonté de cœur qui lui faisoit sacrifier à mes besoins supposés le seul bien actuellement en sa possession. Adieu, ma chère, mon aimable compagne ! cessez de craindre, mes jours ne sont plus en danger.

VIIIe. LETTRE.

Oui, ma chère, ma convalescence se soutient ; je commence à me ranimer ; mes couleurs renaissent ; je ne tombe plus dans ces longs anéantissemens qui faisoient craindre pour ma vie ; mais ma langueur ne se dissipe point, elle est devenue habituelle ; c'est l'effet d'une tristesse profonde ; le temps peut la diminuer, il me paroît impossible qu'il l'efface jamais.

Eh ! comment *garderois-je le silence*

sur la preuve touchante que vous m'avez donnée de votre amitié ? Pourquoi seriez-vous blessée des expressions de ma reconnoissance ? J'ai été plus attendrie que surprise, en voyant votre écrin entre les mains de Pauline. Une personne sûre vous le remettra mardi au soir. J'aurois accepté vos secours, si l'épuisement de mes fonds m'avoit réduite à de fâcheuses extrémités. M'envoyer vos pierreries, pour les *engager*, pour les *vendre* ! ô ma chère Hortence, le souvenir d'une bonté si noble, d'une amitié si vraie, ne sortira point de mon cœur ; je ne vous en parlerai pas ; vous me le défendez, mais il restera gravé dans ma mémoire.

Un bienfait inattendu est devenu pour moi la plus utile ressource. Après plusieurs délibérations, où M. de Germeuil a présidé, les héritiers de madame d'Auterive se sont accordés sur un point longtemps contesté. Ils ont chargé Pauline de me rendre mon linge, mes dentelles et mes habits. L'estimation de mon écrin, celle de mes bijoux et de mes meubles, a

redoublé leur animosité contre moi. On dit que madame de Germeuil ne peut entendre prononcer mon nom. Hélas ! je ne saurois penser sans douleur — O ma chère, il est bien affligeant d'être haïe !

Deux pièces d'étoffe des Indes, trop riches pour être à présent à mon usage, ont acquitté la dépense occasionnée par ma maladie. Je croyois devoir à plusieurs personnes ; mais M. de Germeuil, en obligeant Pauline de recevoir une somme assez considérable, étoit mon seul créancier. J'ai remplacé ce que cette fille en avoit employé, je l'ai rendu. — Mon dieu, ma chère, madame de Germeuil auroit-elle raison ? Ai-je de la fierté, de l'orgueil ? Sensible à la généreuse attention du Marquis, pénétrée de reconnoissance, je n'ai pu le remercier sans rougir, sans répandre des larmes.

Il semble que mon infortune ait redoublé son amitié. Sa première visite me causa beaucoup d'émotion et de trouble. Nous pleurâmes amèrement avant de pouvoir nous parler. A son aspect, j'ou-

bliai la distance que, depuis notre séparation, le sort avoit mise entre nous. Son air plus réservé, ses expressions moins familières me la rappelèrent bien douloureusement; mais ses soins pendant ma longue maladie, son inquiétude, ses assiduités, tant d'ardeur à m'obliger, m'assurent que je lui suis toujours chère. Il vient plusieurs fois le jour partager l'ennui de ma solitude; et livré lui-même à une sorte de rêverie qui ne lui étoit pas ordinaire, il fait mille efforts pour me distraire de la mienne.

Il ne m'est pas possible d'écrire plus long-temps. Ma tête est encore bien foible. Adieu, ma chère Hortence, recevez mes sincères remerciemens, et sachez-moi gré de ne pas m'étendre sur les sentimens dont un procédé si noble et si tendre remplit mon cœur.

IXe. LETTRE.

Cessez de vous occuper de ces *idées inquiétantes*, ma chère amie; je puis me

soutenir plusieurs mois dans ma position actuelle. J'ai besoin de temps pour reprendre mes forces, ranimer mon ame abattue, et recouvrer ce calme, au moins apparent, si nécessaire à ceux qui doivent vivre sous les yeux des autres et dépendre de leur bienveillance. Comment me présenter, en ce moment, à la dame dont on espère me procurer la protection? Un air sombre se confond aisément avec l'humeur; il éloigne la confiance, il prévient désavantageusement: ceux que notre tristesse n'intéresse pas, nous pardonnent rarement l'ennui qu'elle leur inspire.

Pourquoi, ma chère, pourquoi vous *affliger* de me voir *disposée à prendre ce parti*? Je ne m'y fixerois pas, s'il étoit en mon pouvoir de choisir un état moins gênant. *Je puis rester chez madame Beaumont;* il est vrai, je le puis; mais je ne sais si je le dois: de nouvelles circonstances font naître de nouvelles réflexions.

En formant mon premier plan, je m'étois assurée, par le calcul de plusieurs jours, qu'un travail assidu fourniroit à ma dépense *nécessaire*. Un mois écoulé pendant ma maladie, une longue foiblesse, m'apprennent combien l'interruption forcée de ce travail me deviendroit onéreuse. La perte accidentelle du temps, des frais extraordinaires, me réduiroient aux plus fâcheuses extrémités. Cependant j'aimerois à conserver ma liberté, mon indépendance, à éviter le triste assujettissement où soumet toute espèce de protection. Mais la raison, la décence, me permettent-elles de vivre seule ?

Je suis bien jeune, ma chère Hortence, bien peu accoutumée à me conduire par mes propres lumières : si elles m'égaroient ? Une femme honnête, mais sans connoissance du monde, une fille attachée, complaisante, habituée à se prêter à tous mes désirs : voilà mes guides ; les croyez-vous sûrs ? depuis un peu

de temps je m'aperçois que sans avoir aucun reproche à se faire, il est possible de craindre ceux des autres.

Mon âge et ma position exigent de ma part une extrême attention sur mes démarches ; si l'on m'accusoit, qui prendroit ma défense ? Je redoute le monde, ses malignes observations.—N'admirez-vous pas, ma chère, combien une imagination attristée étend nos idées, les porte loin de la réalité, même de la probabilité : eh! quel est-il ce monde dont je me forme un censeur ? Qui dans l'univers daigne m'examiner, abaisser ses regards sur moi? Hélas! ma vie obscure, pénible, ignorée, n'intéresse que vous.

L'effet ordinaire d'une noire mélancolie est d'élever en nous une crainte vague, de nous livrer au soupçon, à l'inquiétude. Le croiriez-vous ! M. de Germeuil me trouble, m'embarrasse ; je ne puis me dire pourquoi. Ses sentimens pour moi sont les mêmes que j'aimois à lui inspirer ; les miens n'ont pas changé, et pourtant cette amitié, autrefois si

douce, si naturelle, sentie avec tant de plaisir, cesse d'être un mouvement aussi paisible; elle est toujours flatteuse, toujours vive; elle n'est plus tranquille. En vérité, cette amitié est devenue le sujet de mes plus sérieuses pensées.

Ne parlez point à votre cousine, *ne hasardez point cet essai*. La *toucher en ma faveur*? Oh, non, je vous en prie. Si elle craint de *perdre les avances qu'elle vous fait*, n'est-ce pas une imprudence de lui proposer de les rendre plus considérables? *Je voudrois* sans doute *vivre avec vous*, mais non pas chez elle. Je vous en conjure, Hortence, renoncez à ce projet. Vous le dirai-je? je n'estime point assez le caractère de cette dame, pour consentir à lui rien devoir. Eh, mon dieu! s'il me paroissoit honnête de contracter des obligations, je serois sans inquiétude sur l'avenir. M. de Germeuil ne s'empresse que trop. — Quand je refuse ses secours, accepterois-je ceux que vous voulez mendier pour moi? ce seroit l'offenser, et je suis

bien éloignée d'en avoir le dessein. Adieu, ma chère, renoncez à votre projet, je vous le répète, je vous en supplie.

X^e. LETTRE.

La mort de votre rapporteur me chagrine autant qu'elle vous afflige; dans la circonstance où vous vous trouvez, c'est un cruel événement : la probité de ce digne magistrat vous donnoit l'espérance d'une prompte décision. Il faudra bien du temps pour qu'un autre s'instruise, et cette longue attente est un supplice véritable. Mais, ma chère, puis-je lire, sans répandre des larmes, que mon intérêt vous fait sentir doublement cette perte ? Elle *contrarie*; elle *éloigne la réussite du projet favori de votre cœur*; vous ne *pensez*, vous *n'aspirez qu'à cette retraite où nous serions ensemble !* Fille aimable et généreuse ! oubliez pendant un peu de temps ce projet, il vous occupe trop. Mon sort ne changera point;

consolez ce cœur ardent et tendre par la certitude de retrouver toujours l'occasion de m'obliger ; calmez votre ame inquiète, ne me laissez pas songer avec douleur que ma situation *aigrit toutes vos peines*.

Madame de Moncenai est encore à la campagne. On l'a prévenue ; à son retour présentée chez elle comme une parente de madame Beaumont, si je suis acceptée, je ne pourrai me défendre d'y entrer. Pourquoi cette *place* et la *servitude* se peignent-elles ensemble à votre idée ? Elle exigera peut-être de la complaisance ; mais quel état dans la vie nous en dispense ?

La marquise de Moncenai est riche, jeune, heureuse ; elle sera sans doute gaie, douce, humaine : obligée seulement à l'aider dans son travail, pourquoi mon sort ne seroit-il pas paisible auprès d'elle ? Ne me découragez point, ma chère amie, n'augmentez pas la secrète répugnance, le dégoût... Ah ! je ne tiens que trop peut-être à cette liberté que je vais sacrifier !

Pauline m'apporte en ce moment votre lettre. Je l'ai ouverte avec empressement et lue avec chagrin. Vous venez d'*éprouver* combien *il est dur d'essuyer un refus.* Si moins *ardente* dans vos souhaits obligeans, vous eussiez attendu ma réponse, elle vous eût épargné cette *mortification.* Je ne voudrois pas que madame de Germeuil fût instruite de votre démarche; son fils pourroit l'apprendre, me soupçonner de vous avoir fait agir : assurément son cœur seroit blessé d'un procédé si étrange. Dois-je laisser penser à cet ami si touché du renversement de ma fortune, si occupé des moyens d'adoucir ma situation, qu'assez fière pour rejeter ses bienfaits, j'ai bassement recherché les secours de votre cousine? Mais n'en parlons plus. Me *plaindre de votre imprudence*, moi, ma chère! Je me croirois une ingrate, si jamais je me plaignois de vous.

XIe. LETTRE.

Vous ne *concevez* pas mon *inquiétude* sur les *assiduités du marquis de Germeuil, elles vous paroissent la suite naturelle d'une intimité* formée *dès nos plus jeunes ans*, entretenue par *une conformité remarquable dans nos goûts et dans nos sentimens*. En admettant ces rapports, dont je serois flattée, l'inégalité de nos fortunes ne s'opposeroit-elle point encore à notre liaison?

Ma chère Hortence, vous me voyez toujours chez madame d'Auterive, vivant sous ses yeux, imposante par mes dehors, par sa tendresse, par les égards de tous ceux qui cherchoient à me plaire. Voyez-moi donc dans un logement resserré, triste, seule, simplement vêtue, occupée, non plus comme autrefois, à parcourir les touches d'un clavecin ou les cordes d'une harpe, à dessiner un paysage ou à faire un extrait de mes lectures, mais à travailler avec activité

pour retirer un médiocre salaire de mon ouvrage, souvent pressée par l'heure, forcée de me hâter, de m'incommoder, de passer une partie de la nuit à finir une parure impatiemment attendue.

O ma chère! ce n'est pas mademoiselle de Saint-Aulay, ce n'est pas la petite-nièce de madame d'Auterive qui reçoit les visites, les fréquentes visites du marquis de Germeuil; c'est Sophie de Vallière, c'est une apprentie de madame Beaumont, dont la moitié des jours se passe dans l'entretien d'un homme titré, jeune, riche, bien fait, aimable; et cet homme ne tient à elle par aucun lien, que celui de l'habitude, et peut-être de la compassion.

Le sang ne nous unit point, sa mère me hait; étrangère aux yeux de toute sa famille, me convient-il de le recevoir? Lui-même semble craindre de laisser apercevoir l'intérêt qu'il prend encore à moi. Il vient seul, à pied, ou dans une voiture qui ne lui appartient pas. Pourquoi se cacheroit-il? d'où vient affecte-

roit-il cet air de mystère, s'il n'imaginoit pas qu'il est possible de blâmer sa conduite ou la mienne ? Si madame de Germeuil, instruite des assiduités du Marquis, s'en irritoit, si elle osoit penser. — N'a-t-elle pas dit que *je pourrois oublier mes principes*, les *sacrifier*. — Le ciel détourne de moi cet inhumain présage !

Je dois parler au marquis de Germeuil ; ne le pensez-vous pas, ma chère ? Je dois lui communiquer mes réflexions, mes doutes, mes craintes. Trouvera-t-il étrange que le soin de ma réputation m'occupe ? négligerois-je le seul bien qu'il dépend de moi d'acquérir et de conserver ? Oui, je lui parlerai, je le prierai de me visiter moins souvent : je lui ouvrirai mon cœur ; la confiance, l'amitié ne blesseront point le sien. — Ah ! je ne suis point changée pour M. de Germeuil ! dans un autre état, dans des circonstances plus heureuses, je n'éloignerois pas de moi le complaisant, l'aimable compagnon des plaisirs de mon enfance ; il

m'est bien cher, il me le sera toujours! mais une des peines attachées à ma condition présente, est de n'avoir pas le choix des consolations, d'être forcée d'ajouter une privation volontaire à toutes celles auxquelles la pauvreté me condamne.

Adieu, ma chère Hortence, aimez toujours une infortunée, dont l'unique plaisir est de penser qu'elle ne peut jamais vous devenir indifférente.

XIIe. LETTRE.

Vous venez de retrouver *un ami zélé dans le parlement de Rouen;* je vous en félicite de tout mon cœur, ma chère, *votre espoir renaît*. Puissiez-vous être heureuse, parfaitement heureuse! c'est le vœu le plus ardent de votre amie.

Je suis vraiment fâchée de vous voir si opposée à mon plan de conduite. Je voudrois vous satisfaire, ne point aller chez madame de Moncenai, attendre ici l'intéressante décision de votre procès; mais, je vous l'ai déjà dit, je ne crois pas le

devoir; tout m'engage à suivre le dessein que vous me pressez d'abandonner.

Ne vous révoltez pas contre moi, ne m'accusez point d'obstination, ne me nommez plus votre *inflexible amie;* si vous connoissiez l'étonnante situation de mon ame, vous ne m'exhorteriez point à conserver cette indépendance dont vous m'annoncez *que je pleurerai la perte.*

J'ignore si l'infortune et l'épuisement de mes forces, pendant ma maladie, ont altéré mon tempérament, détruit l'égalité de mon humeur, changé mon caractère; mais je ne suis plus la même. Agitée, indécise, je ne puis fixer ma volonté. Vous le savez; j'étois déterminée à prier M. de Germeuil de supprimer ses visites, ou du moins de les rendre plus rares. Je croyois pouvoir lui confier ingénument la cause de mon inquiétude : eh bien, ma chère, toutes les fois que je me suis préparée à lui faire cette prière, à lui en découvrir les motifs, un embarras inexprimable, une confusion intérieure, un trouble incompréhensible

ont lié ma langue, arrêté ma voix; mes lèvres n'ont pu s'ouvrir pour prononcer *ne venez plus :* j'ai craint de lui paroître bizarre, injuste, ingratte; j'ai craint de l'offenser, de lui déplaire, de l'affliger! en le regardant, je n'ai plus trouvé de force aux raisons que j'allois lui donner d'une prière incivile et désobligeante. J'ai rêvé, j'ai soupiré; mes yeux se sont remplis de larmes, et je suis restée dans un stupide silence.

Vous dirai-je tout? Je ne sais quelle contrariété de sentiment s'oppose encore à cette espèce d'explication dont je ne prévoyois pas la difficulté; je voudrois cesser de recevoir M. de Germeuil; il me semble décent de le *vouloir*; mais si je m'examine, si je suis sincère avec moi-même, ce que je *veux*, je ne le désire pas. Non, ma chère, je ne souhaite point l'éloignement de M. de Germeuil. Si le refroidissement de son amitié, si l'ennui de ma solitude, si ma tristesse habituelle l'engageoient à rendre ses visites moins fréquentes, j'en ressentirois

un chagrin véritable. Sa présence suspend, adoucit mes peines, elle dissipe ma langueur, elle donne du mouvement à mon ame; qu'il parle ou qu'il se taise, ma sombre mélancolie diminue quand il est près de moi; elle renaît, elle redouble quand il me quitte. Après m'être dit, répété tout le jour, *je ne dois plus, je ne veux plus le voir*, j'attends avec impatience l'heure où je le verrai; s'il la laisse passer, chaque instant qui la suit me paroît d'une longueur insupportable; s'il la devance, je lui en sais gré, son empressement m'oblige, et si j'osois, je lui en marquerois de la reconnoissance.

Depuis que je respire, mon amitié pour le marquis de Germeuil a toujours été très-tendre. Elle m'occupoit, elle ne me troubloit point; au contraire, elle ajoutoit à mon bonheur: vous vous en souvenez, Hortence? La vue du marquis de Germeuil nous invitoit au plaisir; le temps n'est pas encore éloigné, où toutes deux nous poussions un cri de joie quand on l'annonçoit chez sa tante; d'où

vient donc qu'à présent ? — Ah ! je la conserverai cette amitié, même en m'ôtant la liberté de la cultiver. Je renonce au projet de parler à M. de Germeuil, d'exposer mes craintes a ses yeux. Je n'exigerai rien de lui ; je ne bannirai point de chez moi le neveu de madame d'Auterive ; je n'aurai point un dur procédé pour un ami digne de mes égards ; jamais, jamais je ne lui dirai, *ne venez plus*. Eh ! pourquoi voulois-je le lui dire ? Ne vais-je pas chez madame de Moncenai ? J'y serai *malheureuse*, vous me l'assurez ; qu'importe, ma chère ? je puis supporter la douleur, l'abaissement, l'humiliation, mais je ne puis chagriner M. de Germeuil. Je ne lui donnerai pas un juste sujet de se plaindre de moi ; il ne m'accusera point de caprice ; il ne me soupçonnera pas d'une légèreté d'idées, ou d'une inconstance de sentiment dont mon esprit et mon cœur sont également incapables.

Pardonnez-moi, ma chère, si je ne suis pas un conseil que la plus généreuse

amitié vous dicte. Je puis entrer chez madame de Moncenai sans déranger ce plan *formé pour notre commun bonheur*. Dès que vous serez en possession de votre héritage, je vous rendrai la maîtresse de mon sort. Vous exigez ma *parole d'honneur !* Eh bien, ma charmante amie, je vous la donne. Je promets, je jure à ma chère Hortence de me soumettre à toutes les lois que la noblesse de son cœur voudra m'imposer.

XIIIe. LETTRE.

Bon dieu ! que vous me causez d'émotion, de surprise ! Quoi ! comment ? d'où vient, pourquoi pensez-vous, ma chère ? — Je ne vous dirai point *si vos idées sont justes ;* je connois peu l'effet d'un sentiment qu'on m'apprit à redouter ; j'ignore si mon cœur est *susceptible* de cette passion dont vous le *croyez atteint*, je ne souhaite pas l'*inspirer*, je n'imagine pas la *ressentir ;* mais vous

m'alarmez en m'assurant *que souvent elle se cache sous les apparences d'une innocente amitié.*

Eh! depuis quand vous êtes-vous fait une étude de cette passion dangereuse? Qui vous enseigna l'art de discerner une tendresse *involontaire*, un penchant *irrésistible*, de cette affection naturelle et paisible, dont les parens et les amis se plaisent à sentir les douces impressions? Je ne me souviens point de vous avoir jamais entendu distinguer ces deux espèces d'attachement.

Permettez-moi de ne pas répondre à vos embarrassantes questions. Vous *laisser connoître tous les mouvemens de mon ame!* Ah! je ne cherche point à vous les cacher! mais si ces mouvemens m'étonnent, s'ils varient à chaque instant, si leur *principe* est un secret pour moi-même, de quoi puis-je vous instruire?

Il m'est impossible de suivre vos conseils. Non, ma chère, non, je ne veux point *sonder* mon cœur; je ne veux point

pénétrer dans celui de M. de Germeuil : où me conduiroit l'inutile découverte de ses *sentimens*, des miens? Le temps n'est plus où je pouvois *concevoir des espérances*, où *de rians projets* amusoient mes loisirs. Une personne heureuse ne doit pas craindre de laisser errer son imagination, d'agréables objets se peignent sous ses yeux, aucun nuage n'obscurcit le fond brillant du tableau qu'elle dessine; mais la tristesse étend un sombre voile sur toutes nos idées : peut-être trouverois-je un nouveau sujet d'affliction dans l'imprudente recherche que j'oserois faire : me convient-il de m'égarer un seul instant, de m'arrêter à ces vaines, à ces ambitieuses illusions?

Avez-vous pu, ma chère Hortence? — Quel nom vous donnez au marquis de Germeuil, *mon amant*, lui! je *regretterai mon amant*? Ah! c'est bien assez de regretter un tendre, un fidèle ami.

Tout nous éloigne, tout nous sépare, bientôt nous ne nous verrons plus. Il va suivre sa mère à Granson; quand il re-

viendra, je serai chez madame de Moncenai; j'aurai sacrifié l'unique agrément de ma vie à la décence, au devoir; il le faut. — Cette certitude ne peut-elle me consoler, soulager l'oppression de mon cœur? Quelquefois je voudrois prévenir M. de Germeuil, l'avertir qu'il ne me retrouvera point ici; mais en lui avouant une partie des raisons qui me déterminent à quitter ma demeure, forcée de me taire sur la principale, il faudra donc m'appesantir sur les autres, entrer dans le détail humiliant de ma situation, exposer ma misère, ou du moins la retracer à ses yeux. Que répondrai-je à ses justes reproches? Il a tout tenté pour me faire accepter ses offres, pour m'assurer un sort indépendant. — Ah! ce n'est point, comme il le pense, une *fierté cruelle* qui me porte à rejeter ses dons. J'aimerois à devoir mon repos à M. de Germeuil, j'aimerois à le nommer l'auteur de ma félicité; mais les obligations que mon sexe m'impose, me permettent-elles de la tenir de sa main?

Je voudrois pouvoir oublier ce que vous m'avez écrit. Vous venez d'élever d'inquiétantes réflexions dans mon esprit. Je relis malgré moi cette étrange lettre. — Hortence, ah! gardez-vous de m'*éclairer davantage*. Laissez-moi penser, laissez-moi croire qu'il n'est point de sentiment plus *vif*, plus *tendre*, plus *capable de remplir un cœur*, que l'ardente amitié dont je me plairai toujours à vous renouveler les sincères assurances. Adieu.

XIVe. LETTRE.

Je reçois à l'instant votre obligeante lettre. La disposition actuelle de mon ame ne me permet pas de répondre à tant d'articles intéressans. Celui qui concerne madame de Moncenai et la comtesse de Terville sa mère, me cause un extrême regret. Quelle bonté, ma chère, de vous être procuré ces informations! Hélas! vos avis arrivent trop tard; pré-

sentée ce matin, acceptée, *engagée*, dans dix jours votre triste amie ne sera plus libre.

Aucune expression ne vous feroit comprendre combien j'ai senti de répugnance à me laisser conduire chez madame de Moncenai. Je me croyois plus soumise, plus résignée. Que de cruelles réflexions se sont rapidement succédées! quelles mortifiantes idées m'ont contrainte à tenir les yeux baissés pendant les questions de la Marquise à madame Beaumont! Entendre proposer les humiliantes conditions de mon assujettissement, parler de salaire. — Hortence, il est donc vrai? — Allons, étouffons ce reste de fierté. — O ma chère! être mêlée, confondue avec des filles de bas artisans, élevées à tirer avantage de l'emploi de leur temps; devenir leur compagne, n'espérer de me distinguer d'elles que par l'habileté de ma main ou mon exactitude au travail. — Ne partagez pas cet injuste chagrin; que la trace de mes larmes, trop visibles sur ce papier, n'ex-

cite point vos pleurs ; aidez-moi à réprimer ces mouvemens condamnables sans doute ; ah ! qui suis-je ? D'où s'élève en moi cet orgueil que tous mes efforts n'ont point encore surmonté ? Je rougis d'être vaine, d'être déraisonnable. Si l'incertitude de mon état étoit connue, la moindre de ces jeunes filles, dont je me sens blessée de paroître l'égale, dédaigneroit peut-être ce titre de compagne que je crains de lui donner.

Combien la perte d'une douce, d'une consolante habitude va me coûter de regrets ! quoi ! M. de Germeuil. — Mais il part ; il s'éloigne ; il me quitte ; je ne le verrai peut-être jamais ! Mon cœur est oppressé : je voudrois. — Mais, quel souhait m'est-il permis de former ? Adieu, ma chère, je ne puis m'expliquer davantage. Plus je vous ouvrirois ce cœur déchiré, plus j'affligerois le vôtre.

XVe. LETTRE.

Je me hâte de vous écrire, de mettre sous vos yeux l'embarrassante situation de mon ame, de vous demander d'utiles conseils; mais je ne sais si l'agitation de mes sens, le trouble inconcevable de mon esprit, me permettront de vous apprendre la cause des combats dont j'éprouve la violence.

O ma chère! quelle brillante perspective vient de s'ouvrir devant moi! que de flatteuses assurances! quelles séduisantes offres! vous ne vous trompiez pas: le marquis de Germeuil. — Mais je suis forcée de m'arrêter; j'ai peine à respirer, ma main tremble. — Je ne puis me calmer.

O ma pénétrante amie! vous me l'aviez bien dit. — Je veux soumettre ma conduite à vos lumières: guidez-moi dans la plus importante affaire de ma vie; décidez de mon sort, de celui de M. de Germeuil. Son bonheur dépend, dit-il, de

ma réponse. — Je crains. — J'hésite. — Non, je n'ose prononcer sur le destin de cet homme aimable, de cet ami sensible. Mais ce titre lui convient-il encore? Non, je n'ose me rendre l'arbitre de sa félicité.

Depuis deux heures je ne me connois plus. Il en étoit six, je n'espérois point voir le Marquis, je le croyois parti. Il m'avoit quittée la veille avec tant de peine! ses yeux humides de pleurs, ses soupirs étouffés, le son de sa voix si changé, tout me portoit à me dire : j'ai reçu ses adieux, jamais, jamais je ne le reverrai! Triste, abattue, incapable de m'appliquer à rien, je me livrois à d'affligeantes réflexions; ma porte s'est ouverte, le cœur m'a battu; j'ai tourné la tête, j'ai aperçu le Marquis. Sa présence m'a causé de la surprise, de la joie; je me suis levée précipitamment; j'ai couru au-devant de ses pas : est-ce vous, est-ce bien vous? me suis-je écriée.

Une douce satisfaction s'est répandue sur le visage de M. de Germeuil. Que

cet accueil me flatte ! qu'il me touche ! a-t-il répété plusieurs fois. Ah ! ma charmante cousine, combien j'ai souhaité retrouver dans vos yeux une légère trace de leur première vivacité ! mais avez-vous pu penser que j'étois parti ? Qui, moi ? je m'éloignerois de ma plus chère amie, sans prendre congé d'elle, sans m'assurer des dispositions où je la laisse ?

Concevrez-vous l'étrange bizarrerie de mon esprit, Hortence, si je vous avoue qu'un discours si simple, si naturel m'a jetée dans la plus grande confusion ? je suis restée interdite, je n'ai pu parler.

M. de Germeuil s'est assis près de moi, m'a contemplée long-temps d'un air occupé ; il a pris une de mes mains, l'a pressée tendrement, et d'un ton bas, mais animé : Je pars, ma cousine, je vous quitte demain. — Il s'est arrêté. Oui, je pars, a-t-il repris ; emporterai-je la douleur de vous laisser seule, sans appui, sans secours ? Il s'est encore arrêté, a soupiré. Autrefois je me croyois un ami préféré, a-t-il ajouté, me priverez-

vous toujours des droits attachés à ce titre? Vos refus obstinés. — Ah! vous ne savez pas combien vous m'affligez!

Il s'est levé, s'est avancé vers la fenêtre, est revenu près de moi : Je sais tous vos projets, m'a-t-il dit, Pauline me les a confiés; si vous ne voulez pas percer mon cœur de mille traits douloureux, vous y renoncerez, vous m'accorderez plus d'estime, vous consentirez à des arrangemens que cette fille honnête, attachée à vous, à vos véritables intérêts, approuve et doit vous communiquer. J'ai voulu l'interrompre. Laissez-moi m'exprimer une fois sans contrainte, s'est-il vivement écrié; depuis long-temps je m'impose un rigoureux silence; j'ai respecté vos pleurs, j'ai partagé vos regrets, j'ai gémi sans me plaindre de cette fierté noble, mais cruelle, qui vous a fait rejeter mes offres, préférer de tristes ressources, un travail pénible, aux secours d'un ami, d'un parent; oui, d'un tendre parent! Je crois tenir encore à vous par les liens du sang; je veux res-

serrer ces liens si chers, par de plus doux, par de plus forts. O mon aimable cousine! apprenez mes secrets sentimens, connoissez mes vœux, mes desseins, mes désirs, mon amour.... Sophie, ne rougissez pas, qu'aucune crainte, aucune inquiétude ne troublent cette ame délicate que je me reprocherois d'alarmer; ne doutez pas un instant de mes intentions, de la pureté de ma tendresse: madame d'Auterive vous destinoit à moi; elle vouloit nous unir. Ah! ses volontés me sont chères, me sont sacrées; je mets tout mon bonheur à m'y conformer; j'en atteste sa mémoire, je le jure à l'héritière de ses vertus.

Hortence, quel mouvement rapide, senti pour la première fois, a porté jusqu'au fond de mon cœur une joie vive, un plaisir flatteur, un sentiment délicieux! le souvenir de toutes mes peines s'est anéanti; l'idée de mon abaissement, de ma misère, s'est tout-à-coup effacée; il m'a semblé qu'on venoit de me replacer dans un état heureux: excitée par je ne

sais quel transport, j'ai saisi les deux mains de M. de Germeuil, je les ai serrées entre les miennes, mes lèvres se sont ouvertes pour l'assurer de ma reconnoissance, de mon amitié, de l'estime, de la vénération... Oui, ma chère, en ce moment il m'inspiroit de la vénération : mais en levant les yeux sur lui, une secrète honte m'a retenue, je n'ai pu supporter le feu de ses regards; forcée à détourner les miens, muette, confuse, j'ai soupiré; une palpitation violente m'a fait craindre de tomber sans connoissance entre ses bras.

Vous vous taisez, mon aimable Sophie, a repris M. de Germeuil, vous baissez les yeux, vous ne voulez pas me laisser lire dans votre cœur! Eh bien, je n'insisterai point sur un consentement formel, il coûteroit trop à la délicatesse de ma modeste amie; mais permettez-moi d'interpréter en ma faveur cet embarras, cette douce confusion; ne détruisez pas l'espérance qu'elle me donne; laissez-moi me flatter, je partirai content, j'atten-

drai à Granson des preuves de vos bontés, de votre condescendance. Ma sincérité vous est connue : je ne vous ferai point d'inutiles protestations, de vains sermens ; le langage de la séduction m'est étranger. Je vous aime, je vous adore ; je vous aimai toujours. Si quelques qualités me distinguent du commun des hommes ; si je n'ai pas les vices, trop justement reprochés à la jeunesse ; si j'ai fui ces vils amusemens dont l'attrait est si puissant sur elle, je dois l'exactitude de mes mœurs à l'ardeur de vous plaire, au désir de vous mériter, à l'espoir de vous obtenir : oui, depuis que je respire, Sophie est la femme élue par mon cœur. Ah ! si le sien partage ma tendresse, si en travaillant à mon bonheur je puis me promettre d'assurer le sien, je ne vois rien dans l'univers capable de m'arrêter dans mes projets, de s'opposer à des nœuds que je brûle de former.

Rien, me suis-je écriée ! Eh quoi ! madame de Germeuil consentiroit-elle à donner le nom de votre épouse à une

malheureuse étrangère, à l'objet de ses dédains, de sa haine, de son mépris ? Oubliez-vous, Monsieur, votre naissance, l'incertitude de mon état ? Connoît-on la femme que vous osez choisir pour votre compagne ? Tant de préjugés à vaincre, tant d'obstacles à surmonter. — J'ai tout prévu, tout considéré, a-t-il vivement interrompu ; ne vous abaissez point à vos propres yeux par l'idée d'une inégalité qui n'existe point entre nous : mes avantages sont bien foibles, comparés aux dons que vous tenez de la nature. Si mes prières, si les plus fortes instances ne déterminent point ma mère à préférer mon bonheur aux vues ambitieuses qui lui font rechercher l'alliance de mademoiselle de Sauve, je sacrifierai sans regret l'espérance de sa fortune, je subirai la punition d'une faute volontaire : ma mère me privera de ses biens, la possession du seul que je prise me dédommagera de cette perte. Dans six mois, maître d'un héritage assez considérable, libre de contracter des engagemens auxquels

l'autorité ne pourra porter atteinte, je viendrai mettre à vos pieds mon cœur et ma fortune. Heureux et mille fois heureux, si ma chère Sophie daigne partager mes désirs, combler tous mes vœux par le don de cette main sur laquelle je jure de ne jamais recevoir celle d'une autre. J'ai voulu retirer ma main; j'ai voulu parler : Pas une seule objection, m'a-t-il dit, du ton le plus passionné, si elle ne s'élève de votre indifférence, d'un éloignement invincible pour moi. Sophie! ma chère Sophie! me haïssez-vous? J'ai gardé le silence; pouvois-je répondre à cette question?

Il me regardoit d'un air attendri, il tenoit mes mains, il les baisoit; je les ai senties mouillées de ses larmes, je n'ai pu retenir les miennes. Je vous quitte, je pars, répétoit-il, ô ma Sophie! je vous laisse à vos réflexions, a-t-il continué, rappelez vos premières bontés. Avec quelle impatience je vais attendre une ligne de votre main! Pauline vous parlera. Prêtez à cette fille une obli-

geante attention ; elle vous entretiendra de moi, de mes desseins, des arrangemens nécessaires à votre tranquillité, à mon repos. Adieu, adieu, ma charmante cousine. En prononçant cet adieu, il s'est levé brusquement, et cachant son visage, il est sorti précipitamment de ma chambre.

Je suis restée long-temps à la place où il venoit de me laisser, les yeux fixés sur la porte, sans mouvement et presque sans respiration. Un extrême attendrissement a suivi cette espèce de suspension de toutes mes idées ; des larmes que je sentois de la douceur à répandre, m'ont enfin rappelée à moi-même : je me suis répété toutes les expressions de M. de Germeuil ; de flatteuses illusions, de riantes images se sont mêlées au sentiment de ma reconnoissance. *Combler les vœux* de M. de Germeuil ! Je comblerois ses vœux, moi ! Il me seroit possible de lui donner *le seul bien qu'il prise !* Je le rendrois heureux ! Ah ! répondez-moi vite, ma chère Hortence, répondez-moi

dans la sincérité de votre cœur : que feriez-vous ? Ah ! je sais bien ce que je voudrois, mais je ne sais ce que je dois vouloir.

XVIe. LETTRE.

Que ma solitude est devenue triste, ma chère amie ! quel morne silence règne autour de moi ! que les heures me paroissent longues ! Hélas ! pourquoi souhaiterois-je qu'elles s'écoulassent avec plus de rapidité ? Elles passeront toutes sans m'apporter ni plaisir, ni consolation.

J'ai reçu ce matin un billet fort tendre de M. de Germeuil : il me dit adieu ; il me prie, il me presse, il me conjure de permettre à Pauline de remplir les ordres qu'il lui a donnés. Avec quelle bonté il daigne entrer dans les moindres détails ! jugez-en par ces articles :

« Le grand air et l'exercice me paroissant absolument nécessaires pour dissiper l'extrême langueur de mademoi-

selle de Vallière, vous l'engagerez à se retirer dans la maison que j'ai louée à son nom. Vous connoissez le concierge; il a reçu mes ordres, et vous savez mes intentions.

» Vous presserez mademoiselle de Vallière de reprendre ses premiers amusemens. Elle trouvera dans le pavillon qui donne sur la rivière, ses crayons, ses dessins, ses pastels, son clavecin, sa harpe, ses livres de musique et ses deux bibliothèques. Je les ai fait acheter à l'inventaire de ma tante, afin de les lui rendre quand elle pourroit les placer chez elle.

» Votre nièce reprendra son service auprès d'elle. En attendant mon retour, le concierge et sa femme suppléeront au reste.

» Si mademoiselle de Vallière vous laisse voir de la répugnance à se laisser guider par mes avis; si son cœur se refuse aux vœux ardens du mien; si elle ne peut approuver un projet formé pour notre commun bonheur; si son indiffé-

rence lui fait séparer ses intérêts des miens ; si elle ne veut point habiter des lieux où tout lui retraceroit mes soins et ma tendresse, obtenez au moins qu'elle ne me prive pas de l'unique consolation capable d'adoucir ce refus. Ce seroit une cruauté dont je ne puis soupçonner une ame aussi noble, aussi généreuse que la sienne.

» Madame d'Auterive vouloit assurer à mademoiselle de Vallière une partie de sa fortune, vous me l'avez prouvé. Ce qui doit me revenir un jour du partage de sa succession, est à mes yeux un bien que l'équité ne me permettra jamais de m'approprier. Je le recevrai comme un dépôt ; il ne passera entre mes mains que pour retourner à sa première destination.

» Je supplie mademoiselle de Vallière de vouloir bien accepter le porte-feuille que je joins à ma lettre ; je la conjure de le garder comme une légère avance sur un fonds qui lui appartient. Je n'ai osé le lui présenter moi-même. Vous savez

de quelle amertume ses refus obstinés et continuels ont pénétré mon cœur. Quand mes sentimens, quand mes intentions lui sont connus, la moindre marque de sa défiance en deviendroit une du plus outrageant mépris, elle me réduiroit au désespoir.

» Employez tout votre zèle à me servir dans une occasion où le succès de vos soins vous donnera les plus grands droits à ma reconnoissance. Rappelez à mademoiselle de Vallière que j'attends une lettre d'elle, que je l'attends avec une vive impatience. Pressez-la de m'accorder cette faveur passionnément désirée, etc., etc. »

Lui écrire, ma chère ! eh bon dieu, que lui dirai-je ? *Si son cœur se refuse aux vœux ardens du mien.* — Peut-il penser, peut-il croire ? — Que ne suis-je née dans le plus haut rang, que n'aije en ma possession tous les trésors de la terre ! Cette main qu'il daigne d mander, qu'il daigne desirer. — Généreux Ger-

meuil ! ignore à jamais qu'une fille pauvre, inconnue, s'égare dans ces vains souhaits ; non, elle n'est point destinée à *te rendre heureux :* perds le souvenir de l'infortunée que tu honores d'un sentiment si tendre. En l'abaissant, le sort lui ravit tout espoir d'être à toi.

Mais je ne saurois écrire, j'ai besoin de me livrer aux mouvemens de mon ame, de laisser couler mes larmes, de m'abandonner à toute ma tristesse ; à chaque instant elle redouble, elle devient plus amère : plaignez-moi, je suis vraiment malheureuse, mille fois plus malheureuse que je ne croyois l'être.

XVIIe. LETTRE.

Loin de remplir mon attente, votre lettre m'étonne, m'inquiète, me chagrine. J'espérois que la conformité de nos principes vous inspireroit des conseils capables de m'affermir dans une résolution déjà prise ; d'où vient, ma chère,

d'où vient ne pensons-nous pas de même? *L'amitié vous dicte ces avis.* Ah! je le crois. Mais ce sentiment peut vous prévenir, peut vous tromper, et je suis sûre que ma raison ne m'égare point.

Avez-vous mûrement examiné la position de M. de Germeuil et la mienne? Vous m'envisagez seule, mon intérêt ferme vos yeux sur le sien, vous levez aisément toutes les *difficultés* dont *vous craignez que je ne me fasse d'insurmontables obstacles.*

Je n'oppose rien à l'éloge du Marquis. Je rends justice à son caractère; la noblesse de son cœur m'est connue, son naturel sensible, sa bonté, sa candeur me portèrent à le chérir dès que ma raison m'apprit à distinguer ses qualités aimables. Je ne forme aucun doute *sur la sincérité de son attachement, sur la pureté de ses intentions:* mais l'amitié, mais la reconnoissance, mais le devoir, mais l'honneur me permettent-ils de *recevoir sa main? Je le rendrois heureux?* Vous le croyez? La même idée m'a sé-

duite un instant ; mais *contenter ses désirs, combler ses vœux*, ce seroit le livrer à l'éternel regret d'en avoir formé de si contraires à son bonheur.

Eh quoi, ma chère Hortence, payerai-je une affection si grande par une criminelle complaisance ? Consentirai-je à ruiner les espérances de M. de Germeuil ? Qui, moi ! J'accepterois le sacrifice de la plus considérable partie de sa fortune ? Il perdroit l'héritage de sa mère ? Je l'exposerois à la colère, aux fureurs, à la vengeance de cette mère irritée ? Je le priverois de l'estime de ses amis, de la bienveillance de ses parens ? Je l'attacherois au sort d'une infortunée ? Je porterois dans sa maison le malheur qui me suit ? Le marquis de Germeuil manqueroit à ses devoirs, commettroit *une faute volontaire, en subiroit la punition !* — Ah ! qu'il conserve tant d'avantages réunis pour la félicité durable de sa vie ; qu'il soit aimé, chéri, révéré ! que jamais la triste Sophie ne porte atteinte à sa gloire, ne l'éloigne des dignités

que son rang et sa fortune lui promettent. Il *m'oubliera*, dites-vous ? Eh bien, ma chère, je pleurerai peut-être en secret; mais je pourrai me dire, dans la douce satisfaction d'un cœur exempt de remords : Cet homme aimable, cet ami généreux, a reçu de moi le prix mérité de son noble désintéressement.

On ne doit pas s'immoler à de vaines considérations. Je crois les miennes justes. Je dirai plus, le refus des offres de M. de Germeuil me paroît un devoir indispensable. *Il n'est pas raisonnable de renoncer aux faveurs de la fortune.* Je conviens de cette vérité; d'autres circonstances me rendroient plus docile à vos avis, m'éloigneroient moins de contracter de si grandes obligations.

Si M. de Germeuil étoit parvenu à ce temps de la vie où l'expérience, l'étude du monde, celle de soi-même, ont décidé la façon de penser; si maître de ses actions, ses principes affermis, connus, pouvoient conduire à regarder son choix comme réfléchi, comme une préférence

accordée à ces qualités estimables qui, aux yeux d'un monde éclairé, l'emporteront toujours sur la fortune, sur la naissance, sur des avantages de convention, je ne balancerois pas un instant; j'accepterois l'honneur qu'il daigne me faire; toute ma vie seroit consacrée à lui prouver ma reconnoissance, à justifier sa bonté pour moi par ma conduite, par mes égards, par une continuelle attention a lui plaire, a l'obliger.

Mais le Marquis est jeune : si je consentois à cette inégale union, jugés tous deux sur l'imprudence ordinaire de notre âge, nous serions condamnés sans examen. Loin d'ennoblir l'objet de son amour, M. de Germeuil l'exposeroit à la plus rigide, peut-être à la plus cruelle censure : il paroîtroit un homme indiscret, on m'accuseroit d'un vil intérêt, on le croiroit foible, on le croiroit séduit. Eh! pourquoi ne le penseroit-on pas? Dans une occasion où deux personnes enfreignent de concert les lois de la société, celle qui tire le plus d'avantage de la faute

commune, doit naturellement encourir la plus grande partie du blâme. Voudriez-vous que votre amie fût soupçonnée de feinte, d'artifice? voudriez-vous que madame de Germeuil lui reprochât, eût raison de lui reprocher *une orgueilleuse ingratitude?*

C'est après de longues réflexions, de pénibles combats, que j'ai pris la ferme résolution de n'être point à M. de Germeuil, de détruire toutes les espérances dont il s'est flatté. Je le dois, j'y suis déterminée, mais j'hésite à le lui écrire. Comment lui dire, *oubliez celle que les liens de la reconnoissance attachent pour jamais à vous*? Je commence, j'efface; dès les premières lignes je m'attendris, mes larmes me contraignent à m'arrêter; plus calme, je reprends la plume, aucune expression ne me satisfait. Est-il possible que je sois forcée de l'affliger, lui? cet aimable Germeuil! *Point d'objection*, me disoit-il, *si elle ne s'élève de votre éloignement pour moi.* — Ah! que va-t-il penser? — Adieu, ma chère

Hortence. Puissiez-vous n'éprouver jamais les peines que je sens !

A une heure du matin.

Avant de fermer ma lettre, j'y joins une copie de celle que je viens d'écrire à M. de Germeuil. Je ne sais pourtant si je pourrai me résoudre à l'envoyer : elle lui paroîtra désobligeante ; elle lui paroîtra dure, peut-être ! il se plaindra de moi : comment en supporter la pensée ? — Mais il le faut. La certitude de remplir mon devoir, ne peut-elle diminuer la douleur à laquelle je m'abandonne ?

Sophie de Vallière, à M. de Germeuil.

« Il est triste pour moi, Monsieur, de n'avoir pas le choix des preuves que j'aimerois à vous donner des sentimens d'un cœur pénétré de votre généreuse amitié. L'honneur que vous daignez faire à une infortunée, toujours présent à sa mémoire, deviendra le sujet de ses plus consolantes pensées, l'engagera à veiller

sur ses démarches, à mériter que vous ne rougissiez jamais dans le secret de vous-même du désir que vous lui avez montré de la nommer votre compagne.

» En un temps plus heureux, le neveu de madame d'Auterive eût reçu de moi tous les titres capables de le flatter, de remplir ses souhaits : mais dans l'abaissement où je me vois, profiter de vos bontés, ce seroit en abuser, vous trahir, justifier la haine de vos parens, et m'exposer à l'indignation de tous ceux qui vous chérissent. En me plaçant dans une humble condition, le sort trace devant moi le sentier où je dois marcher, je ne puis le quitter sans m'égarer. Il vous convient, Monsieur, de suivre une autre route.

» Ne prendre jamais d'engagemens, vivre seule, ignorée ; conserver le souvenir de vos favorables intentions, former des vœux pour votre bonheur ; voilà, Monsieur, les seules marques d'estime, d'attachement, de reconnoissance, qu'il m'est permis de vous donner.

» Forcée à vous prier de ne plus chercher à me voir, contrainte à désirer d'être oubliée de vous, oserai-je vous assurer d'une sincère, d'une constante, d'une éternelle amitié? Ah! ne vous offensez pas, ne condamnez point une fille déjà trop malheureuse; croyez-le, Monsieur, sans le changement de sa fortune vous ne lui auriez jamais reproché celui de son cœur. »

XVIIIe. LETTRE.

Me *déplaire*, me *révolter*, vous, ma chère Hortence! Ah! ne le craignez pas. Vos représentations ne me *blessent point*, mais l'espèce de reproche dont elles sont suivies me touche sensiblement. Plusieurs expressions de votre lettre me livreroient à l'amertume du regret, si je n'étois sûre de m'être conduite par des principes qui ne peuvent jamais en inspirer.

Je n'ai pas cru *mes lumières supérieures aux vôtres*; je ne me suis pas

crue *mieux instruite de mes devoirs* que M. de Germeuil ; je n'ai pas *prétendu lui tracer les siens ;* mais me flattant d'être moins préoccupée, j'ai pensé pouvoir juger plus sainement de sa position, de la mienne, de l'avenir qu'une démarche si inconsidérée nous préparoit à tous deux.

Vous m'apprenez que les lois du pays où ses terres sont situées, lui assurent, à vingt-un ans, la libre jouissance de cette partie de sa fortune ; mais l'affranchissent-elles du respect qu'il se doit à lui-même ? Lui permettent-elles de former des liens auxquels *l'autorité ne puisse porter atteinte* ? Le mettent-elles à couvert de la juste colère de madame de Germeuil ? Maîtresse de le déshériter, pensez-vous qu'elle ne le punît pas dans toute l'étendue de ses droits ?

On pardonne, dites-vous, *toutes les fautes que l'amour fait commettre.* Malgré mon peu d'expérience, j'oserai vous assurer de la fausseté de cette maxime, au moins à l'égard des femmes. Si *l'extrême violence de cette passion* est l'ex-

cuse d'un sexe porté par son éducation, par sa hardiesse naturelle, à ne pas contraindre ses désirs, à sacrifier beaucoup au plaisir de les satisfaire; la retenue et la modération, partage ordinaire du nôtre, ne lui donnent point de droit à la même indulgence : c'est un combat inégal, ma chère, où l'on impose au plus timide, au plus foible, la nécessité de remporter la victoire.

Je ne puis répondre à votre question. Je n'ai point ouvert le porte-feuille de M. de Germeuil, il est encore entre les mains de Pauline : elle attend ses ordres pour le faire repasser dans les siennes, et s'est chargée de ma réponse sur cet article.

Vous me reprochez *une trop grande négligence sur mes intérêts.* Depuis la mort de ma chère, de ma respectable protectrice, ma plus sérieuse occupation a été de consulter mes *véritables intérêts.* Maîtresse de ma conduite, seule arbitre de mes volontés, malgré mon infortune je n'ai pas renoncé à m'attirer

quelques égards, à me distinguer, si je le puis, dans cet état d'abandon et de pauvreté. Une idée fantastique, rejetée par ma raison, mais adoptée par mon cœur, me persuade de ne point me regarder comme une fille isolée, dont les démarches sont indifférentes à tous les yeux; mais comme une jeune personne éloignée pour un temps de sa famille, que ses parens éprouvent au sein de l'indigence. Guidée par cette pensée, je me tiendrai prête à rendre un compte exact de toutes mes actions; et dans chaque circonstance de ma vie, avant de suivre les inspirations de mon cœur, je me demanderai, *que répondrois-je si l'on m'interrogeoit sur les motifs qui m'ont déterminée*?

Je m'en rapporte à vos propres réflexions, ma chère, sur ce *refus désobligeant de rien devoir à mes plus tendres amis*. Puis-je décemment accepter les bienfaits de M. de Germeuil? vivre sous la protection d'un homme de son âge? tenir de lui mon aisance? habiter

une maison de campagne, spacieuse et riante, *où tout me retraceroit ses soins et sa tendresse*? Comment éviterois-je sa présence? De quel droit lui fermerois-je l'entrée de cette maison? Ne seroit-ce pas une imprudence extrême de joindre le sentiment d'une juste reconnoissance à cette amitié déjà si vive, si forte, que vous-même avez nommée *dangereuse*? Il va me croire *insensible*; il cessera de *m'aimer*, de *s'occuper de moi*. Eh! qui vous donne cette affligeante certitude? Est-ce en préférant ses avantages à mon bonheur que j'ai mérité son indifférence! — Quoi! cette amitié, née avec nous, s'éteindroit dans son cœur? Oh, non, elle y vivra comme elle animera toujours le mien; il ne m'oubliera point. — Vous vous êtes vraiment appesantie, ma chère, sur cet oubli que vous m'annoncez. Oui, ma lettre est partie. A l'avenir, adressez les vôtres à l'hôtel de Terville, madame de Moncenai loge chez sa mère.

XIXe. LETTRE.

Vous ménagez bien peu le cœur dont vous croyez *connoître les mouvemens secrets*. Plus *éclairée* sur mon *penchant*, je cesserai de *m'applaudir* du *sacrifice que j'ai fait*; il sera pour moi la source *d'une éternelle amertume*; je me reprocherai *tous les jours de ma vie* d'avoir détruit *mes propres espérances*, et porté *la douleur dans le sein d'un homme généreux.*

La *douleur !* que cette expression blesse cruellement mon ame ! Eh ! d'où vient, ma chère Hortence, d'où vient, me dire ? — Pourquoi vous efforcer ? Ah ! ne représentez jamais à mon idée l'image de M. de Germeuil *affligé, vivement affligé !* répétez-moi plutôt, il vous *oubliera*, vous ne *l'occuperez plus*; je préfère, sans hésiter, la mortifiante certitude d'être bannie de son souvenir, à la désolante pensée de *porter la douleur dans son sein.*

Écartons à l'avenir un sujet dont nous sommes si différemment affectées; je ne puis songer à M. de Germeuil, à ses desseins, à mon malheur, sans me sentir oppressée, sans répandre des larmes, et je n'ai plus la liberté d'accorder à mon cœur ce foible soulagement.

Je suis depuis cinq jours à l'hôtel de Terville. Appelée le matin auprès de la jeune Marquise, travaillant à ses côtés, souvent sur le même métier, je retiens mes soupirs et cache ma profonde tristesse. Après le dîner, je vais dans une grande galerie pour y diriger l'ouvrage de plusieurs jeunes filles peu habiles à mêler leurs nuances. Les femmes de madame de Moncenai s'y occupent à dévider des soies, à partager des bobines de lame, à distribuer des paillettes d'or à celles qui les emploient. Une joie bruyante règne en ce lieu. Les unes chantent, les autres rient; les momens où je suis contrainte d'y rester, me semblent bien longs et bien désagréables.

Vous espérez que madame de Mon-

cenai *me distinguera par des égards ;* perdez cette idée : sa froideur et son indifférence la rendent peu capable des *observations* dont vous parlez. Ce n'est point à elle, dit-on, qu'il est important de plaire, mais à madame la comtesse de Terville. Cette dame est encore à la campagne, et personne ici ne paroît souhaiter son retour.

Mais l'heure me presse, il faut descendre. Je pouvois recevoir hier une lettre de M. de Germeuil ; je ne sais si je la désirois, ou si je la craignois, mais le cœur me battit tout le jour. Est-ce qu'il ne m'écriroit plus ? Quoi, jamais ? — Hortence, pensez-vous qu'il ne m'écrira point ? Je voudrois. — Je ne sais ce que je veux. Toutes mes idées se combattent, se détruisent ; il m'est impossible de les fixer. Adieu, ma chère, aimez-moi toujours.

XXe. LETTRE.

Je vous fais un sincère compliment sur l'avantage que vous venez de remporter. Je le regarde comme un heureux présage pour le gain de votre procès. Cette provision accordée vous met en état de remplacer toutes les avances de votre cousine. Je conçois l'espèce de *soulagement* dont vous parlez. Vous avez raison, il y a peut-être de l'*art* à prêter avec dureté. On risque, il est vrai, de fermer le cœur à la reconnoissance, mais on y élève sûrement un désir bien vif de s'acquitter.

Pouvez-vous me demander si je suis *bien contente* du choix où *j'ai voulu m'arrêter*? Vous, dont l'ame est si sensible, si délicate, n'avez-vous pas craint, ma chère, de me chagriner par cette question? Ne ressemble-t-elle point à un reproche? Autrefois vous ne m'accusiez point d'*obstination*. Fait-on un choix quand la nécessité impose ce *choix*, quand elle n'ouvre qu'une route devant nous?

Si près et si loin de mon premier état, comment serois-je *contente*? Tout ce qui s'offre à mes regards me représente la maison de madame d'Auterive : je passe le jour dans un superbe appartement ; l'éclat et la richesse brillent encore autour de moi, mes yeux se fixent sur les mêmes objets, mais ils ne font plus sur moi la même impression : l'indifférence qu'ils me laissent, m'apprend à connoître combien il est différent d'en avoir la jouissance ou la propriété.

Les plaisirs, dites-vous, *vont régner à Granson, on y donnera des fêtes :* madame de Sauve est du voyage ; votre cousine *prévoit une alliance prochaine entre les deux maisons.* Eh bien, ma chère, eh bien, pourquoi le seul projet de cette alliance *révolte-t-il vos sens ?* Pourquoi vous cause-t-il un *chagrin véritable* ? Mademoiselle de Sauve est noble ; elle est riche : si le ciel la destine à faire le bonheur de M. de Germeuil, elle aura mes plus tendres vœux. Oui, dans le secret de mon cœur j'aimerai,

je chérirai la femme qui le rendra heureux.

Non, en vérité, il ne m'a point écrit. Sa conduite à cet égard ne vous paroît-elle pas singulière, bizarre même? Mes refus ont pu l'irriter, je l'avoue; mais quand je l'aurois fâché, devoit-il se dispenser de m'écrire? L'amitié s'éteint-elle en un instant? n'en reste-t-il aucune trace? La mienne sera plus constante: sûre de mériter l'estime de M. de Germeuil, j'espérois l'obtenir; je me flattois de la conserver, d'en recevoir des marques peu fréquentes, mais tendres, mais consolantes; elles auroient adouci toutes les peines de ma vie! sa négligence, sa froideur, son oubli même, ne détruiront pas mes premiers sentimens. Je me souviendrai toujours que le neveu de madame d'Auterive ne m'a point abandonnée dans mon malheur, qu'il a voulu changer ma fortune, me rendre heureuse! la reconnoissance gravera au fond de mon cœur ses intentions, *passagères*, il est

vrai, mais honorables, dignes de la candeur et de la générosité de son ame.

Je vous l'ai déjà dit : je travaillerois en vain à me faire une amie de madame de Moncenai. Je ne la crois susceptible ni d'attachement, ni de haine. On ne peut guère être plus jolie et moins aimable que cette dame. Le soin de sa personne est son unique affaire ; elle est si occupée d'elle-même, si peu capable de s'intéresser aux autres, si ennuyeuse par le récit répété des petits événemens qui la concernent, si inquiète de la moindre altération de sa santé ; elle en parle tant, elle en rend un compte si minutieux, ses détails sont si longs, si révoltans, que son entretien lasse jusques à ses femmes : froide, insipide, ses traits beaux et réguliers n'offrent jamais la trace de la plus légère émotion ; elle sera aujourd'hui ce qu'elle étoit hier, et demain la trouvera dans une égale disposition : au milieu du grand cercle où elle vit, elle ne distingue personne, l'usage du monde et l'habitude la

guident en tout, et je doute si elle a jamais fait une seule réflexion sur des devoirs qu'elle remplit pourtant avec beaucoup d'exactitude.

L'absence de son mari, actuellement en Provence pour y recueillir une succession considérable, soumet sa conduite à l'autorité de madame la comtesse de Terville. Heureusement il est assez égal à la jeune Marquise de suivre ses volontés ou de céder à des impulsions étrangères.

Adieu, ma chère Hortence, puissiez-vous éprouver dans la suite de vos affaires le même bonheur que vous eûtes mardi dernier.

XXIe. LETTRE.

C'est un amusement pour notre inquiétude de former des souhaits, dites-vous, *de rassembler toutes nos idées sur un seul objet, de trouver dans nos heures de retraite le sujet d'une occupation vive, d'une douce, même d'une mélan-*

colique rêverie. Eh bon dieu, ma chère, depuis un peu de temps vous vous faites des *amusemens* d'une espèce bien extraordinaire ! Mais je ne veux point chercher à pénétrer vos secrets. Quand vous le voudrez, je comprendrai ce langage énigmatique, et le voile dont vous couvrez vos sentimens disparoîtra.

Si c'est un *amusement* de *former des souhaits*, ce n'est pas toujours un avantage de les voir s'accomplir. L'instant où nos désirs sont remplis, détruit souvent une attente flatteuse, nous enlève une consolante espérance, et nous livre à la douleur que le doute et l'incertitude éloignoient encore de notre ame.

Je l'avouerai, j'ai passionnément souhaité une lettre de M. de Germeuil : j'avouerai plus, je me suis cru des droits à la reconnoissance d'un ami dont j'ai rejeté les vœux par un sentiment plus tendre que généreux. Le soin de son bonheur m'a seule intéressée. Sa fortune, ses devoirs, la crainte de lui ôter le plus léger de ses avantages, ont été les objets

de mes plus sérieuses considérations. Je me suis déterminée par elles, et si j'ai rassemblé sous vos yeux, sous les miens, les inconvéniens qui pouvoient me concerner moi-même, exciter mon effroi sur l'avenir, me faire prévoir de fâcheuses suites de ma condescendance, c'étoit en m'efforçant de fermer mon cœur au regret, de perdre l'idée d'une felicité dont chaque instant retraçoit à ma pensée l'image trop attrayante.

J'ai reçu cette réponse attendue avec tant d'émotion et d'impatience ; je voudrois, oui, je voudrois la désirer encore, l'espérer encore, ou plutôt je voudrois n'avoir jamais revu M. de Germeuil, n'avoir jamais admis ses visites, ne lui avoir jamais écrit.

Eh ! pourquoi ne suis-je pas libre au moins dans ma pénible situation ? Pourquoi ne m'est-il pas permis de penser, d'agir, sans être exposée à des plaintes peu ménagées, à des reproches injustes ? Qui soumet ma conduite à M. de Germeuil ? Quel droit a-t-il de la blâmer ?

Mon entrée chez madame de Moncenai le *révolte ;* il se sent *blessé* de cette démarche ; il ose m'accuser d'*obstination*, de *défiance*, et presque d'ingratitude. Que je suis irritée contre lui ! Faut-il apprendre à M. de Germeuil combien on doit s'observer en parlant à une personne malheureuse, dont la tristesse, dont l'humiliation disposent le cœur à trouver de l'amertume dans toutes les expressions où la douceur et l'amitié ne règnent pas.

J'étends sur lui, dit-il, *le mépris que m'inspirent les parens de madame d'Auterive.* Se peut-il qu'il le pense ? Je *dédaigne ses soins*, je *le confonds avec ceux qui méritent ma haine ; mes sentimens paroissent tendres, mes résolutions sont cruelles.* La *promesse touchante* d'une *éternelle amitié* peut-elle *s'accorder* avec *le désir d'être oubliée*, avec *la prière de ne plus me voir*, avec *l'inhumain refus dont Pauline vient de l'instruire ?* Il me demande *quels vœux j'oserai former pour lui, quand je me*

plais à détruire toutes ses espérances de bonheur, à le rendre le plus infortuné de tous les hommes.

Ah! ce reproche est-il supportable? Hortence, est-ce là de l'amour? Est-ce là ce sentiment dont vous croyez mon cœur *trop susceptible*? Il est consolant pour moi d'apprendre à distinguer ses effets, de m'assurer qu'une passion si peu éclairée, si déraisonnable, ne s'est point introduite dans mon ame. Eh quoi! cet amour ferme les yeux de M. de Germeuil sur ses propres intérêts! il lui cache la force et la sincérité d'une affection capable de tout sacrifier! — Je suis fâchée, je suis mortifiée; si je vous disois tout, vous partageriez ma colère. Je le connoissois vif, mais je ne le soupçonnois point de cette espèce d'emportement. — Lui, penser que je le méprise, que je le hais. — Ah, l'ingrat! je ne veux plus songer à lui. Je ne lui écrirai point; non, jamais je ne lui écrirai.

Adieu, ma chère, mon esprit n'est pas assez tranquille pour entrer dans les

détails que vous me demandez. Je ne suis point heureuse ici ; mais en quel lieu pourrois-je l'être ?

XXIIe. LETTRE.

Ah ! dans quel temps je me plaignois de M. de Germeuil ! Hélas ! ces expressions si vives, dont je me sentois blessée, étoient l'effet d'un dangereux délire ; à l'instant où il m'écrivoit, il se mouroit, Hortence ! je frémis à la seule idée. — Ah ! mon dieu, le perdre, le voir disparoître pour jamais. — Eh quoi ! il ne resteroit de la plus parfaite des créatures, qu'un triste, un désolant souvenir ! Mais il est mieux, il est bien, il vivra ; le ciel daigne le rendre aux vœux de tant de cœurs intéressés à sa conservation.

Chagrin en partant, incommodé pendant la route, il est arrivé brûlant à Granson. Bientôt cette terrible maladie, dont le nom même vous fait pâlir, s'est

déclarée, accompagnée de tous les symptômes qui en découvrent la malignité et l'annoncent mortelle. Les cris de la douleur ont retenti dans ce château où l'on préparoit tant d'amusemens. Tous ces foibles amis, que l'espoir du plaisir rassemble, se sont promptement dispersés. La Comtesse, restée seule, a vaincu sa propre horreur pour ce mal contagieux : prosternée près du lit de l'intéressant malade, les yeux baignés de larmes, les mains élevées, implorant le secours céleste. — Tendre mère! ses alarmes, son amour, ses soins, ses pleurs raniment en moi le sentiment de ma première amitié ; ah ! j'aime encore madame de Germeuil ! puisse la joie qui vient de renaître au fond de son cœur, n'en être jamais bannie par de semblables craintes !

Un des gens de la Comtesse, revenu hier à Paris avec un des médecins appelés au secours de M. de Germeuil, a fait à Pauline le détail de cet événement. Un mal si destructeur n'a point laissé de traces de son passage sur les traits du

Marquis, mais sa foiblesse et sa rougeur le retiendront long-temps à la campagne.

Je ne puis penser, sans un triste saisissement, au danger qui menaçoit les jours du marquis de Germeuil. Eh quoi! ma chère, on m'auroit dit, *il est mort!* Celui qui partagea les plaisirs de mon heureuse enfance, l'homme généreux, dont mon abaissement n'a point rebuté la constante amitié, n'existeroit plus qu'au fond d'un cœur déchiré! — Hélas! on souffre impatiemment les peines que l'on sent, on pleure, on gémit, on croit son mal insupportable, on n'en imagine point de plus grand; et pourtant il est trop vrai qu'une douleur extrême peut être suivie d'une douleur plus extrême encore.

Pardonnez-moi, ma chère, si paroissant uniquement occupée de moi, de mes intérêts, je semble négliger de vous parler des vôtres. Ils n'en sont pas moins présens à ma pensée, et vous n'en doutez pas assurément. *On vous tourmente;* eh, qui donc? Je vois avec peine combien

les sollicitations vous *fatiguent*, vous *deviennent fâcheuses à continuer*. Ne vous livrez point à cette espèce de découragement : la patience est une vertu peu brillante, mais je m'aperçois tous les jours qu'elle est peut-être la seule vraiment utile à celui qui la possède. Comment vous conseillerois-je sur les desseins de votre parente ? Un homme capable de vous choisir sans attendre la décision de votre procès, mérite au moins l'estime de ma chère amie. Son désintéressement annonce un cœur noble ; cependant ses soins semblent vous importuner. Est-ce la recherche de M. d'Arclai qui vous *tourmente* ? Pourquoi vous chagrineroit-elle ? Vous êtes libre, personne n'a le droit de vous contraindre.

Votre cousine est devenue moins *sévère* : elle vous traite avec plus de *distinction*. Eh bien, ma chère, profitez de ce changement agréable : sans examiner le motif de ses soins *presqu'obligeans*, jouissez de sa bonne humeur, et

tâchez de l'entretenir par votre complaisance. Adieu, ma bonne amie.

XXIIIe. LETTRE.

Vous avez sujet de vous plaindre de mon silence; mais il ne doit pas vous *fâcher*, ma chère. Il est vrai, j'ai laissé passer deux courriers sans vous écrire. Foible, malade, chagrine, ne voulant pas interrompre mon travail, l'accablement du jour m'a rendue ménagère des heures de la nuit, m'a fait rejeter toute occupation capable d'éloigner le sommeil de mes yeux appesantis. Ma santé se rétablit, mais mon cœur est troublé, et mon esprit se livre à de nouvelles inquiétudes.

J'ai reçu deux lettres de M. de Germeuil; elles m'ont sensiblement touchée. Il me demande *pardon* d'avoir *osé m'écrire* dans un moment *où il n'étoit point à lui-même*, il ne peut *se rappeler des expressions échappées à sa plume pen-*

dant l'ardeur de sa fièvre ; je ne lui réponds point ! auroit-il eu le malheur de m'offenser ? Il tremble à la seule idée d'être coupable. Il l'est s'il m'a déplu ; il est *trop puni par ce long, par cet effrayant silence !* ni dépit, ni colère, mais de doux, de pénétrans reproches ; des plaintes si tendres, des prières si soumises, si ardentes ; une volonté si déterminée à persister dans ses desseins, tant de chaleur à combattre, à détruire mes *frivoles objections !* La *fortune*, les *dignités*, la *grandeur* n'ont point d'attraits pour lui : *que je perde tout, que Sophie soit à moi, et cet univers ne m'offrira rien qui me paroisse digne d'exciter mes regrets.*

Hortence, comment me défendre contre une passion si vive ? Il ne *veut* pas *me croire indifférente sur le bonheur de l'homme* que *j'assure d'une éternelle amitié ;* il réclame *tous les titres* dont je l'aurois *honoré* pendant la vie de madame d'Auterive.

Dans quel embarras me jettent mes

propres expressions ! que lui dire ? Il m'agite, il m'afflige. Je ne sais quel mouvement m'aidoit à supporter son injustice ; je me trouve bien foible contre ses prières. — Eh ! d'où vient m'aime-t-il ? par quelle fatalité la joie, le bonheur de M. de Germeuil dépendent-ils d'une fille infortunée ? Hélas ! je n'ose regarder son amour comme un bien ; il rendroit une autre si heureuse ! quelle femme ne s'applaudiroit pas de régner sur ce cœur si tendre, si délicat ? — Mon dieu ! que ferai-je ? Dites-moi donc, ma chère, que feriez-vous ?

A l'incertitude, au trouble, à l'embarras, se joint la crainte de me voir bientôt dans la nécessité de chercher un autre asile. Madame de Terville, arrivée depuis douze jours, m'a déjà prouvé qu'on vous avoit fait un portrait trop fidèle de son caractère. Sa figure est désagréable, son air commun ; elle parle haut, a le ton impérieux, l'esprit bourgeois, le naturel soupçonneux et l'humeur fort aigre. C'est avec une sorte de sur-

prise assez désobligeante, beaucoup de questions inutiles et dures, qu'elle m'a permis de continuer à me retirer dans ma chambre aux heures des repas. J'ai eu la mortification de l'entendre quereller madame de Moncenai, blâmer sa *ridicule condescendance*, répéter dix fois : *ne pas manger à l'office, la nièce de madame Beaumont ! à propos de quoi, je vous prie ?*

Cependant ma jeunesse, et peut-être d'autres considérations, ne devroient pas rendre cette *condescendance* si étrange aux yeux d'une dame, qui s'applaudit sans cesse de la régularité de ses mœurs, et donne son exemple pour règle à toute sa maison.

Dès qu'elle entre chez madame de Moncenai, j'ai le malheur de fixer son attention ; elle me déconcerte par ses regards ; elle m'humilie par ses propos ; je n'ai, dit-elle, *ni l'air, ni le langage d'une fille accoutumée à vivre du travail de ses mains*, celles *dont je suis environnée paroissent plutôt mes femmes*

que mes compagnes. Par cette observation, vous la croiriez portée à penser avantageusement de moi : au contraire, elle en pense mal. Elle joint à beaucoup de défiance une opinion peu favorable de son sexe. Sa propre expérience lui en découvrit autrefois, dit-on, la foiblesse et la fragilité. Je ne veux pas me le persuader. J'espérois être l'objet de son indifférence, et suis fâchée de me voir celui de sa curiosité. Elle a donné l'ordre positif d'épier toutes mes actions. Cécile, une jeune personne attachée à elle, a bien voulu m'avertir de l'emploi *dont Madame l'honore*, dit-elle ; je l'ai assurée qu'elle pouvoit le remplir sans me désobliger.

Adieu, ma chère Hortence, vous êtes ma seule, mon unique consolation. Qu'il m'est doux d'avoir en vous une tendre, une compatissante amie ! de penser que peut-être un jour nous serons réunies ! Cette espérance me soutient, me ranime dans mes plus tristes momens ; elle me fait entrevoir un heureux avenir, si

rtant il est possible qu'un cœur si emment agité puisse jamais recou- r cette paix, ce calme d'où naît le heur.

XXIVe. LETTRE.

C MENT vous occupez-vous, ma chère H ience, à rassembler les expressions *rses dans mes lettres*, à les *examiner*, leur donner une interprétation *natu- relle* peut-être, mais fâcheuse, mais affligeante pour votre amie? Eh, pour- quoi *vouloir vous assurer*, pourquoi vouloir me *persuader*, me *convaincre*, que *trompée par la volontaire illusion de mon esprit, je vous déguise et me dissimule les véritables dispositions de mon ame?*

Moi, ma chère, vous *déguiser l'es- èce de mes sensations*! s'il est un *secret ns mon cœur*, je ne le connois pas. h! qui m'engageroit à vous le taire, secret? D'où vient m'accusez-vous

aujourd'hui d'une *réserve* dont jamais vous ne me soupçonnâtes ?

Mon amitié pour le marquis de Germeuil est exprimée dans mes lettres avec tous les traits qui caractérisent l'amour le plus tendre et le plus désintéressé : j'aime, vous en êtes sûre, j'aime beaucoup, j'aime avec passion. Avec passion ! permettez-moi de ne pas le croire. J'aime sans doute M. de Germeuil ; je l'aime tendrement : sa personne me plaît, son esprit m'attache, ses qualités me touchent, son amitié me flatte, ses sentimens, ses desseins m'ennoblissent à mes propres yeux ; rien ne me paroîtroit pénible pour conserver son estime ; elle m'est plus chère que mon existence. — Vous allez me répéter : *votre amitié est de l'amour.* Eh bien ! ma chère, j'oserai combattre cette opinion, l'attaquer par les mêmes raisons dont vous vous servez pour l'appuyer.

Si l'amour nous *entraîne* avec violence, s'il *maîtrise* notre ame, si nous ne pouvons opposer une *longue résistance* à ses

désirs impétueux, s'il *détruit les plus sages résolutions*, s'il *se rit des plus grands obstacles*, s'il sait *applanir toutes les difficultés*, si la *réflexion*, les *principes*, le *devoir* n'élèvent devant lui *qu'une foible barrière*, s'il la *franchit dans sa course rapide*, je le dis avec assurance, je l'affirme avec vérité ; mon *amitié* n'est pas de l'*amour*, ne ressemble point à l'amour.

Jamais, Hortence, jamais ma raison *subjuguée* par ce penchant fatal, ne me *laissera sans défense :* je ne renoncerai jamais aux lois que l'honneur et la reconnoissance m'imposent. Non, je ne porterai point le trouble et la division dans des cœurs que des liens naturels et sacrés doivent unir : l'enfant malheureux, adopté par madame d'Auterive, n'allumera point le flambeau de la discorde dans le sein de sa famille. Je respecterai la nièce de ma généreuse protectrice ; ses héritiers m'ont abandonnée, m'ont rejetée, ils ne me mépriseront pas. Oubliée d'eux et du monde entier,

je ne rappellerai point le souvenir de ma triste existence par une démarche inconsidérée, hardie, capable de perdre celui qui me presse de la faire. L'élève d'une femme respectable conservera du moins le précieux héritage qu'on ne peut lui ravir, un attachement inviolable à ses devoirs, et la consolante certitude de se dire dans tous les temps : mon malheur est l'effet du hasard, il n'est point celui de ma propre imprudence.

Madame de Terville paroît déterminée à me chagriner, à me mortifier. On vient de me faire, de sa part, une proposition très-ridicule, dans des termes fort révoltans. Ah ! combien M. de Germeuil seroit humilié, s'il connoissoit les dispositions de cette dame sur la personne qu'il croit digne du nom de sa compagne ! Adieu, ma chère, bientôt je vous écrirai plus souvent. Tout m'annonce que je ne resterai pas longtemps ici.

XXVe. LETTRE.

Il est deux heures du matin. J'essayerois en vain de me livrer au sommeil ; il n'habite point encore ce bruyant hôtel ; tout y est dans un grand mouvement, et je ne sais si l'on y goûte jamais un paisible repos.

Je quitte demain cette maison, et je m'en éloigne sans regret. J'entre avec peine dans le détail de cette désagréable querelle ; mais il faut bien vous apprendre pourquoi madame de Terville me renvoie, ou, pour mieux dire, me chasse honteusement de chez sa fille. Le croiriez-vous, ma chère ? elle veut me marier ! Cette femme hautaine, exigeante, prétend que ses volontés ou ses moindres fantaisies soient des lois pour tous ceux dont elle est environnée ; et ne pas s'y soumettre, c'est à ses yeux un crime impardonnable.

Dès les premiers jours de mon entrée ici, l'intendant de madame de Terville,

homme assez âgé, parut fort empressé à m'obliger. Il fit ajouter une pièce à mon petit appartement, on l'orna par son ordre ; ses domestiques venoient me servir, je les récompensois de leur zèle sans en imaginer le principe ; cet homme passoit une partie de l'après-midi dans la galerie, s'amusoit à regarder travailler, souvent il me parloit : son âge et ses attentions m'engageoient à lui répondre avec politesse.

Un peu avant l'arrivée de la Comtesse, une des femmes de madame de Moncenai vint me trouver dans ma chambre. Après beaucoup de discours, où je ne comprenois rien, mais qui sembloient annoncer une découverte très-intéressante, cette femme m'apprit que M. Ballin étoit fort *riche*, fort *honnête*, *maître de son bien*, *libre dans ses volontés*, et se trouvoit *disposé à faire ma fortune*, à m'assurer toute la sienne, si *je consentois à l'épouser*.

Vous jugez combien cette proposition qu'elle croyoit si *avantageuse*, dut me

mortifier et me déplaire ; mon air chagrin, mon refus positif la surprirent ; elle insista, et j'eus bien de la peine à lui persuader que la recherche de M. Ballin seroit inutile.

Loin de se rebuter, cet homme s'obstina ; il me fit parler par toute la maison : les femmes de madame de Moncenai se mirent à le plaisanter ; au retour de madame de Terville, les siennes ne l'épargnèrent pas : le dépit et la passion aigrirent l'esprit de ce pauvre vieillard ; tout le monde se ressentit de sa mauvaise humeur ; on en rit d'abord, on s'en plaignit ensuite : madame de Terville apprit la cause des brusqueries de son intendant, elle se mit dans une colère épouvantable contre lui, le fit appeler, le traita d'insensé, vouloit le renvoyer : il avoua son extravagante passion, se jeta aux pieds de sa maîtresse, remit sous ses yeux ses longs, ses fidèles services, la supplia de me donner à lui comme la récompense de son attachement à ses intérêts.

Par une suite du caprice inconcevable

de cette dame, loin de s'irriter de la confidence de ce vieux domestique, elle le trouva *tout-à-fait intéressant*, lui promit de terminer cette affaire au gré de ses désirs, défendit à ses femmes de railler M. Ballin, s'écria cent fois, *le pauvre homme!* et tout de suite elle m'envoya dire qu'elle souhaitoit mon mariage avec lui, et *m'ordonnoit* d'y penser sérieusement.

Je venois de recevoir ce singulier message, quand je vous écrivis la dernière fois, j'espérois que madame de Terville ne seroit pas assez injuste pour se croire en droit de disposer de moi; je me trompois: elle me fit dire hier au soir d'aller lui parler. J'entrai dans sa chambre pendant qu'on la déshabilloit. Je ne vous répéterai ni ses expressions, ni mes réponses; ma *désobéissance* excitant son indignation, elle s'est emportée contre moi sans réserve; j'oserai même dire sans décence. Ma figure, mon air, la délicatesse de mes traits ont été le sujet de ses aigres railleries: elle s'est récriée sur la

bizarrerie de la nature, *de petites personnes telles que moi avoir tant d'inutiles agrémens!* elle m'a durement demandé *qui j'étois, d'où je sortois, qui m'inspiroit l'orgueil de lui résister*, de quoi je *m'avisois* de tourner la tête à un homme à elle, dont la recherche m'honoroit; elle ne *prétendoit pas qu'il devînt fou*, je *pouvois choisir de l'épouser ou de sortir promptement de l'hôtel.*

Je pleurois amèrement; je me taisois; *mon audace* lui a paru *insoutenable;* elle m'a congédiée, en me défendant de me présenter jamais devant elle. Comme je sortois de sa chambre, quelqu'un a parlé, c'étoit en ma faveur sans doute; car j'ai entendu la Comtesse répondre: *Eh mon dieu, le monde est plein de ces espèces d'aventurières, de ces orgueilleuses mendiantes, qui, à l'aide d'un visage passable et d'une histoire rangée, intéresseroient si l'on n'y prenoit garde; que m'importent son air, son éducation, sa modestie, son esprit! qu'elle obéisse, ou qu'elle sorte.*

Demain je retournerai chez la bonne madame Beaumont ; je reprendrai mes premières occupations ; je serai sans assujettissement ; personne ne me disputera le droit incontestable de suivre ma propre volonté.

Dans mon infortune, deux biens me restent, l'honneur et la liberté. Comment avois-je pu m'en ravir un si nécessaire à la conservation de l'autre ? la liberté n'est-elle pas la source du courage, de ce sentiment intérieur qui nous soutient au milieu de nos peines, rend notre fermeté supérieure à nos maux ? L'abattement doit être la suite naturelle de l'extrême dépendance. Dans cet état, on perd peu-à-peu l'habitude de résister, on s'accoutume à supporter l'humiliation, à souffrir des injures ; on rougit encore de l'insulte, mais on ne se trouve plus la force de la repousser. Ah ! malgré ma pauvreté, je ne veux point me réduire à cet avilissement.

Je garde ma lettre sans la fermer ; demain, tranquille dans mon ancienne de-

meure, je vous ferai part des nouvelles propositions de M. de Germeuil : elles s'accorderoient assez avec mon goût ; mais une difficulté insurmontable ne me permet pas de céder à ses désirs. D'où vient suis-je obligée de contrarier tous les souhaits d'un ami si cher ? J'aimerois tant à lui montrer de la complaisance !

Onze heures du soir.

Tout est changé, ma chère, je suis encore à l'hôtel de Terville ; on m'y retient ; on m'y promet des égards, et malgré ma répugnance à rester je n'ai pu me dispenser de sacrifier mon ressentiment à l'obligeante et singulière personne qui *m'a*, dit-elle, *prise sous sa protection*.

A dix heures du matin j'avois fermé mes coffres, et je descendois dans le dessein de les faire emporter, quand Cécile, cette jeune favorite de madame de Terville, chargée par elle de m'observer, est venue à ma rencontre, et m'arrêtant au passage : Vous vous rendez bien tard

auprès de madame de Moncenai, mademoiselle, m'a-t-elle dit, elle est à son métier depuis un quart-d'heure, et sera surprise de vous voir si peu diligente.

Après ce qui s'est passé hier en votre présence, lui ai-je répondu, je ne dois pas être attendue dans le cabinet de madame de Moncenai. Madame sa mère m'a ordonné de me retirer, et c'est le seul de ses ordres que je suis disposée de suivre. Vous ignorez donc, a-t-elle repris, que ses ordres ne sont rien ici sans les miens? Vous resterez, je le prétends, je le veux. Il faut perdre cet air chagrin, et demeurer.

J'ai peu goûté cette espèce de badinage; elle s'en est aperçue, a saisi ma main, et m'entraînant doucement, m'a forcée de rentrer dans ma chambre. Voyant mes yeux se remplir de larmes: Eh fi! quelle enfance, m'a-t-elle dit d'un ton caressant! quoi! parce qu'une femme est ridicule, fantasque ou méchante, vous pleurez? c'est une grande folie. Faites comme moi, vous vivrez facilement avec

madame de Terville. En lui montrant une parfaite tranquillité dans les momens où elle s'efforce de me désoler, je la prive du plaisir de me tourmenter : elle m'aime, me hait, me caresse, ou me querelle vingt fois en un jour : je contemple, sans m'émouvoir, l'extrême variété de son humeur, je m'en amuse. Elle s'emporte, se calme, crie, s'appaise ; moi, toujours paisible, toujours égale, je conserve l'avantage que me donne sur elle une supériorité d'esprit dont je m'applaudis : sans la reconnoître, elle est forcée de s'y soumettre. Maîtresse de moi-même, je le suis de changer ses idées, je la guide à mon gré ; elle dit ce qu'il lui plaît, fait ce que je veux, et tout s'arrange.

Je vous félicite, Mademoiselle, lui ai-je dit, d'avoir trouvé un moyen de vivre contente auprès de madame de Terville ; mon caractère ne se plieroit pas aisément. — Il faut le changer, ce caractère, a-t-elle vivement interrompu ; vous avez l'ame élevée, le cœur sensible ; triste avantage ! Dans tous les états de la

vie, ces deux qualités nuisent au bonheur : vous êtes déplacée, il est facile de le voir ; peut-être le suis-je aussi, mais un heureux naturel me porte à envisager gaiement ce qui vous feroit réfléchir avec tristesse. Il est sage de chercher à diminuer le poids de ses peines, d'adopter de nouvelles idées dans une nouvelle situation ; si on ne peut éviter de souffrir, il est au moins pour tous les maux de la vie de consolantes compensations. Par exemple, ce n'est pas un sort agréable d'être l'*humble amie* de madame de Terville, de devoir tout, non pas à ses bontés, mais au besoin qu'elle a de moi ; c'en seroit un bien plus fâcheux de lui ressembler, d'avoir son âge, ses traits, son humeur. En l'écoutant, en la regardant, je me trouve heureuse d'être Cécile. Mais je ne veux pas vous retenir plus long-temps, a-t-elle continué, descendez, madame de Moncenai le désire, madame de Terville l'ordonne ; moi, je vous en prie. Tout est gai, tout est riant ici ; M. le marquis de Terville, arrivé

cette nuit, comble de joie le cœur de madame sa mère; je vous reverrai ce soir, nous causerons : vous avez besoin de mes leçons. Je veux vous enseigner l'art qui rend heureux les riches et les grands, c'est celui de s'aimer, de se priser beaucoup, de dédaigner le reste de la nature, et de regarder les autres comme créés seulement pour nous servir ou nous amuser.

Je résistois à ses prières, à ses caresses; elle levoit toutes les difficultés que j'opposois à ses désirs; elle me rassuroit sur mes craintes. Vous n'entendrez plus parler de l'intendant, m'a-t-elle dit. Hier à son coucher, madame la Comtesse étoit décidée à le protéger; je me suis avisée d'approuver l'union qu'elle méditoit, insensiblement j'ai plaisanté, un mot assez heureux l'a fait éclater de rire, sa compassion s'est évanouie, l'amoureux Ballin s'est peint à son idée comme *un vieil extravagant, follement entêté, bien impertinent de vouloir épouser une jeune et jolie enfant qui pouvoit trouver*

beaucoup mieux : la pauvre Sophie ! elle avoit bien raison de le refuser ; à l'instant, elle a chargé sa première femme-de-chambre d'aller lui défendre de sa part de songer à vous, de vous parler, de vous regarder, d'entrer dans la galerie quand vous y serez ; et moi j'ai reçu l'ordre de vous dire de rester. Un moyen immanquable de bannir l'intérêt, est de jeter du ridicule sur l'objet qui l'inspire : pour le malheur de l'humanité, on l'emploie trop souvent dans des occasions où s'en servir est une véritable barbarie.

J'ai cédé, ma chère, je me suis laissée conduire par Cécile. La Marquise m'a reçue d'un air obligeant. J'aurois été fâchée de vous perdre, m'a-t-elle dit, mais je me doutois bien que Cécile appaiseroit ma mère. Cet accueil m'a touchée, j'ai répondu par une profonde inclination ; je ne pouvois parler. Madame de Terville m'a vue l'après-dîner. Elle n'a pas paru se souvenir de sa colère. A son aspect, mon cœur s'est révolté ; je sens

qu'il m'est impossible d'oublier sa hauteur et son injustice.

Je voulois vous parler de M. de Germeuil, mais il est tard, j'ai besoin de chercher du repos, et cette lettre est déjà bien longue. Adieu, ma chère Hortence.

XXVIe. LETTRE.

Je me reproche de vous avoir causé du chagrin en vous répétant les durs propos de madame de Terville : tant que j'habiterai cette maison, le souvenir d'une scène si mortifiante ne s'effacera pas de ma mémoire. Je ne puis lever les yeux sur cette dame, ni même entendre le son de sa voix, sans ressentir une désagréable émotion. Mais, ma chère, où me retirer ? Emportée par un premier mouvement, je voulois retourner chez madame Beaumont, j'oubliois pourquoi je m'étois éloignée de sa maison. Rien n'est changé ; les raisons qui m'ont con-

trainte d'en sortir, subsistent encore. M. de Germeuil m'annonce son prochain retour à Paris ; il n'a point renoncé à ses desseins, son obstination et ma propre foiblesse m'effraient, me font craindre de le voir, de l'entendre.

En lisant ses lettres, on diroit qu'il n'ouvre point les miennes ; il m'écrit, il ne me répond pas. Je le croyois moins vif, moins attaché à ses propres idées. Pour arracher de son cœur une inutile passion, faudra-t-il donc faire un nouveau sacrifice ? me priver de la seule douceur de ma vie, paroître insensible, ingrate, terminer par mon silence un commerce qui m'est cher ? faudra-t-il rompre absolument ? Ah ! ce seroit une cruelle nécessité ! Eh quoi, voiler à ses yeux tous mes sentimens, lui cacher même les mouvemens d'une tendre, d'une innocente amitié !

Après m'être épuisée en représentations sur les intérêts de M. de Germeuil, sur l'impossibilité de les allier jamais avec ses désirs, quand je le crois per-

suadé de la justesse, de la force de mes objections, quand je pense qu'il va me dire, *eh bien, soyons amis*, il me demande une promesse formelle d'être à lui : il me conjure de l'écrire, de la lui envoyer. Cette *grâce accordée tranquillisera son esprit, calmera son cœur agité, lui donnera la patience d'attendre son bonheur du temps et des événemens.* Dans sa dernière lettre, il me trace un plan de conduite où j'aimerois à m'arrêter; je le suivrois, s'il m'étoit possible de l'exécuter sans son secours. Il me prie de choisir un couvent, de m'y retirer avec Pauline et sa nièce. Il me visitera *souvent* si je le *permets*, *rarement* si je l'*exige*. Il insiste sur cette proposition, sur ma prompte sortie de l'hôtel de Terville; il frémit *des dangers où mon séjour ici m'expose;* il en *craint d'une espèce dont je n'ai point d'idée.*

O ma chère Hortence! depuis l'instant fatal où j'ai perdu madame d'Auterive, tous mes vœux tendent vers cet asile qu'il me presse de choisir. Il me

seroit bien doux d'y vivre, de m'y renfermer pour jamais, d'y consacrer le reste de mes jours. Au moment de mon éternel abandon du monde, j'oserois ouvrir mon cœur à M. de Germeuil, il connoîtroit le sentiment dont il se plaint, il ne me reprocheroit plus une *cruelle indifférence !*

Par quelle bizarrerie attachée à mon destin ne puis-je attendre d'un ami si ardent à m'obliger, le seul bienfait que la décence me permettroit de recevoir de sa main ! Ah ! je ne rougirois point de devoir au neveu de madame d'Auterive le petit fonds nécessaire à m'ouvrir l'entrée d'un monastère, à m'y placer pour toujours. Dans les momens où je l'affligeois en refusant ses offres, j'ai voulu cent fois lui exprimer mes souhaits ; la connoissance de son amour m'a retenue, me retient encore. Seroit-il raisonnable, seroit-il généreux de lui demander l'unique grâce qu'il ne pourroit m'accorder sans faire une extrême violence à tous ses sentimens ?

Je reçois en ce moment deux de vos lettres. La dernière me chagrine, en vérité. Quoi ! ma chère, un nouvel incident va peut-être reculer encore la décision dont on vous flattoit, qu'on assuroit prochaine ? Mais peut-on revenir sur des partages si anciens ? Cette injuste requête ne sera point admise, je l'espère. Vous m'occupez sans cesse : vos moindres peines me sont sensibles ; j'ai le cœur serré, je partage votre inquiétude, vos craintes. Ah ! si du moins une de nous étoit heureuse ! mais en le supposant, ne le serions-nous pas toutes deux ?

XXVIIe. LETTRE.

Vos premières lignes ont dissipé ma crainte ; j'apprends avec plaisir le mauvais succès d'une tentative révoltante ; vous l'emportez, c'est un second avantage, et les favorables dispositions de vos juges me paroissent une preuve assurée de la bonté de votre droit.

Le goût de Cécile pour moi vous en *inspire pour elle :* son *caractère vous plaît* et vous fait *désirer de la connoître plus particulièrement.* Je suis fâchée de ne pouvoir satisfaire votre curiosité sur ce qui la concerne : on ignore ici sa naissance et sa fortune : avant d'habiter à l'hôtel, elle vivoit dans un couvent où madame de Terville avoit une nièce pensionnaire. Cécile, liée d'amitié avec la jeune parente de la Comtesse, s'offrit à ses yeux, lui plut, et consentit à remplacer auprès d'elle une complaisante amie, dont la perte récente causoit du regret à madame de Terville, et même de l'embarras.

A l'égard de sa figure, on ne peut en imaginer une plus jolie. Je ne sais s'il me sera facile de vous en donner une juste idée. On diroit que les grâces ont pris plaisir à la former : ni petite, ni grande, une exacte proportion donne de l'aisance et de la noblesse à tous ses mouvemens ; assez d'embonpoint pour augmenter la fraîcheur naturelle de son teint, n'ôte

rien à l'agrément de sa taille : ses traits sont moins réguliers que parfaitement assortis ; elle a la physionomie fine, l'air mutin, le ton décidé, de l'esprit, de la vivacité, des connoissances acquises, une extrême pénétration. Elle observe avec attention, juge sans indulgence, et condamne sévèrement, au moins il me le semble : j'ai peine à croire les hommes capables des excès dont elle les accuse. Son empire sur l'esprit de la Comtesse soumet tout l'hôtel à sa volonté ; elle domine, mais elle oblige ; sa faveur toujours employée à l'avantage des autres, n'est point enviée ; comme on s'étonne de sa durée, on en recherche le principe, et voici ce que j'ai recueilli, dans le dessein de vous le communiquer.

La Comtesse n'a pas toujours vécu en France. Pendant la vie de M. de Terville, elle habita Naples, Madrid, Vienne et Rome, où il fut successivement ambassadeur. Elle a conservé des correspondances dans les différentes cours où cet habile négociateur s'étoit acquis la plus

grande considération ; sa maison est encore ouverte à tous les étrangers présentés chez elle par les ministres de leurs princes ; ils la mettent au nombre des raretés qu'ils se proposent de voir en France. Cependant aux yeux de ses compatriotes, madame de Terville n'offre rien qui leur paroisse digne d'exciter la curiosité, encore moins d'attirer le suffrage des autres nations. On lui accorde cette politesse, dont une personne élevée à la cour prend aisément l'habitude : on lui trouve de l'usage du monde, assez de jargon, peu d'esprit, beaucoup de prétentions, une insupportable vanité ! mais au-dehors du royaume, on la nomme *une femme célèbre* ; on se croit heureux d'être en commerce avec elle ; ses lettres sont recherchées, montrées, copiées, répandues, admirées ! Vous dirai-je tout ? On assure, et peut-être est-ce une calomnie, on assure que jamais elle n'eut le talent d'écrire le plus simple billet ; qu'elle ne sait ni sa langue, ni celle des pays où elle a séjourné ; qu'elle a dû sa

brillante réputation à la dame dont Cécile occupe la place. A la vérité, cette jeune personne écrit continuellement ; elle n'a point d'autre emploi, et les jours de courrier, madame de Terville s'enferme avec elle. Si on se trompe, c'est sur bien des apparences.

Non, M. de Germeuil n'est point arrivé ; sa mère un peu malade le retient à Granson. Il m'écrit souvent ; il se plaint toujours de moi, il s'en plaint même avec une sorte d'aigreur. Je le prévois, il ne me sera pas possible d'éviter une rupture affligeante. Il est quelquefois si déraisonnable, il tient si fortement à ses opinions ! Hortence, les hommes veulent obstinément ce qu'ils demandent ; leur soumission est tyrannique, ils pressent avec une ardeur indiscrète ; ils osent *exiger ;* ils osent *menacer*. M. de Germeuil cessera, dit-il, de m'écrire. — Eh bien, qu'il cesse, qu'il me laisse ; que jamais je ne sois émue, troublée, agitée par ses injustes reproches. — Je voulois conserver son amitié, vous le

savez, ma chère, mes désirs les plus étendus se bornoient à de légères marques de son souvenir. Si elles me sont refusées, j'en gémirai sans doute; mais assez foible pour les regretter, je n'aurai pas la bassesse de les rechercher; je n'acheterai point la douceur d'être aimée par une complaisance criminelle à mes yeux. Ne pouvant, ne devant jamais être à M. de Germeuil, je ne me mettrai point sous sa dépendance, je ne contracterai point volontairement des obligations; je n'accepterai point des secours, quand je suis en état de me soutenir sans en recevoir de personne.

Vous me demandez si M. de Terville est aimable : en vérité je l'ignore; je le vois pourtant une partie du jour chez sa sœur. Si j'en crois Cécile, c'est un jeune homme très-*vain*, très-*étourdi*, très-*audacieux* et fort *impertinent*. Elle peint le marquis de Moncenai sous des traits qui ne sont guère plus avantageux. Il m'a paru froid et morne; elle le prétend *fou*. *Son extravagance est*, dit-elle,

grave, profonde, il *erre méthodiquement*; il se croit *bel esprit, philosophe, politique, capable de réformer tous les ordres de l'Etat. Ceux qui possèdent le mérite qu'il se donne dans sa propre imagination, le trouvent ignorant, entêté, souvent bavard, et toujours ennuyeux.* Il ne faut pas s'en rapporter tout-à-fait au jugement de Cécile; je vous l'ai déjà dit, elle n'est pas indulgente.

Adieu, ma chère, recevez mes tendres félicitations sur vos nouvelles espérances.

XXVIIIe. LETTRE.

Qu'il est fâcheux, ma chère Hortence, de se voir dans un état où nos premières habitudes ne nous préparoient point à vivre; de ne pouvoir en imposer par ses dehors; de n'avoir, pour s'attirer des égards, que des qualités intérieures, souvent soupçonnées d'affectation, toujours peu considérables aux yeux de ceux qui ne les possèdent pas!

M. le marquis de Terville m'honore d'une attention particulière ; elle me devient très-importune et fort désagréable. Il est, dit-il, déterminé à me faire *une cour régulière*, puisque ma *petite vanité l'exige*. Depuis son retour, il a *précisément désespéré vingt jolies femmes pour obliger une ingrate qui remarque à peine son assiduité*, ou du moins *affecte* de ne pas lui *en savoir le moindre gré*. Il commence à s'*étonner*, même à se *fâcher* de ma *froideur ; l'indifférence nuit à la beauté :* ma *modestie*, ma *réserve*, sont *des grâces précieuses, il est vrai : ma rougeur augmente encore l'éclat du plus beau teint du monde ;* mais *trop de sévérité peut obscurcir mes charmes, en affoiblir l'impression;* elle me donne l'air de n'être ni *liante*, ni *sociable*. On *lève les yeux*, on *regarde*, on *écoute*, on *répond ; le silence et le dédain n'arrangent rien, ne mènent à rien ;* la gravité de *Minerve convient-elle à la figure d'Hébé* ?

Ces fades propos me lassent, me fati-

guent, me révoltent. Madame de Moncenai les entend, s'en amuse, ne sait *pourquoi ces plaisanteries me fâchent.* La hardiesse et l'impudence de son frère lui paroissent seulement une *charmante vivacité*. Si le hasard me fait rencontrer le marquis de Moncenai, il m'arrête malgré moi, et me tient à-peu-près le même langage.

Cécile s'efforce en vain de me retenir ici; cette maison me devient insupportable. Depuis l'arrivée de son mari, la Marquise reçoit beaucoup plus de monde. Quand elle ne sort point, elle me contraint à travailler tout le jour dans son grand cabinet, elle y entre à chaque instant; on y vient admirer son ouvrage et le mien. Exposée aux regards de tant de personnes, j'éviterai difficilement d'être connue. Un parent, un ami de madame d'Auterive peut me voir, instruire madame de Terville de ma triste aventure: le malheur n'est point une recommandation auprès de cette dame, et l'incerti-

tude de mon état m'attireroit de sa part de nouvelles insultes.

Vous vous joignez à M. de Germeuil ; vous pensez *que je devrois accepter un asile sûr*, une *retraite décente*. Vous me demandez si je suis *bien sûre de ne pas mériter le reproche d'une excessive fierté* ? En *m'irritant des plaintes du Marquis, ne suis-je pas injuste* ? Vous me pressez de m'*examiner sérieusement*. Si une personne distinguée *par la noblesse de ses sentimens, attache de la honte à recevoir des secours généreusement offerts*, vous me priez de vous apprendre *quel attrait excitera la bienfaisance, la fera naître, l'entretiendra dans le fond d'un cœur sensible* ? En suivant mes principes, on ne pourra, dites-vous, *obliger que la plus vile partie des humains*.

En m'engageant à partager un jour la fortune que vous attendez, en vous donnant ma parole de vivre avec vous, je crois avoir répondu, ma chère, à cette

question. Vos offres m'ont attendrie, elles ne m'ont point humiliée ; j'ai promis de recevoir de votre main ces secours que je refuse *obstinément* de celle de M. de Germeuil. Dans la position où je me trouve, j'accepterois, sans hésiter, la *protection*, les *bienfaits* d'une personne de mon sexe. Croyez-le, Hortence, le malheur n'a pas *aigri* mon esprit, n'a pas rendu mon caractère *inflexible ;* je n'aspire point à me distinguer en affectant un désintéressement contraire à la nature ; on ne préfère point par goût la peine au repos, l'indigence au bien-être, l'esclavage à la liberté : je n'ai point une *ame exaltée*, je ne me forme pas *des vertus chimériques ;* mais les circonstances ne nous permettent pas toujours d'adopter les maximes générales, et souvent elles nous imposent des lois particulières.

Souffrez, ma chère, que je vous fasse à mon tour une question. Quelle sera ma conduite avec M. de Germeuil, si, cédant à sa prière, je vais jouir dans la retraite

d'une aisance due à sa libéralité ? Quelle preuve oserai-je lui donner de ma reconnoissance ? On s'acquitte, au moins en partie, des bienfaits reçus, par l'attachement, par la complaisance, par une continuelle attention à satisfaire, même à prévenir les désirs de ceux dont on consent à recevoir des faveurs. Dans ma situation, forcée à m'opposer sans cesse aux vœux de l'homme qui répandroit l'agrément sur ma vie, il faudroit donc me résoudre à lui paroître peu sensible à ses bontés ? Il me rendroit paisible, heureuse ! et je ne pourrois, et je ne devrois rien faire pour lui ! Combien de fois, ma chère amie, vous dirai-je, vous répéterai-je, que je ne veux point contracter des obligations qu'il me seroit impossible de reconnoître, sans manquer à mon bienfaiteur ou à moi-même ?

Ne ramenez plus, je vous en prie, un sujet qui se présente si différemment à nos yeux. Terminons pour toujours cette longue contestation. Je n'aime point à combattre vos idées ; je me croirois plus

sûre de la justesse des miennes, si vous les approuviez. Vos réflexions me jettent dans le doute, dans l'incertitude; je crains d'errer; j'ai besoin de me rappeler à tout moment que vous m'aimez trop, pour être absolument impartiale entre M. de Germeuil et moi; si vous désiriez moins mon bonheur, vous ne seriez pas si portée à blâmer mes refus. Adieu, ma chère, je ne suis pas *fâchée*. Eh bon dieu! puis-je jamais me fâcher contre vous?

XXIXe. LETTRE.

Quel long récit je vais vous faire, ma chère Hortence! à combien de mouvemens divers la courte durée d'un jour peut livrer notre ame! Ce matin humiliée, malheureuse, je m'abandonnois à de cruelles réflexions; le monde ne présentoit à mes regards que des insensibles ou des méchans; ce soir, consolée, attendrie, j'admire l'étonnante difference de l'esprit, du cœur, des sensations de

ces humains, si semblables en apparence, et pourtant si distingués par la surprenante variété de leurs principes et de leurs mœurs.

Un peu avant midi madame de Moncenai m'a laissée seule dans son cabinet pour passer chez sa mère, où la marquise de Monglas l'attendoit : à l'instant où elle sortoit, son valet-de-chambre m'a présenté une lettre dont on venoit, disoit-il, de le charger. Trompée à la forme du paquet, croyant un seul homme en droit de m'écrire, sans examiner ni les armes, ni le caractère, j'ai promptement brisé le cachet. Comment vous exprimer ma colère, mon indignation ? La lettre étoit du marquis de Terville !

L'insolent ! oser m'écrire, oser me demander une entrevue particulière pour m'entretenir *de son amour*, pour prendre *des mesures afin d'établir et de cacher notre secrète intelligence ! Mes yeux l'assurent que mon cœur est sensible, il en ressent une joie véritable.* L'impudent croyoit m'éblouir par d'insultantes offres ;

il osoit se faire un mérite de la coupable intention de me placer au rang de ces femmes riches et méprisées, qui, étalant sans pudeur les fruits de leur avilissement, sont le jouet d'un sexe et la honte de l'autre.

Emportée par un mouvement rapide, j'ai couru, j'ai volé vers l'appartement de madame de Terville : Cécile sortoit de sa chambre, elle m'en a refusé l'entrée ; et m'entraînant dans un cabinet, elle m'a pressée de lui apprendre la cause de l'extrême désordre où elle me voyoit.

Oppressée, tout en larmes, incapable de m'exprimer, je lui ai donné cette odieuse lettre : elle l'a parcourue sans paroître surprise, en répétant : Eh mon dieu, il dit toujours la même chose ! et me regardant d'un air tranquille : Si la sottise et l'impudence vous révoltent à ce point, vous affligent à cet excès, vous ne vous préparez pas une vie douce, m'a-t-elle dit : Pourquoi ce trouble, ces pleurs ? que vous reprochez-vous ? J'ai reçu vingt lettres de la même main, toutes

fort impertinentes : M. de Terville ignore encore si je les ai lues. Montrer de la colère à un fat, ce n'est pas le mépriser assez ; il ne faut jamais lui laisser voir qu'il peut exciter un seul mouvement dans notre ame. La sagesse n'en impose pas toujours, mais le dédain éloigne sûrement. Et quel étoit votre dessein en allant chez la Comtesse, a-t-elle continué? Lui portiez-vous cette lettre, vouliez-vous lui demander justice, attendiez-vous une réparation de cet outrage ? Si vous l'espériez, vous connoissez bien peu le monde. Savez-vous ce que madame de Terville verra dans ces offensantes propositions ? Le danger d'un attachement pour son fils, une grande dépense mal placée, l'éloignement ou la rupture d'un mariage projeté, dont elle entretient actuellement sa nièce ; elle vous saura mauvais gré de plaire, vous craindra, vous haïra ; elle vous croira fine, adroite ; elle vous soupçonnera de vouloir l'éblouir, la tromper, fermer ses yeux sur vos véritables sentimens; elle traitera vos larmes

d'artifice, votre ressentiment d'affectation : vous serez heureuse si elle ne vous accuse pas d'attirer, de séduire son fils : comme il ne peut avoir tort, vous l'aurez certainement : captive ici, forcée à vivre sous les yeux de la Comtesse, vous éprouverez mille chagrins ; et si vous voulez fuir, vous échapper, peut-être prendra-t-elle des moyens violens pour s'assurer de vous.

Eh d'où vient donc, Mademoiselle, me suis-je écriée, d'où vient donc m'avez-vous contrainte à rester dans une maison où l'innocence et le malheur ne peuvent espérer de protection ? Je veux en sortir à l'instant, en sortir pour jamais. Captive ici ! eh qui oseroit m'y retenir ! laissez-moi, laissez-moi, lui disois-je, en m'efforçant de dégager ma robe dont elle s'étoit saisie. Loin de céder à mes désirs, elle s'obstinoit à m'arrêter, à me prier de l'écouter, quand la porte s'ouvrant, une dame est entrée en appelant Cécile, en lui reprochant de lui faire

attendre un livre de musique qu'elle venoit de lui demander.

Frappée du son de sa voix, je l'ai regardée ; la douceur, les grâces, la sérénité répandoient mille charmes sur des traits dont je me rappelois l'idée : attentive à les considérer, je cherchois à m'assurer si je voyois dans la nièce de madame de Terville, dans la marquise de Monglas, cette aimable Henriette d'Alby, autrefois notre compagne au couvent, dont la triste, mais intéressante mélancolie nous touchoit si vivement toutes deux.

Un instant a dissipé mes doutes ; à peine madame de Monglas a-t-elle jeté les yeux de mon côté, que poussant un cri de surprise et de joie, elle est accourue à moi les bras ouverts ; c'est mademoiselle de Saint-Aulay ; c'est ma chère Sophie, répétoit-elle en me pressant contre son sein : Quoi ! vous trouver ici, chez ma tante, vous, mon ancienne, ma bien-aimée compagne ? Ah ! quel bonheur !

que je me félicite de cette heureuse rencontre !

Emue de son accueil, sensible à ses tendres caresses, charmée de la voir dans un état si différent du sort qu'elle attendoit autrefois, et pourtant interdite, retenue par la distance que le temps et les événemens mettoient entre nous, je n'osois me livrer au mouvement de mon cœur, je la serrois timidement, je me taisois, j'avois peine à retenir mes larmes, à cacher ma confusion.

Elle s'est aperçue de mon embarras, et se méprenant à sa cause : Quoi ! Mademoiselle, vous ne me reconnoissez pas, m'a-t-elle dit ? Vous ne vous souvenez plus de cette Henriette que vous consoliez autrefois avec tant de bonté ? que vous laissâtes si affligée de vous perdre, de vous voir quitter ce couvent où elle devoit passer toute sa vie ; à qui vous donnâtes, peu de jours après votre sortie, une preuve si marquée de la plus généreuse attention ? Je conserve encore cette jolie corbeille brodée de votre main, remplie de

tant de bagatelles agréables. Mes parens me refusoient durement ces superfluités qu'ils nommoient mondaines ; je les désirois avec passion : le plaisir de m'en parer me parut alors le bien suprême. On ne me permit pas de vous écrire, de vous revoir ; tout commerce au-dehors m'étoit interdit ; ma reconnoissance ne vous fut point exprimée, je la renfermai dans mon cœur ; votre idée ne s'est jamais effacée de ma mémoire, et, je l'avoue, je vois avec douleur le peu d'impression qui vous est resté de la mienne.

Ah! je vous ai reconnue, Madame, me suis-je écriée, touchée de ce reproche ; vos traits ne sont pas devenus étrangers à mes yeux, le son même de votre voix a ému mon cœur : pardonnez cette réserve dont vous paroissez blessée, à une fille pauvre, malheureuse, qui n'a plus de compagnes ni d'amies : seule, abandonnée, sans asile, sans appui, en se montrant sensible, elle craint d'être trouvée familière ; daignez le croire, Madame, mes sentimens sont les mêmes,

mais ma fortune a changé, elle ne me permet plus de les exprimer sans contrainte.

Pauvre, abandonnée, a répété la Marquise! Qui? vous, mon aimable Sophie! vous, l'héritière d'une fortune immense! vous, adorée d'une famille si riche, si puissante par ses alliances! l'ai-je bien entendu; sans appui, sans asile? Ah! grand dieu! et s'asseyant sur un sopha, me forçant à m'y placer près d'elle: Donnez-moi l'explication de cet étrange discours, m'a-t-elle dit du ton le plus affectueux; ne me cachez rien, je mérite votre confiance, vous m'en trouverez digne; ah! ne vous croyez pas sans compagne, sans amie; mon cœur réclame ces deux titres: parlez, ma chère, parlez; sûre de m'intéresser, de me voir partager toutes vos peines, osez les répandre dans mon sein.

Hortence, que les expressions de la tendre humanité ont de douceur! qu'elles sont consolantes! combien je me suis sentie touchée des bontés de la Marquise!

La présence de Cécile n'a point retenu l'effusion de mon cœur ; il s'est ouvert sans peine : un court récit des événemens qui m'ont réduite à vivre auprès de madame de Moncenai, a dévoilé mon sort aux yeux de madame de Monglas ; je n'ai pas rougi devant elle d'être infortunée : plus humiliée des propositions du marquis de Terville que de ma pauvreté, j'hésitois à lui montrer cette insolente lettre. En la remettant entre ses mains, je l'ai priée d'engager madame la Comtesse à me laisser sortir à l'instant, sans m'obliger à m'expliquer sur les motifs de ma prompte retraite.

J'obtiendrai facilement cette grâce de ma tante, m'a-t-elle dit d'un ton caressant ; mais, ma chère Sophie, en quittant sa maison, il faut venir habiter la mienne. Je me trouve heureuse de pouvoir vous offrir un asile, vous mettre à l'abri des dangers où votre situation, votre jeunesse et votre beauté vous exposent ; comme vous, j'ai connu le malheur de n'intéresser personne ; indifférente à

mes parens, destinée à la vie monastique, la tristesse habituelle de mon cœur l'a rendu sensible à la compassion. Le temps où je souhaitois en inspirer, m'est toujours présent, et l'homme respectable, dont la bienveillance changea mon sort, dont la main libérale m'a comblée de faveurs, se plaît à me voir répandre mon bonheur sur tous les objets dignes de le partager. Venez augmenter ma félicité; le plaisir de vous voir paisible, contente, en redoublera les charmes; vous trouverez un protecteur, un père, dans M. de Monglas, une sœur, une attentive amie dans son heureuse femme.

Ah! quel sentiment agitoit mon cœur pendant que madame de Monglas me parloit, me pressoit de lui répondre! il me sembloit entendre encore les douces inflexions de la voix de madame d'Auterive; je reconnoissois sa bonté dans celle de la jeune Marquise, la même candeur brilloit sur son front. Surprise, attendrie, pénétrée, ma vive émotion ne me permettoit pas de m'exprimer. J'inondois de

mes pleurs ses mains qui serroient les miennes. J'accepte votre généreuse invitation, Madame, je l'accepte sans hésiter, lui répétois-je avec ardeur ; pardonnez si mes larmes sont le premier témoignage de ma reconnoissance : souffrez..... Elle m'a interrompue, et m'embrassant plusieurs fois : C'est moi, ma chère amie, c'est moi qui vous devrai de la reconnoissance, m'a-t-elle dit ; depuis mon heureux mariage je désire une compagne de mon âge, dont le caractère et les principes puissent convenir à M. de Monglas, ne point troubler l'ordre établi dans sa maison, et se prêter aux amusemens de son goût. Notre rencontre est un nouveau bienfait du hasard qui me favorise : après le plaisir de vous retrouver brillante et fortunée, je ne pouvois souhaiter que l'avantage de vous être utile. Je laisse à Cécile le soin de vous faire connoître M. de Monglas ; elle est instruite de tout ce qui nous concerne l'un et l'autre ; mais l'heure me presse, a-t-elle ajouté, en se levant ; je vais vous demander à ma tante.

Comme son fils attend de M. de Monglas un service important, je suis sûre de la trouver complaisante. Le marquis de Terville vient à Versailles avec moi ; il y restera plusieurs jours : demain je ramenerai M. de Monglas. Sans douter de son consentement, je dois le prévenir sur mes intentions : dimanche au soir tenez-vous prête, ma chère amie, je viendrai vous prendre, et vers la fin de la semaine nous partirons pour Malzais, une terre charmante, où nous devons passer une partie de l'été. En vain j'ai voulu parler de sa bonté, des sentimens qu'elle excitoit dans mon ame, elle m'a toujours interrompue par de douces caresses ; et me disant adieu, m'embrassant avec une tendresse inexprimable, après m'avoir recommandée aux soins de Cécile, elle est rentrée chez madame de Terville.

Je me suis retirée dans ma chambre ; je voulois vous écrire à l'instant, mais j'étois trop émue.

Hortence, ma chère Hortence, quel

heureux destin m'a offerte aux yeux de madame de Monglas ! comment a-t-elle conservé le souvenir d'une légère attention effacée de ma mémoire depuis près de trois années ? — Vous ai-je dit qu'elle m'a parlé de vous ; qu'elle vous aime encore ? — Mais il est bien tard. J'ai retenu long-temps Cécile, je voulois apprendre d'elle les particularités de la fortune de madame de Monglas : elle m'a confié que la comtesse de Terville les lui avoit fait écrire pour une de ses amies alors absente, et m'a promis une copie de son petit cahier. Je lui ai demandé la permission de l'insérer dans ma lettre, et je l'ai obtenue sous le sceau du secret. Il est bien juste de faire connoître les protecteurs que le ciel envoie au secours de votre amie.

A dix heures du matin.

Madame de Terville consent à me laisser aller chez madame de Monglas ; j'avois oublié de vous le dire. Voilà le ca-

hier de Cécile, vous me le renverrez quand vous l'aurez lu. Adieu, ma chère, partagez ma joie et mes espérances.

Cahier de Cécile.

Le marquis de Monglas, né avec une grande fortune, se trouva doué par la nature de ces heureuses dispositions qui conduisent à ne pas regarder la richesse comme un avantage capable de suppléer à ceux que l'on peut tirer de l'étude et de la réflexion. Maître de lui-même, après avoir consacré vingt années au service de son prince, il voulut jouir du reste de sa vie. Guerrier dans sa jeunesse, philosophe sur son retour, le désir de voir, d'apprendre, de perfectionner son goût, d'étendre ses connoissances, lui firent quitter la France, visiter les différentes cours de l'Europe, traverser les mers, parcourir des contrées barbares, pénétrer par-tout où l'avide intérêt osa se frayer un chemin, prodiguer le sang de tant de malheureux, pour ajouter au

superflu des riches, et faire sentir aux pauvres de nouvelles privations.

Dix-huit années s'écoulèrent pendant ses voyages ; il approchoit de sa soixantième, quand il revit les côtes de la France. En les apercevant, il soupira : le temps devoit lui avoir enlevé des amis ; le peu d'espoir de retrouver les plus chers à son cœur, lui faisoit craindre l'instant de son arrivée à Paris ; mais il eut le bonheur de se revoir au milieu de ceux qu'il préféroit ; de ce nombre étoit le comte d'Alby, frère de madame de Terville, ancien compagnon des études, des campagnes du Marquis, des amusemens de sa jeunesse, et l'objet de sa constante amitié.

Marié depuis l'absence de M. de Monglas, le Comte, devenu père de plusieurs enfans, occupé de soins, de projets ambitieux, n'offroit plus à son ami, paisible et désintéressé, les agrémens de leur première intimité. Mais l'extrême indulgence du Marquis, sa douceur naturelle le portoient à se prêter aisément

à tous les caractères. Le changement de son ami ne l'éloigna point de lui. On étoit alors au commencement de l'automne, le Comte partoit avec toute sa famille pour Chazel, une de ses terres, où il se plaisoit : M. de Monglas promit d'aller l'y joindre, quand il auroit rempli des devoirs indispensables, et donné un peu de temps à l'arrangement de ses affaires.

Comme il avoit voyagé sans suite et vécu sans éclat, plus des deux tiers de ses revenus s'étoient accumulés pendant ses courses. Il pouvoit augmenter ses domaines ; mais son goût ne le portoit pas à les étendre ; il destinoit ses épargnes à des usages plus satisfaisans pour un cœur sensible et généreux. Après un mois de séjour à Paris, il partit avec le dessein de passer une semaine ou deux à Chazel ; mais il se trouva retenu chez le comte d'Alby par le mouvement d'une tendre compassion, et par le désir de soustraire une jeune infortunée au triste sort que ses parens lui préparoient.

Trois fils et une seule fille composoient la famille du Comte. Un de ses fils, que le seul avantage d'être né le premier, distinguoit des autres, remplissoit tout le cœur de son père, lui faisoit oublier qu'il devoit à ses cadets la même éducation et la même tendresse. L'un dans l'ordre de Malthe, l'autre destiné à l'église, portoient déjà les marques du sacrifice qu'exigeoit d'eux la fortune de leur aîné. Henriette d'Alby, à peine sortie de l'enfance, douce, sensible, douée de mille agrémens, de mille qualités aimables, devoit ensevelir sa jeunesse et ses charmes à l'abbaye de Panthemont. Elevée dans cette maison, elle ne connoissoit pas assez le monde pour sentir tout le poids des engagemens qu'on la forçoit de prendre; cependant elle obéissoit à regret. Négligée, presqu'étrangère à toute sa famille, les rares et courtes visites de sa mère, de ses parentes, se passoient en représentations sur la nécessité de céder aux désirs de son père; chaque jour on l'en pressoit plus vive-

ment, et son malheur paroissoit inévitable.

Déterminée enfin à subir sa triste destinée, mademoiselle d'Alby demanda avec instance à vivre un peu de temps chez son père. Elle ne voulut point entrer au noviciat, avant d'avoir obtenu cette légère faveur ; on la lui refusa longtemps ; mais un heureux hasard présidant à sa fortune, inspira de la complaisance à ses parens au moment où ils partoient pour Chazel : ils consentirent à l'y mener. Ce voyage lui préparoit des chaînes moins pesantes, un assujettissement moins austère, des liens que les seuls sentimens de la reconnoissance et de l'amitié devoient serrer.

M. de Monglas vit avec douleur les dispositions du comte d'Alby sur ses enfans ; il ne put observer, sans indignation, la cruelle différence qu'un père osoit mettre entre des créatures confiées par la providence, par les conventions humaines, à ses soins, à cette équitable impartialité dont la nature doit avoir

placé la source au fond d'un cœur paternel. Il connoissoit trop les hommes pour s'étonner de leur inconséquence habituelle ; il savoit combien leurs mœurs et leurs principes se contrarient ; par un mélange de sagesse et d'erreurs, ces hommes capables de dicter de justes lois, le sont aussi d'admettre des usages qui les violent sans cesse.

M. de Monglas remarqua la profonde mélancolie de mademoiselle d'Alby ; il en fut touché : la liberté de la campagne lui donnant de fréquentes occasions de l'entretenir, il découvrit en elle des qualités rares ; chaque jour il la plaignit davantage : sa jeunesse, les grâces de sa personne, la candeur de son ame, la noble simplicité de ses expressions, la confiance qu'elle lui montra, son respect pour des parens sévères dont la dureté faisoit couler ses larmes, des plaintes ménagées, augmentoient à tout moment l'intérêt que le Marquis commençoit à prendre au sort d'une fille aimable et malheureuse. Un naturel sensible avoit souvent

livré son cœur aux charmes séduisans d'une passion dont son âge et beaucoup d'application à l'étude le rendoient alors peu susceptible; mais s'il ne cherchoit plus les femmes avec cette ardeur que l'espoir d'être heureux par elles anime, entretient, il les chérissoit toujours, préféroit leur amitié à celle de son propre sexe, et rioit des vaines déclamations de ces philosophes maussades, qui ont osé les nommer l'écueil de la sagesse et de la tranquillité.

Une tendre pitié n'étoit jamais un mouvement passager, encore moins un sentiment infructueux dans l'ame généreuse de M. de Monglas; en plaignant mademoiselle d'Alby, il s'occupoit des moyens de la rendre indépendante et heureuse : il s'en offrit plusieurs à son esprit, mais aucun sans une sorte de difficulté dans leur exécution; il craignoit de blesser son ami; la fierté du père d'Henriette pouvoit s'opposer à ses desseins; l'orgueil gêne souvent la bienfaisance; le Marquis n'avoit point de parent

à proposer pour elle ; absent depuis tant d'années, il ne connoissoit personne dont il pût faciliter la recherche par des arrangemens aisés à prendre quand on est riche et libéral. Cependant la saison s'avançoit, Henriette devoit bientôt retourner au couvent ; l'esprit rempli du désir de l'obliger, M. de Monglas s'arrêta enfin au seul projet que peu de temps auparavant il se croyoit sûr de ne jamais former. Il eut d'abord la pensée de le communiquer au comte d'Alby, mais une attention délicate lui persuada de consulter Henriette : il voulut s'assurer des dispositions de son esprit, et ne rien entreprendre sans savoir si elle approuveroit ce projet. Il étoit si avantageux à sa famille, qu'un père violent, absolu, employeroit peut-être à la retenir dans le monde la même autorité dont il abusoit pour la bannir de la société.

Un soir que la jeune Henriette, d'une terrasse d'où l'on découvroit la mer, admiroit la beauté du soleil couchant, M. de Monglas, après un entretien as-

sez indifférent, l'éloigna un peu des femmes de sa mère, et parlant assez bas pour être entendu d'elle seule : Oserai-je vous montrer, Mademoiselle, lui dit-il, combien votre sort m'intéresse, combien je suis touché de la position fâcheuse où vous êtes? Depuis long-temps je songe à vous affranchir d'une contrainte pénible, à vous rendre au monde, à vous-même. Pourquoi des idées reçues, l'usage, les bienséances, me forcent-elles à vous présenter un lien, quand je voudrois seulement rompre les vôtres? Je l'avoue, ce lien ne vous procureroit pas tous les plaisirs qu'à votre âge il est naturel de se promettre en changeant d'état; mais il vous laisseroit l'avantage de ne pas prononcer le vœu d'une éternelle retraite, et l'espérance de recouvrer un jour la liberté dont on veut vous priver pour jamais.

Une extrême rougeur se répandit sur le visage de mademoiselle d'Alby; elle parut surprise, interdite, baissa les yeux; accoutumée à regarder son sort

comme inévitable, elle n'osoit livrer son cœur au premier rayon d'espoir dont il eût encore été flatté. Pressée de répondre, elle hésita, elle soupira ; et d'un ton timide, inquiet : Croyez-vous, Monsieur, demanda-t-elle au Marquis, croyez-vous pouvoir changer les dispositions de mon père ?

Oui, Mademoiselle, reprit M. de Monglas, si les miennes ne vous révoltent pas. Ma fortune et son amitié m'assurent d'un prompt consentement de sa part ; je l'aurois demandé, je l'aurois obtenu ; mais j'ai douté du vôtre. Que viens-je vous offrir, mon aimable Henriette ? Un destin rigoureux vous réduit au choix de deux états ; l'un est terrible, et l'autre peu satisfaisant : une retraite austère, éternelle, ou la main d'un vieillard que son âge et son goût éloignent de ces vains amusemens dont la jeunesse est avide. La liberté, l'aisance et la paix, voilà les seuls biens qu'il est en mon pouvoir de vous promettre et de vous donner. Un petit nombre d'hommes sensés,

de femmes décentes, composeront votre société; dans ce cercle étroit, mais choisi, maîtresse de cultiver les dons que vous tenez de la nature, d'étendre vos connoissances, d'en acquérir d'utiles, vous passerez les années que l'on consacre ordinairement aux plaisirs, à vous préparer pour ce temps de la vie, où cessant de les goûter, ceux qu'ils séduisoient ne trouvent rien en eux-mêmes capable d'en remplacer la perte, d'occuper les momens qu'ils employoient à les chercher, souvent à les attendre, et rarement à les sentir.

Je ne connois pas ces plaisirs dont vous parlez, dit Henriette; mais si mon père m'accordoit la faveur de vivre dans sa maison, les amusemens qu'elle peut m'offrir suffiroient à mon bonheur; et si je changeois d'état, je n'en souhaiterois pas d'une espèce différente. Eh bien, Mademoiselle, reprit M. de Monglas, je puis donc me flatter de vous voir heureuse, c'est le plus ardent de mes vœux; ma conduite vous prouvera combien il est

désintéressé. Daignez régler mes démarches, me donner vos ordres : parlerai-je, Mademoiselle ? ou vous laisserai-je le temps d'examiner ma proposition, de vous consulter, de déterminer le choix qu'il vous paroîtra convenable de faire ?

La volonté d'Henriette étoit déjà fixée. Son extrême répugnance pour la vie monastique ne lui permettoit pas de réfléchir sur l'âge du Marquis ; son éducation et l'innocence de ses pensées voiloient à ses yeux les inconvéniens d'une union si disproportionnée ; sa réponse modeste, mais décisive, assura M. de Monglas de son consentement et de sa reconnoissance. Dès le soir même, appelée dans le cabinet de son père, elle y reçut avec joie l'ordre de se préparer à donner sa main au marquis de Monglas ; la cérémonie de leur mariage fut annoncée pour le commencement de la semaine suivante.

Madame de Terville, et deux autres parentès du comte d'Alby arrivèrent à Chazel au moment où il conduisoit sa

fille à la chapelle du château. Ces dames, surprises et charmées d'un événement qui leur annonçoit une journée amusante, s'empressèrent à féliciter Henriette, et la suivirent à l'autel. Malgré la différence de leur âge, M. de Monglas et sa jeune épouse n'offrirent point un spectacle ridicule aux yeux du petit nombre de témoins présens à leur union.

Le Marquis assez grand, parfaitement bien fait, joignoit à la noblesse de sa figure des traits doux et réguliers. L'égalité de son humeur, une vie simple, uniforme, une conduite sage les conservoient dans toute leur beauté. On n'apercevoit point sur son visage cet affaissement de la nature, dont les traces prématurées se gravent de si bonne heure sur le front de ces jeunes imprudens qui, avant d'avoir atteint le temps où l'on commence à jouir de la vie, paroissent déjà sur le déclin de leurs jours. Les regards du Marquis, fixés sur l'aimable fille qui devenoit sa compagne, exprimoient cette joie vive et pure qu'ins-

pire le plaisir d'obliger. Mademoiselle d'Alby montroit cet air attendri que donne la reconnoissance. Ce sentiment émeut délicieusement le cœur dans l'âge heureux où l'orgueil ne l'étouffe point, où l'on ne sait point encore diminuer le prix des grâces reçues par d'humiliantes réflexions ou par un rigide examen des motifs de la bienfaisance dont on est devenu l'objet.

Des amusemens champêtres et gais remplirent une partie du jour ; mais vers le soir une sombre tristesse se répandit sur le visage de la jeune Marquise ; elle s'étoit promenée seule avec madame de Neuillant, une des parentes de son père, arrivée le matin. Cette dame, veuve depuis six mois d'un vieux militaire, infirme, impérieux dans ses volontés, d'un naturel amoureux, jaloux et bizarre, avoit acheté, par huit années d'ennui, de chagrin et de contrainte, la fortune dont elle jouissoit. Plus sensible que prudente, elle ne put se défendre de plaindre madame de Monglas, de lui

laisser voir une inquiète compassion sur son sort à venir. Elle éleva la crainte et la curiosité de cette jeune personne, et fut assez indiscrète pour augmenter l'une en satisfaisant l'autre. Des détails trop circonstanciés troublèrent la Marquise; tous les biens dont elle s'étoit crue prête à jouir dans le monde, disparurent à ses yeux; un triste assujettissement, ses suites fâcheuses, de continuelles importunités, d'inévitables querelles, d'odieux soupçons, plus de repos, plus de tranquillité : quelle affreuse perspective! pourquoi l'offroit-on si tard à sa vue? Elle se repentit, pleura, s'affligea sans modération; chaque instant redoubloit sa terreur. Madame d'Alby et madame de Terville ne purent dissiper son effroi; et quand elles la conduisirent à la chambre nuptiale, leurs efforts pour calmer son esprit agité ne parvinrent qu'à lui arracher une promesse de se contraindre, de renfermer sa douleur, de ne pas révolter M. de Monglas en lui montrant d'inutiles et d'offensans regrets.

de la rendre agréable et pour vous et pour moi; daignez semer quelques fleurs sur l'hiver de ma vie ; traitez avec égard un homme capable de vous préférer à lui-même, de vous épargner d'importunes preuves de tendresse; de résister à la séduction de ses sens, d'étouffer près de vous un feu, d'autant plus ardent peut-être, qu'il est plus prêt à s'éteindre. Oui, ma chère Henriette, je vous sacrifie mes désirs; dès cet instant je prends pour vous des sentimens vraiment paternels, et je me sens heureux par la certitude qu'ils vous imposeront des devoirs moins gênans, des obligations plus faciles à remplir, et qu'ils éloigneront à jamais d'entre nous la mésintelligence et le dégoût.

Plus les confidences de madame de Neuillant alarmoient Henriette, lui faisoient paroître son époux redoutable, plus un langage si capable d'en effacer la triste impression, excitoit en elle une agréable surprise : attendrie, charmée, des larmes de consolation et de joie inon-

doient son visage et son sein. Vous, mon père, vous, mon ami, vous, Monsieur! répétoit-elle; et se jetant dans les bras de M. de Monglas, le serrant avec transport: Ah! s'écria-t-elle, puissent mes soins, mon attentive amitié, mon respect, ma reconnoissance, faire passer à chaque instant dans l'ame de mon généreux ami le plaisir dont sa bonté vient de pénétrer la mienne.

Pendant le reste de la nuit, M. de Monglas instruisit la Marquise du plan de vie qu'il s'étoit tracé. Tous les amusemens où l'honnêteté, le calme et la décence président, entroient dans ce plan formé pour leur commun bonheur. Il lui fit comprendre avec ménagement, avec délicatesse, combien elle devoit craindre d'exposer au ridicule un homme qui, sans l'attrait d'un plaisir passager, sans passion, sans intérêt, lui confioit le pouvoir de le punir d'une démarche où l'estime et l'amitié venoient de l'engager.

Madame de Monglas garda le silence,

Son embarras et sa rougeur ne lui permirent pas de répondre ; mais ses regards expressifs assurèrent le Marquis qu'elle l'avoit entendu. Ils se séparèrent contens l'un de l'autre, et l'air satisfait d'Henriette surprit le lendemain sa mère inquiète des dispositions où elle lui paroissoit la veille. Cette dame craignoit que M. de Monglas n'eût à se plaindre d'un éloignement déclaré si tard, qu'il ne montrât du regret des avantages faits à la famille où il venoit d'entrer, et ne se repentît douloureusement de ses nobles procédés pour une ingrate.

Madame de Monglas lui rendit un compte fidèle de ce qui s'étoit passé la nuit. La Comtesse admira la conduite du Marquis, elle la confia tout de suite à madame de Terville. Après un mois de séjour à Chazel, les deux époux revinrent à Paris, et plus madame de Terville examine sa nièce, plus elle la trouve charmée de son sort.

De Cécile à mademoiselle de Canteleu.

L'intérêt de votre amie doit vous faire désirer, Mademoiselle, de connoître l'intérieur d'une maison où son heureux destin lui prépare un asile. J'ajouterai donc à ce récit, écrit à mon arrivée de Chazel, où j'avois suivi madame de Terville, un détail succinct de ce qui peut exciter votre curiosité sur deux personnes aussi respectables par leur caractère, que distinguées par les avantages de la naissance et de la fortune.

Si l'éloignement du monde, le peu de connoissance de ses usages et de ses plaisirs, rendoient le séjour de Chazel agréable aux yeux de mademoiselle d'Alby, accoutumée à plus de retraite et d'uniformité, les amusemens que lui offrit la maison de son mari, eurent pour madame de Monglas un attrait bien vif. Le Marquis aimoit la musique, et donnoit souvent des concerts. Prompte à se con-

former à ses goûts, la Marquise prit des maîtres, se perfectionna dans l'art de marier les accens d'une voix flatteuse au son de la harpe et du clavecin. Une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages de toutes les nations de l'Europe, lui fit naître le désir d'apprendre plusieurs langues. Cette étude remplit une partie de son temps, lui donna de nouvelles idées, écarta toutes celles qui pouvoient altérer son bonheur, entretint sa joie et sa tranquillité. Plus on occupe son esprit, moins on sent le dangereux besoin d'occuper son cœur.

Madame de Monglas mariée depuis plus de deux ans, vit aujourd'hui comme elle vivoit dans les premiers momens de son union avec le Marquis. Elle n'a point une maison ouverte, où le rang et la fortune admettent indifféremment une foule importune; on ne voit point à sa toilette un essaim désœuvré de ces hommes inutiles et malheureux, qui le matin comptent avec ennui les heures du jour, s'ef-

fraient de leur nombre, en emploient deux à songer comment ils perdront les autres.

Levée de bonne heure, la Marquise étudie jusqu'à midi; elle s'habille ensuite; à une heure et demie l'entrée de son appartement est libre; sa famille, les restes éloignés de celle de M. de Monglas, des amis d'un mérite reconnu, peuvent s'y présenter, sûrs d'une agréable réception. Le soin de faire les honneurs d'une table délicate où la gaieté s'assied avec elle, un jeu modéré, le spectacle, les devoirs qu'impose la société, remplissent ses momens et les promesses de M. de Monglas : il s'étoit engagé à lui procurer des plaisirs tranquilles ; il les a tous rassemblés autour d'elle : son cœur sait en apprécier les charmes ; elle en jouit sans aucun mélange d'amertume.

Pour connoître tout l'agrément de sa situation, pour comprendre combien elle est heureuse, il faut, comme la marquise de Monglas, conserver au milieu du monde cette innocence, cette pureté

de cœur, source véritable du calme de l'esprit, cette disposition paisible qui porte à recevoir sans cesse les douces impressions de la joie.

Les femmes, nées sensibles, mais élevées à modérer leurs désirs, ne sentiroient jamais une partie des peines de la vie, si la seule amitié les lioit à ce sexe violent, emporté, qui s'efforce cruellement de faire passer dans notre sein les passions tumultueuses dont il est agité. Foibles, tendres, trop compatissantes, en voulant calmer ces passions, nous les partageons; elles détruisent notre repos, notre bonheur; le trouble, l'inquiétude, la douleur et le regret s'introduisent avec elles au fond de notre cœur. Puisse un heureux destin en garantir les deux charmantes amies dont je désire ardemment la paix et la tranquillité!

XXXe. LETTRE.

Non, mon aimable Hortence, rien ne sauroit affoiblir vos droits sur un cœur

accoutumé à vous chérir : qui, moi ? je vous *négligerois*, je ne *trouverois plus le temps de vous écrire* ? Ah ! tous les momens dont je pourrai disposer seront employés à vous donner des preuves de ma constante amitié. La *reconnoissance va m'attacher sans doute* à madame de Monglas ; mais ce juste sentiment n'effacera point de mon souvenir ceux que je dois à ma première amie. Vous ne perdrez point ce *titre*, et je me plairai toujours à vous le conserver.

Vous avez raison de le penser ; j'ai quitté l'hôtel de Terville avec une extrême satisfaction. Cependant la Comtesse m'a très-bien traitée. La crainte du retour de son fils, le désir de ne plus voir M. de Moncenai, m'engagèrent à feindre une indisposition ; Cécile obtint pour moi la permission de rester dans ma chambre. Dimanche matin, étant sortie, on m'avertit, quand je rentrai, que madame de Terville me demandoit. J'allai tout de suite à son appartement ; je la trouvai seule avec sa fille ; elle me fit asseoir,

prit un air riant, un ton badin, me gronda d'avoir caché ma naissance, mes talens, *tout ce qui me distinguoit de l'état où je voulois paroître.* Je rougis, je n'osai répondre ; il ne me convenoit ni de détruire, ni de confirmer les idées que madame de Monglas croyoit sans doute devoir donner de celle dont elle alloit faire sa compagne. Heureusement une visite interrompit cette embarrassante conversation ; je me levai dans le dessein de me retirer, la Comtesse me retint : un instant après, le maître-d'hôtel parut, je voulus sortir, elle saisit ma main, m'obligea de la suivre, et me pria de prendre à sa table une place que j'y aurois *occupée plutôt*, si je m'étois *fait connoître.* Pendant le repas, elle m'adressa mille complimens flatteurs ; elle sembloit me voir pour la première fois. Tant d'éloges prodigués à l'amie de madame de Monglas, des remarques si tardives m'auroient appris, si j'avois pu l'ignorer, combien ce qui nous attire des égards, nous est souvent étranger.

Les caresses de madame de Terville n'ont point excité ma sensibilité ; je me suis éloignée sans peine de madame de Moncenai, mais je regrette Cécile. Nous ne nous sommes point séparées sans répandre des larmes ; ma confiance n'a pas attiré la sienne, et j'ai craint d'être indiscrète en la pressant de me l'accorder.

Prévenue par elle sur le caractère de M. de Monglas, j'espérois une favorable réception, mais je ne m'attendois pas à l'accueil qu'il a daigné me faire. En vérité, ma chère, il ne m'a point vue entrer chez lui comme une jeune personne qui venoit implorer son assistance, se mettre sous sa protection, mais comme une proche parente, élevée loin de ses yeux, dont il auroit long-temps souhaité la présence : il ne m'a point montré de la pitié : il ne m'a pas promis ses secours ; il sembloit craindre de me laisser voir qu'il étoit instruit de mon infortune. La joie brilloit sur le front de sa charmante compagne : l'un et l'autre s'empressent à prévenir mes désirs ; leurs attentions s'é-

tendent sur les moindres objets, leurs soins affectueux me replacent dans la situation où vous me laissâtes : tous les biens dont j'ai senti la privation, me sont rendus ; je devrois être tranquille, contente, heureuse ! mais cette position, si semblable en apparence à mon premier état, n'est pourtant pas la même. Ah ! ma chère ! je suis changée, et tout est changé pour moi.

Avant la mort de madame d'Auterive je ne connoissois pas le sentiment de la douleur ; je n'avois jamais fait une triste réflexion, jamais porté ma pensée sur un effrayant avenir ; je me croyois née pour posséder, pour conserver les avantages dont je jouissois ; j'ignorois que pauvre, abandonnée avant de voir le jour, mon existence même m'imposoit déjà des obligations. — Ne m'accusez point de troubler mon bonheur par le mouvement de cette fierté, trop souvent reprochée ; je me haïrois si les bienfaits de deux personnes respectables m'abaissoient un seul moment à mes yeux. Leurs bontés me

touchent, me pénètrent; elles ne *blessent point mon orgueil;* croyez-le, Hortence, mon cœur est tendre, il est reconnoissant, je sens tout le prix des faveurs dont on me comble; mais le chagrin a laissé de si profondes traces au fond de mon ame, je suis devenue si inquiète; j'ai si bien pris l'habitude de m'affliger, des idées si sombres entretiennent ma mélancolie, que je n'espère point recouvrer cette tranquillité, qui nous dispose à chercher les amusemens, à les goûter, à nous en faire des plaisirs.

M. de Germeuil m'annonce son retour à Paris. Il doit s'arrêter sur la route à la terre d'un parent, où sa mère a promis de passer deux ou trois jours. Par un bizarre arrangement du hasard, je partirai peut-être pour Malzais à l'instant où il arrivera. Cette contrariété dans ses désirs, dans les miens. — Mais pourquoi souhaiter de le voir? qu'ai-je a lui dire? d'où vient suis-je si sensible à ce petit événement? je crains qu'il ne lui cause de la peine. Hier je lui écrivois,

je l'instruisois des bontés de madame de Monglas ; mais en relisant sa dernière lettre, une de ses expressions m'a fâchée, m'a fait déchirer cette réponse commencée. Malgré ses qualités aimables, l'extrême générosité de son cœur, M. de Germeuil n'est pas exempt d'une partie des défauts de son sexe ; tant d'impétuosité, une volonté si décidée, une si cruelle habitude de mal interpréter mes sentimens ! En vérité, je pourrois me plaindre de lui. Mon amitié ne le satisfait point ; la sienne est pour moi la source de mille inquiétudes, d'une continuelle agitation : est-il possible que je m'obstine à l'entretenir ? Je ne veux pas lui écrire : il apprendra par Pauline où je suis ; tranquille sur mon sort, peut-être cesserat-il de s'occuper de moi.

Mon séjour à Malzais ne ralentira point notre correspondance ; j'y recevrai vos lettres deux fois la semaine. Adieu, ma chère, l'heure du concert approche : madame de Monglas m'a priée de tenir sa place au clavecin. Je me trouve heu-

reuse de posséder des talens qu'elle aime, de parler les langues dont l'étude l'amuse : que ne dois-je pas à madame d'Auterive, au soin qu'elle daigna prendre de mon éducation ? Chaque jour, chaque instant la rappelle à mon cœur ; dans tous les temps de ma vie je chérirai, je révérerai sa mémoire. Mais éloignons, s'il se peut, ce souvenir trop attendrissant, je dois paroître contente, et je devrois l'être. Adieu, en arrivant à Malzais mon premier soin sera de vous écrire.

XXXIe. LETTRE.

Pourquoi me croyez-vous *sévère*, ma chère amie ? pourquoi *n'osez-vous* me laisser lire *dans un cœur foible?* Je vous *ai refusé l'aveu de mon penchant* pour M. de Germeuil ? Refusé ! ce reproche me touche ; non, je ne le mérite pas. Je vous ai traitée comme moi-même ; et si mes sentimens peuvent se nommer un *tendre penchant*, sans être coupable d'une

réserve dont l'amitié seroit blessée, *mon obstination à le nier* est simplement la suite de ma propre illusion.

Eh ! d'où vient *ma courageuse résistance* vous engageroit-elle à *combattre* votre inclination, à vous *efforcer d'en triompher* ? Notre position dans le monde est trop différente pour que mon exemple règle votre conduite. Quand la perte de ce long procès vous réduiroit à la plus étroite médiocrité, il vous resteroit une foule d'avantages dont je suis privée. Née de parens nobles, alliée à d'illustres maisons, mademoiselle de Canteleu n'aura jamais les mêmes raisons *d'étouffer le penchant de son cœur*. Ouvrez-moi donc ce cœur, mon aimable, ma chère amie; et s'il est *foible*, soyez sûre de toute l'indulgence du mien.

Nous sommes à Malzais depuis six jours : Monsieur et madame de Monglas ont été reçus dans cette belle et vaste terre comme des maîtres bienfaisans, dont le retour désiré ramène l'abondance et la joie. Il espèrent jouir pendant le reste de

l'été, du plaisir d'être libres et paisibles ici : mais les frères de madame de Monglas, la marquise d'Alairac, le comte de Montalaire, ses filles, madame de Moluçon, sa sœur, et deux ou trois autres personnes sont attendues vers la fin du mois prochain.

Un Anglais, que sa santé, je crois, oblige de passer une partie de l'année en France, vint hier prendre possession d'un pavillon, solitaire et charmant, élevé exprès pour lui entre quatre bouquets de bois qui en dérobent la vue. Il se nomme mylord Lindsey. Depuis longtemps le Marquis et lui se connoissent : ils se rencontrèrent à Constantinople, et voyagèrent ensemble pendant huit années. Malgré la différence de leur âge, une parfaite conformité de principes leur fit contracter une sincère amitié. Mylord est bien plus jeune que M. de Monglas : il est sérieux, doux et mélancolique. La demeure habituelle de cet étranger, quand il séjourne en France, est à trois lieues du château de Malzais. C'est une maison

isolée, dont les dehors ont peu d'apparence ; les jardins en sont magnifiques, et sans cesse on travaille à les embellir ; mais personne n'y est admis : on ignoreroit que cette terre est habitée, si les libéralités de Mylord, répandues autour de sa retraite, n'y faisoient sentir sa présence. Sa bonté le rend cher et respectable, même à ceux qui blâment son éloignement pour la société.

Si j'étois vaine, je serois assez mortifiée de l'impression que j'ai faite sur lui. Ma vue lui a causé de la surprise, de l'émotion, et presque de la terreur. Ces mouvemens ont été très-marqués, rien de flatteur ne s'y mêloit ; au contraire, il sembloit affecté d'un sentiment pénible en me regardant, et pourtant il me regardoit toujours. Madame de Monglas, qui voit pour la première fois cet ami de son mari, s'est aperçue de cette singularité ; elle a plaisanté tout le soir sur cet effet bizarre *de mes charmes*. Je ne sais d'où vient je m'en suis fort occupée. Je me trouve portée à estimer cet étranger ;

son air noble, majestueux, m'inspire une sorte de respect; je ne voudrois pas ressembler à une personne haïe de lui, je voudrois encore moins lui rappeler des souvenirs affligeans. M. de Monglas l'a toujours vu pénétré d'une douleur secrète, d'une tristesse profonde; mais comme Mylord sembloit s'efforcer de la lui cacher, il n'osa jamais l'interroger sur sa cause.

Je n'ai point de lettres de M. de Germeuil; son silence m'étonne. Pauline m'écrit qu'il n'est point encore arrivé; on l'attend incessamment, dit-elle; peut-être devois-je lui répondre, l'instruire de l'heureux changement de ma situation: mon procédé est impoli, il est dur, il mettra M. de Germeuil en droit de me faire de justes reproches; mais il est si accoutumé à se plaindre, à se fâcher, qu'en lui écrivant je n'aurois pas évité la querelle que j'attends. En vérité, je n'ouvre jamais ses lettres sans crainte, et le cœur me bat en songeant combien il va désapprouver ma conduite, et blâmer

la préférence que j'ai donnée aux offres de madame de Monglas, sans examiner si l'exacte décence me permettoit d'accepter les siennes.

Adieu, ma chère, on m'avertit que la poste va partir; il me reste à peine le temps de vous assurer que jamais je ne changerai pour vous.

XXXIIe. LETTRE.

Ah! de quel trait mon cœur vient d'être blessé, ma chère Hortence! saviez-vous, n'osiez-vous m'apprendre le mariage de mademoiselle de Sauve? Sa mère en fait part à M. de Monglas, madame de Terville le lui écrit aussi. Lundi dernier le contrat fut signé; elle se marie à la campagne: j'ignore le reste. Mon saisissement ne m'a pas permis d'écouter la lecture de ces lettres; dès les premiers mots, je me suis hâtée de sortir du salon; j'ai eu peine à monter l'escalier, à regagner mon appartement; tremblante, troublée, sans

mouvement, sans respiration, je suis tombée sur un siége, j'ai perdu l'usage de tous mes sens.

Virginie, une fille qui me sert, entrée par hasard dans ma chambre, me voyant pâle, les yeux fermés, me trouvant froide, inanimée, a crié, sonné, appelé; en un instant sa voix a rassemblé dix personnes autour de moi. Au bruit de cet accident, mes sensibles amis sont accourus à mon secours : les soins empressés de M. de Monglas, les caresses de la Marquise, leurs regards inquiets, leurs tendres questions m'ont vivement touchée, mes pleurs se sont ouvert un passage; on a traité de vapeurs occasionnées par un long chagrin l'anéantissement où l'on venoit de me voir, et l'abondance de mes larmes a paru la suite et la fin de cet accès de tristesse.

Madame de Monglas m'a fait mettre au lit; pour la contenter, j'y suis restée tout le soir. Il est minuit, elle vient de se retirer; j'ai renvoyé Virginie; je me suis levée sans bruit : je vous écris; j'ai

besoin de répandre dans votre sein l'insupportable douleur qui déchire le mien.

Mais d'où s'élève mon agitation ? quel sentiment déraisonnable m'arrache ces larmes amères ? N'ai-je pas toujours regardé mademoiselle de Sauve comme la compagne désignée de M. de Germeuil ? Mais comment, mais pourquoi me cache-t-il son mariage ? je l'ai tant de fois conjuré d'obéir à sa mère ! Ah ! devoit-il me répéter, me jurer dans toutes ses lettres que jamais, jamais il ne consentiroit.... Lui, ma chère, lui, me tromper ! Si près d'être à une autre, pouvoit-il me donner de si fortes assurances de sa tendresse, me prier avec tant d'ardeur d'approuver ses desseins, de partager ses vœux, son amour ? Bon dieu ! si, séduite par ses offres, assez vaine pour me livrer à de flatteuses espérances.... Il est consolant de ne point se reprocher une folle confiance, ou si l'on peut s'en accuser, de rougir seule et dans le secret de soi-même.

Mais quel intérêt M. de Monglas prend-

il à cet événement ? Connoît-il le marquis de Germeuil ? Mademoiselle de Sauve est-elle sa parente ou son alliée ? Ces lettres lui ont causé de la joie. Serois-je condamnée au malheur de voir arriver ici la marquise de Germeuil ? Mais je me rappelle le jour que j'instruisis madame de Monglas de ma triste aventure, elle se félicita de n'être liée avec aucun des héritiers de madame d'Auterive ; peut-être un autre s'unit à mademoiselle de Sauve. O ma chère ! serois-je assez heureuse ! Hortence, où mes pensées s'égarent-elles ? Eh ! quel avantage oserois-je me promettre du mariage de mademoiselle de Sauve avec un ami du marquis de Monglas ? La douleur qui m'oppresse est-elle excitée par une injuste jalousie ? ai-je nourri le désir de jouir d'un bien destiné à mademoiselle de Sauve ? J'ai refusé de le lui ravir, aurois-je la bassesse de le lui envier ? Ah ! qu'elle le possède, que la joie et les plaisirs soient le partage de l'heureuse compagne de M. de Germeuil ; que l'agrément, que

le bonheur marquent tous ses instans !... Non, je ne le croyois pas capable de cette inutile, de cette blâmable dissimulation : pourquoi ces prières réitérées de quitter l'hôtel de Terville, de me retirer à la campagne, ou d'entrer dans un couvent ? Eh ! que lui importe où mes jours infortunés s'écoulent, où je termine une vie agitée et malheureuse ?

Mais je cède à mon accablement ; mes yeux fatigués, appesantis, me contraignent de quitter ma plume. Je vais essayer de me calmer, de me rendre maîtresse de moi-même, pour ne pas causer de l'inquiétude à des amis qui m'honorent d'une affection si vraie. Adieu, ma chère, puissiez-vous n'éprouver jamais le tourment où nous livrent l'incertitude, et plus encore la crainte de la perdre.

XXXIIIe. LETTRE.

Tout vient de s'éclaircir, ma chère, ce n'est point M. de Germeuil, c'est.... J'ai

peine encore à me le persuader; c'est le marquis de Terville qui épouse mademoiselle de Sauve. Avant de donner une parole positive, madame de Sauve exigeoit que le jeune Marquis achetât une charge à la cour. Il s'en trouvoit une à vendre, elle lui convenoit; M. de Monglas en demanda l'agrément, l'obtint, et voulut bien prêter à la comtesse de Terville une partie de la somme nécessaire pour l'acquisition de cette charge. Ce prêt étoit le service important qui rendoit madame de Monglas si sûre de la complaisance de sa tante, quand elle voulut bien me demander à elle.

Je rougis de mes soupçons; j'ai honte de ma foiblesse, et plus encore de mon injustice. Je me repens de vous avoir communiqué mes fausses conjectures. Ai-je pu penser si mal de M. de Germeuil? oublier un instant sa noble franchise, l'aimable candeur de son ame? Un cœur tel que le sien connoît-il la feinte? Hélas! son attachement pour moi n'est que trop sincère, trop tendre,

trop constant. Où le conduira ce penchant fatal à son repos, à son bonheur? Il a refusé cette alliance désirée par sa mère, par tous les parens de mademoiselle de Sauve. Eh! mon dieu! si cette mère irritée contre lui !.... Hortence, quelle douleur de me dire, il m'aime, ses sentimens me rendent l'arbitre de son sort, et je ne puis lui causer que des peines!

Ingénieuse à me tourmenter, je m'abandonne peut-être à de frivoles craintes. Depuis mon séjour à Malzais M. de Germeuil ne m'a point écrit. Pauline a passé plusieurs fois à l'hôtel de Terville, sans y trouver de lettres pour moi. Qui l'occupe si fort à cette campagne? Il commence à me négliger; sa raison lui conseille sans doute de m'oublier, de renoncer à ses projets, de vaincre une passion si contraire à sa tranquillité. Eh! pourquoi la conserveroit-il, quand je travaille moi-même à la détruire, quand l'honneur m'engage à faire mille efforts pour me bannir de son cœur?

Madame de Monglas a reçu votre lettre

avec une extrême sensibilité ; vous verrez par son obligeante réponse combien elle se souvient de ses premières affections. Je découvre tous les jours en elle de nouvelles qualités ; elle me devient bien chère, et M. de Monglas m'inspire ce respect, cette vénération tendre et filiale que je sentois pour madame d'Auterive. L'agrément et la liberté règnent ici : la douce gaieté des maîtres de la maison se communique à tout ce qui les environne ; ils se plaisent à faire des heureux, et la fortune a mis dans leurs mains le pouvoir de suivre un penchant si noble.

Vous voulez savoir si mon aspect chagrine toujours mylord Lindsey : non, il paroît au contraire me voir avec beaucoup de plaisir. Je le rencontre souvent dans mes promenades du matin ; son entretien m'amuse et m'attache ; j'espère profiter de l'étendue de ses connoissances, pour achever des études que madame d'Auterive m'avoit fait commencer.

Je ne puis concevoir comment ce Lord, destiné par sa naissance, par des talens

distingués, à remplir les premières places dans sa patrie, s'en est banni volontairement, n'y fait encore que de rares et courts voyages ; il a vingt années de moins que M. de Monglas, est maître d'une fortune immense ; sa figure est gracieuse, sa taille parfaite ; il possède tous les biens que l'on envie. Eh ! qu'est-ce donc qui l'afflige ? Ne vous peignez mylord Lindsey ni *sombre*, ni *farouche* ; s'il a fui la société, c'est sans la haïr et sans perdre aucun des agrémens qu'elle donne. Madame de Monglas, un peu prévenue contre une nation trop souvent en guerre avec la nôtre, s'étonne de le voir attentif à lui plaire, à l'amuser, de ne point trouver en lui ces ridicules préjugés d'où s'élèvent des idées si fausses et des antipathies si réelles. Il est facile de s'apercevoir qu'il n'est point heureux, mais son extrême politesse, son esprit, sa complaisance, rendent sa mélancolie intéressante ; elle inspire le désir de l'en distraire, et jamais la crainte de s'attrister avec lui.

M. de Monglas se fait un jeu de lui laisser deviner si je suis Anglaise ou Italienne ; il se prête à ce badinage, mais assurément je ne parle pas assez bien ces deux langues pour le mettre dans le doute où il feint d'être encore.

En retardant la confidence que vous me promettez, vous redoublez mon inquiétude. Malgré *l'austérité de principes* dont vous semblez me faire un reproche, soyez bien sûre, ma chère Hortence, que mon cœur partagera tous les sentimens du vôtre.

XXXIVe. LETTRE.

Eh quoi ! ma tendre amie, vous avez pu me cacher si long-temps le secret de votre cœur ? Vous *redoutiez ma raison !* je m'en croirois bien peu, si j'étois capable d'aigrir vos chagrins par d'inutiles *représentations*. Je conçois vos peines, je les sens, je vous plains, je pleure avec vous. Mais n'est-il aucun moyen

d'adoucir, de changer une position si embarrassante, si fâcheuse? un accommodement seroit-il impossible? n'y avez-vous jamais pensé? ne pourroit-on vaincre l'obstination de votre cousine, l'entêtement du vieux comte de Melville? ne connoissez-vous personne dont le crédit, l'adresse ou l'amitié pût concilier les esprits et rapprocher les cœurs?

Mais, depuis quand le marquis de Melville est-il à Rouen? Où l'avez-vous vu? Chez qui fîtes-vous cette fatale connoissance? comment s'est-il offert assez souvent à vos regards, pour vous inspirer une tendresse si vive? Avec *tant d'assurances de son estime*, n'en auriez-vous aucune d'une distinction plus flatteuse? Vous n'êtes *point aimée!* vous, ma chère? Je ne saurois me le persuader.

Si vous ne flattez pas M. de Melville, s'il est tel que vous me le représentez, il ne peut être insensible à des charmes, à des qualités si capables de toucher un homme qui pense. Pourquoi vous *chercheroit-il?* D'où vient le *rencontreriez-*

vous sans cesse sur vos pas ? Il ne vous *dit rien ;* il *baisse les yeux ;* il *n'ose s'approcher de vous ;* il semble *vous craindre*, et vous le soupçonnez *de vous haïr :* il peut vous craindre, ma chère, mais assurément il ne vous hait pas. Les circonstances rendent sa conduite assez naturelle. Ayant tous deux les mêmes prétentions sur les biens contestés, il doit imaginer que vous le regardez comme un ennemi, comme un ardent persécuteur : tous vos vœux tendent en apparence à lui enlever sa fortune. Comment pénétreroit-il au fond de votre cœur ? Un de vous *doit indispensablement ruiner l'autre ;* triste et cruelle certitude ! Ah ! qu'il est douloureux de n'espérer de bonheur qu'en détruisant celui d'une personne dont on préfère l'intérêt à ses propres avantages.

Mais pourquoi ne profiteriez-vous pas du temps des vacances pour employer la médiation d'un ami ? Sans doute il ne vous *convient point* de paroître souhaiter un accommodement,

quand *votre union avec M. de Melville peut seule le faciliter* : j'approuve votre délicatesse. Que votre situation est pénible ! qu'elle me touche ! que mon cœur en est pénétré !... Hélas ! où est ce temps, cet heureux temps, où nous ne connoissions point ces inquiètes agitations, où chaque jour nous promettoit des amusemens, des plaisirs, où toutes les heures passoient sans être marquées par des craintes, par d'impuissans désirs, par de sombres réflexions ou de tristes regrets.

Mettrai-je sous vos yeux les motifs de consolation que j'adopterois dans les mêmes circonstances ? En supposant la perte de votre procès, les richesses réclamées pour vous resteront à celui que vous craignez actuellement d'en priver ; ne sera-ce point un adoucissement à votre infortune ? Si la décision vous est favorable, quelle joie de vous voir maîtresse de lui en offrir le partage ! l'inimitié de son père est un sentiment passager, excité par l'intérêt ; vous ne devez pas la redouter. Le Comte souhaite à son

fils la possession assurée des biens que vous lui demandez ; il lui importera peu de les tenir d'un arrêt ou de votre main. Ne vous laissez point abattre, ranimez votre courage ; l'événement est incertain, peut-être sera-t-il heureux ? Puisse-t-il remplir les vœux de l'ame sensible et généreuse de ma chère amie !

Je ne saurois répondre à vos questions sur M. de Germeuil ; il ne m'a point écrit. Je l'avouerai, son silence m'étonne. J'ai dû souhaiter, et peut-être ai-je vraiment désiré de l'occuper moins, mais je n'ai jamais pensé sans peine à me voir entièrement oubliée : je croyois qu'une amitié née avec notre raison... Je ne veux point examiner la conduite de M. de Germeuil : peut-être se plaint-il de la mienne ; peut-être aussi n'a-t-il point remarqué mon peu d'exactitude. Eh ! pourquoi songeroit-il à moi ? pourquoi conserveroit-il une passion inutile ; quelle douceur répand-elle sur sa vie ? Les assurances rares et ménagées de mon estime, peuvent-elles lui être chères, tenir une

place parmi tant de dissipations, de plaisirs, que son âge, son rang et sa fortune lui permettent de goûter? Il faut être triste, il faut avoir besoin de consolation pour se faire un bonheur de recevoir des lettres d'un ami, de les parcourir, de s'attendrir en les lisant, de les relire mille fois. Je serois bien cruelle, si je souhaitois M. de Germeuil dans une situation d'esprit qui le rendît incapable de se livrer à des occupations plus satisfaisantes.

Non, je n'ai point changé d'idée sur mylord Lindsey. Il est toujours fort obligeant pour moi; plus son cœur s'ouvre, plus son caractère se développe, plus on le trouve digne d'inspirer une solide, une constante amitié. Il s'amuse à m'instruire de la propriété des plantes. Cette étude emploie les heures du matin que madame de Monglas donne au soin de sa maison. Adieu, ma chère, je dis comme vous, pourquoi sommes-nous séparées? Il est des momens où l'on aimeroit tant à pleurer ensemble!

XXXVe. LETTRE.

Non, ma chère, non ; jamais je ne recouvrerai cette paix intérieure qui me rendoit si heureuse pendant la vie de madame d'Auterive : tout sembloit me la promettre ici ; mais mon attente se dissipe, je commence à craindre de fâcher, de révolter mes obligeans amis, en leur montrant combien je suis éloignée de goûter les projets dont ils s'occupent en ma faveur, combien il me seroit impossible d'adopter leurs idées, et de trouver mon bonheur dans l'état brillant qu'ils envisagent et désirent pour moi.

Depuis quelques jours mylord Lindsey est devenu le sujet d'une contestation habituelle entre madame de Monglas et moi : le badinage rend encore la dispute supportable ; mais nos opinions sont si contraires, nos vues si différentes, qu'insensiblement la douceur de notre commerce pourroit en être altérée.

En s'obstinant à ne pas nommer ma

patrie, M. de Monglas a fort naturellement excité la curiosité de son ami sur le lieu de ma naissance ; et la Marquise s'est amusée à l'augmenter, en lui laissant entrevoir de la singularité dans ma fortune : à présent elle donne une cause particulière à ce mouvement qu'elle a fait naître ; elle transforme en un intérêt *très-vif* le simple désir de pénétrer un mystère, peut-être celui de trouver une compatriote dans la jeune personne que la prévention de ses amis lui montre digne de son estime.

Ses attentions, sa complaisance pour moi, sont l'objet de tous nos entretiens et de mille suppositions inquiétantes. L'active amitié de madame de Monglas remplit son imagination des plus riantes images ; elle me parle sans cesse de rang, de fortune ; elle me gronde très-sérieusement de l'écouter avec indifférence, et je vois combien je serois désapprouvée si des idées si fantastiques avoient un fondement réel : me pardonneroit-on de refuser de si grands avantages, quand on

me blâme même de ne pas les souhaiter ?

Je me reproche un défaut de confiance, de sincérité, de justice : je voudrois que mon cœur eût été plus ouvert avec madame de Monglas. En l'instruisant de ma triste situation, je ne songeois point à lui rien déguiser, mais je ne sais quelle honte secrète arrêta sur mes lèvres le nom de M. de Germeuil ; ne devois-je pas le séparer de ceux dont j'avois éprouvé la dureté ? Pourquoi me taire sur la noblesse de son caractère ? Pourquoi ne pas parler de ses offres généreuses ? Si la crainte de paroître ou trop vaine ou trop crédule, me forçoit à garder le silence sur ses intentions, falloit-il cacher aussi ses soins, son amitié, ses efforts réitérés pour me faire accepter ses dons ? Comment ai-je été si peu reconnoissante ? comment ai-je rougi de ses bontés ? d'où vient n'ai-je osé les avouer ?

Cette imprudente réserve me laisse sans réponse, sans objection raisonnable aux suppositions de madame de Mon-

glas ; elle rendroit ma conduite fort étrange à ses yeux, si les dispositions de mylord Lindsey m'obligeoient à déclarer mes sentimens. Un rang, des richesses, pourroient-ils m'éblouir? Ah! ma chère, la main que M. de Germeuil a daigné demander, ne sera jamais donnée. Je lui ai promis de vivre sans engagement ; ni fortune, ni grandeur ne me feroient manquer à cette promesse volontaire : eh! que sont tous les biens du monde, si nous ne les désirons pas?

Une modique portion de ces biens enviés suffiroit à combler les vœux de mon cœur. Depuis long-temps je me suis décidée sur l'état où je voudrois vivre : je ne puis me le procurer sans secours ; j'espérois devoir cet état aux bontés de madame de Monglas : cent fois prête à lui parler de mes desseins, son aversion pour le cloître m'a fait différer ma prière ; j'ai craint ses représentations, même ses reproches ; demander à m'éloigner d'elle, ne seroit-ce pas reconnoître bien mal tous les soins qu'elle

daigne prendre pour me rendre heureuse ?

Le petit débat qu'élève mylord Lindsey entre la Marquise et moi, n'altère point ma première amitié ; la conduite de cet homme estimable n'annonce point le changement que l'on croit remarquer en lui, sa mélancolie n'est point diminuée, souvent des soupirs lui échappent, quelquefois je vois des larmes prêtes à tomber de ses yeux ; il me montre, il est vrai, l'affection la plus attentive ; mais elle est sans inégalité, sans trouble, sans passion ; ma chère, je la nommerois une affection paternelle, si je connoissois la force et l'étendue d'un sentiment que mon malheur m'a condamnée à n'inspirer jamais.

Vous me priez de vous *entretenir de moi seule*, de ne point *vous rappeler la confidence que vous m'avez faite*, vous ne voulez plus *parler de M. de Melville* ? En vous imposant cette contrainte, pensez-vous le bannir de votre cœur ? Croyez-moi, ma bonne amie, il est dif-

ficile, il est impossible d'effacer une flatteuse impression ; on peut taire ses sentimens, mais les détruire, mais le tenter seulement..... ah! c'est un effort bien cruel et bien inutile.

XXXVIe. LETTRE.

Deux heures du matin.

Le calme profond qui règne autour de moi, m'invite en vain à goûter les douceurs du sommeil. Il ferme tous les yeux dans cette charmante et paisible demeure ; pourquoi suis-je la seule que le trouble et l'inquiétude y font veiller? Pourquoi ne puis-je partager le repos dont la nature entière semble jouir?

O ma chère! ma propre imprudence me livre à d'amers regrets. L'auriez-vous pensé ? M. de Germeuil ose abuser des égards que j'ai cru devoir au neveu de madame d'Auterive : depuis long temps ses plaintes m'affligent, ses reproches me blessent. — Eh bien, il se *modéroit*,

il évitoit, dit-il, de me *déplaire*, de *m'offenser*, ma *dureté* ne lui permet plus de se *contraindre*, et assurément il ne se contraint pas : il s'emporte, il menace, il s'abandonne à une impétuosité... Que son naturel est changé !

J'ai mérité la mortification que j'éprouve ; une basse complaisance pour moi-même m'a fait craindre de perdre l'amitié de M. de Germeuil, m'a conduite à entretenir un commerce qu'il falloit rompre : l'intérêt ne m'a point séduite, l'ambition ne m'a point éblouie ; j'ai réfusé de grands avantages, et je n'ai pu me priver d'une dangereuse correspondance. Ah ! je voudrois n'avoir jamais écrit à M. de Germeuil.

Par la méprise d'un valet, sa lettre datée de Bayeux, est restée douze jours à l'hôtel de Terville ; si je vous l'envoyois cette lettre, si vous la lisiez..... Il a voulu *m'obéir*, dit-il, *m'oublier*, obtenir *cet effort de sa raison*, accoutumer son cœur à ne plus chérir des sentimens *que je me plais à rendre si dou-*

loureux : cette pénible, cette inutile tentative, *l'avertit de n'en plus faire ;* né pour m'adorer, *il ne vivra point sans moi*, il ne *renoncera jamais* à *moi.* Il *veut* me voir, il *veut* me parler. Je ne le *priverai point* d'un plaisir si long-temps désiré. Il recommence à me proposer tous les partis que j'ai si souvent rejetés : si *je m'obstine* à rester chez madame de Moncenai, il viendra m'y trouver ; il l'instruira de son amour pour une *ingrate*, il cessera de cacher ses desseins ; *lui-même en informera sa mère, ses parens, ses amis ; il prévoit les suites de cet éclat, mais il les envisage avec tranquillité.* En renonçant volontairement aux biens que j'ai voulu lui conserver, il dissipera mes vaines terreurs ; *je ne le tiendrai plus dans une cruelle incertitude.* Que lui opposerois-je quand ses sentimens seront connus ? Après tant de preuves *de ma tendre, de ma généreuse amitié, il rougiroit de croire un instant que son bonheur ne m'intéresse pas, que je ne suis pas dis-*

posée à combler les vœux d'un homme dont la passion la plus vive est de répandre l'agrément sur ma vie, de me devoir sa félicité, de s'occuper sans cesse de la mienne.

Dans une cruelle incertitude : que cette expression m'a surprise! Hortence, ai-je tenu M. de Germeuil dans l'incertitude? Il *rougiroit de penser*.... Je dois être *disposée*.— Qu'ose-t-il donc croire? O ma chère! je me sens humiliée; je ne saurois me pardonner. — Je rougis moi-même. — Et pourtant, qu'ai-je à me reprocher?

Quatre heures du matin.

J'essaie en vain de me calmer : mon imagination erre sur mille objets attristans. Je reprends ma plume, c'est un soulagement pour mon cœur de répandre ses peines dans le vôtre. Ah! vous avez bien raison, ma chère, de cacher soigneusement à M. de Melville la vive émotion que sa présence vous cause; les hommes abusent de notre sincérité, de

nos complaisances, de notre amitié. Quel droit M. de Germeuil a-t-il sur moi ? Comment suppose-t-il qu'en *déclarant ses desseins* il levera tous les obstacles que j'oppose à ses désirs ? Cette amitié *généreuse* me soumet-elle à ses lois, m'asservit-elle à ses volontés ? Il *ne redoute point les suites de l'éclat* dont il me menace. L'imprudent ! il ne voit, il ne considère que lui. A-t-il pu former le projet inhumain de me bannir de l'hôtel de Terville, de m'exposer au ressentiment de sa mère, de ne me laisser dans ma misère que l'avilissante ressource de vivre de ses bienfaits, ou d'oser, par une démarche hardie, téméraire, prendre, avec le titre de marquise de Germeuil, celui d'une fille intéressée, assez ingrate pour porter la douleur dans une maison où elle se vit chérie, pour oublier que madame d'Auterive l'éleva, lui donna des principes capables de lui rendre à jamais respectable tout ce qui tient à elle, tout ce qui la représente à ses yeux.

Mon dieu, quelle eût été ma terreur

en recevant cette lettre à l'hôtel de Terville ! craindre à chaque instant de voir entrer M. de Germeuil dans le cabinet de madame de Moncenai, de l'entendre me réclamer comme un bien à lui, comme une fille inconstante, légère, qui vouloit se soustraire à l'empire qu'elle-même avoit donné sur elle ! Que répondrois-je à cette lettre violente, emportée? — Ah ! c'est bien lui qui me traite avec dureté. — N'importe, je n'enfreindrai point la loi que je me suis imposée ; je me tairai ; je ne désobligerai point volontairement le neveu de madame d'Auterive ; un éternel silence lui prouvera que mon dessein n'est pas de le tenir dans une *cruelle incertitude*.

Sept heures du matin.

Je viens de relire cette étrange lettre, et peut-être avec trop d'indulgence. L'impétuosité de M. de Germeuil me fâche, mais ses sentimens me touchent, et ses intentions m'inspirent de la reconnoissance. Si nos fortunes étoient égales, ses

expressions passionnées, sa vivacité, son ardeur, me paroîtroient plus propres à séduire qu'à révolter. Mais tant de malheureuses circonstances nous séparent; il a sur moi de si grands avantages!..... Ne m'en doit-il pas plus de ménagement, plus d'égards? Falloit-il me menacer d'un éclat, me livrer au reproche de mon cœur? Puis-je supporter l'idée de le voir se flatter? Quoi! les assurances d'une innocente amitié lui persuadent-elles.... Il me croit *disposée*.... Lui, ma chère, lui me dire.... Mais j'abuse de vos bontés; mes longues et tristes lettres vous fatiguent. Pardonnez-moi l'ennui qu'elles vous causent. Votre tendre complaisance m'a trop accoutumée à chercher de la consolation en vous écrivant: n'avez-vous point assez de vos chagrins? Comment suis-je assez injuste pour vous forcer à partager les miens?

XXXVIIe. LETTRE.

De quelle douce joie vous pénétrez mon cœur ! Quoi ! ma chère, ce digne magistrat dont votre cousine vouloit faire votre époux, cause innocente de vos querelles avec elle, est actuellement dans la confidence du marquis de Melville ? *Il vous sert !* j'admire son noble désintéressement. Eh bien, ma chère Hortence, vous connoissez enfin le peu de justice que vous vous rendiez à vous-même en doutant du cœur de votre amant. Le crédit du président d'Arclai sur l'esprit du comte de Melville va terminer cette longue procédure par un facile accommodement, et l'union des deux héritiers est si convenable, que votre cœur peut se livrer aux charmes de l'espérance.

En répondant au tendre article qui termine votre lettre, je crains de vous fâcher ; je crains plus encore de mêler un sentiment de tristesse aux mouvemens flatteurs dont vous devez être agitée : mais puis-je vous dissimuler les véri-

tables dispositions de mon ame, vous entretenir dans une trompeuse attente ? O ma chère ! quand je vous *promis de vivre avec vous*, d'accepter *un asile auprès de vous*, c'étoit à l'abbaye de Panthemont où vous me proposiez de partager votre retraite : les circonstances ne sont plus les mêmes ; pardonnez-moi si je vous dis qu'à présent il m'est impossible de remplir cet engagement, remis sous mes yeux avec tant de chaleur et de bonté.

La situation de mon esprit m'éloigne plus que jamais de cette société brillante où je ne tiens par aucun lien. L'état où je me vois convient-il à ma fortune ? Cet éclat emprunté attire trop les regards, excite trop de curiosité ; tous mes goûts, tous mes penchans, tous mes désirs me portent vers la solitude. *Vous ne sentirez votre bonheur qu'en recevant de ma main la confirmation de ma promesse.* Ah ! laissez-moi me flatter que vous le sentirez par l'assurance de faire le mien, de fixer mon sort, de me rendre indé-

pendante, de bannir à jamais la crainte et l'inquiétude du cœur de votre amie.

Si le succès des soins de M. d'Arclai répond à ses désirs, avant que le marquis de Melville soit maître de votre fortune, j'oserois vous demander, attendre de vous un bienfait... Votre cœur sensible gémira peut-être en me l'accordant! je vous prierai, ma chère, de m'ouvrir les portes de cette abbaye, où depuis la mort de madame d'Auterive, j'aspire à consacrer mes jours, à chercher cette paix, cette tranquillité que je ne puis recouvrer dans le monde. Ne vous attristez point, mon aimable Hortence, ne soyez point blessée de ma résolution; je ne l'ai pas prise précipitamment : si vous examinez sans partialité tout ce qui a pu me déterminer à former ce dessein, vous conviendrez que mon état et mes réflexions devoient naturellement m'inspirer le désir d'une éternelle retraite. Mais je ne veux pas peser sur ce sujet, il sera temps de le reprendre quand vos intéressantes affaires seront terminées.

Vous ne me croyez point *assez indulgente* pour M. de Germeuil ; vous le plaignez ! hélas, je le plains aussi. J'ai reçu trois lettres de lui : elles sont bien différentes de la première : il me conjure de lui pardonner des expressions *échappées à l'amertume de son cœur ;* il prie ; il presse ; il *implore mes bontés ;* mon silence *le désespère;* il demande *à genoux une ligne , une seule ligne de ma main.* Eh ! comment l'écrire , cette ligne , sans m'attirer encore ses reproches , ou sans m'exposer à de nouvelles instances? Je ne voudrois pas lui donner des espérances , je ne voudrois pas l'affliger. — Que ses dernières lettres sont touchantes ! qu'elles m'ont arraché de soupirs , de larmes ! — Il est des momens où ces larmes ne coulent point avec effort , où je me plais à les répandre , où les sentimens passionnés de M. de Germeuil charment toutes les douleurs de mon ame , où je la sens s'ouvrir à je ne sais quel plaisir , triste , mais doux : son impression flatteuse éloigne pour un temps le souvenir de tout ce qui

nous sépare. Ma chère, que la naissance, que les richesses sont de grands, sont de réels avantages! ah, si je les possédois! qu'il me seroit facile d'écrire à M. de Germeuil!

Je reçois à l'instant un billet de Pauline; il me cause une extrême inquiétude. Elle m'apprend que M. de Germeuil doit être actuellement chez un ami, à huit ou dix lieues de Malzais : il ne m'en dit rien; pourquoi ce mystère? Auroit-il dessein de venir ici, m'exposeroit-il à la surprise, à la confusion où me jetteroient sa vue et le secret que j'ai gardé sur nos liaisons? Jamais son séjour dans le voisinage de Malzais ne seroit plus capable de m'alarmer : un bruit sourd commence à se répandre parmi la noblesse des environs, que mylord Lindsey doit épouser la pupille de M. de Monglas. En me donnant ce titre, le Marquis a laissé prendre une assez grande opinion de ma fortune pour m'attirer la faveur d'une dame qui veut établir son fils. A la première ouverture de son projet, ma-

dame de Monglas ne voulant entrer dans aucun détail, lui a dit que j'étois promise et contente du choix de *mon tuteur*. Sans doute les attentions de Mylord auront fixé sur lui les soupçons de cette dame, et comme elle aime à paroître instruite de tout ce qui se passe autour de ses terres, elle aura donné ses conjectures pour une réalité.

Bon dieu, si cette supposition parvenoit jusqu'à M. de Germeuil! s'il pensoit un seul moment.... Ah! rien ne me consoleroit d'élever un mouvement jaloux dans son cœur. Quoi! je le livrerois au tourment affreux que j'ai senti? Il pousseroit des cris, des gémissemens; son sein seroit déchiré par ces traits aigus, que l'idée de son mariage avec mademoiselle de Sauve.... Cet aveu vous surprend, ma chère, vous m'avez souvent reproché de vous *le refuser;* mais, soyez-en bien sûre, quand je vous cachois mes sentimens, je ne les connoissois pas. Pendant le cours d'une seule nuit mes cruelles douleurs m'apprirent à séparer

de l'amitié un trouble, des agitations qu'elle ne peut exciter ; je découvris au fond de mon ame cette dangereuse, cette violente passion dont vous m'aviez peint tant de fois la force et les effets. En m'avouant ma foiblesse, pourquoi vous la dissimulerois-je ? Loin, loin de moi toute affectation, toute réserve volontaire. M. de Germeuil m'est cher, je l'aimerai toute ma vie. J'ose le dire à mon indulgente amie, peut-être un jour oserai-je davantage. Quand des liens sacrés, indissolubles, m'ôteront à jamais la crainte de céder aux prières de M. de Germeuil, je lui dirai, oui, je lui dirai ce n'est point une *ingrate*, une *fille inflexible* que vous aimez ; c'est une infortunée dont le cœur sensible et tendre partageoit vos sentimens, vos vœux, vos désirs ! ne la plaignez point de quitter le monde, de renoncer à tous les biens, à tous les plaisirs, mais plaignez-la de n'avoir pu vous rendre heureux !

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.